



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

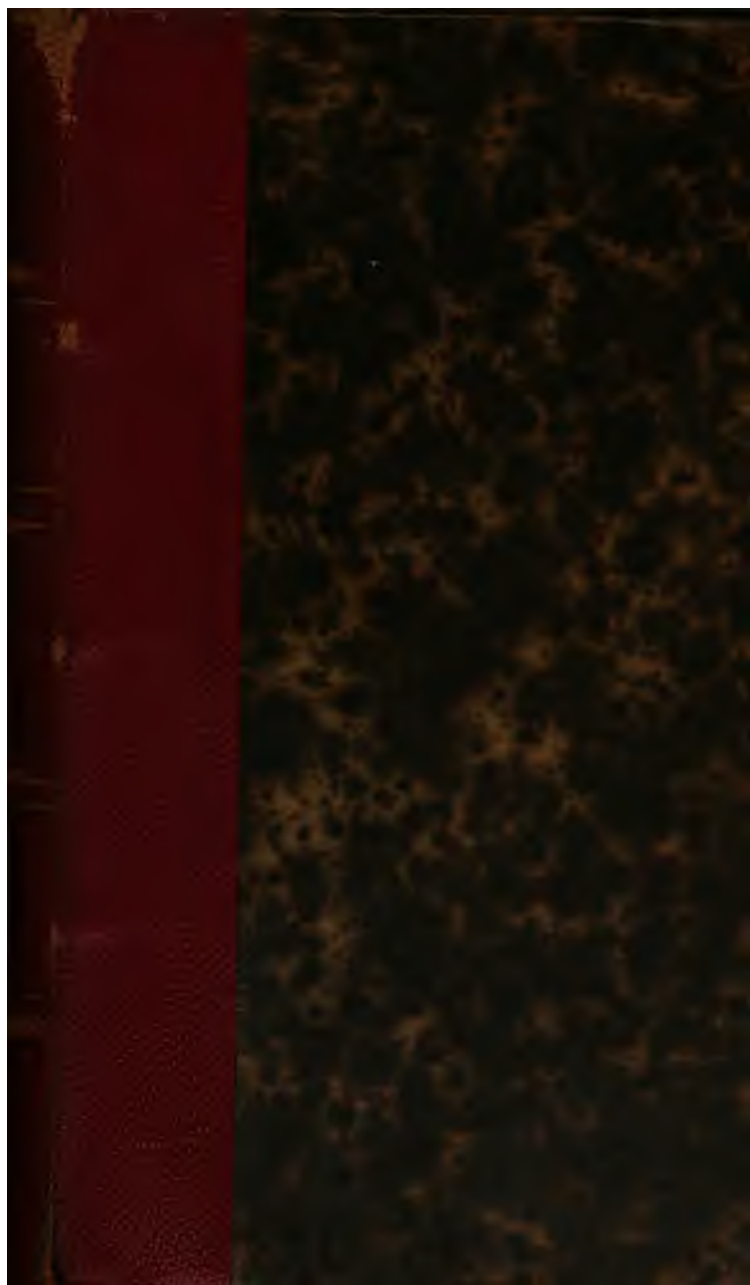
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III A. 737



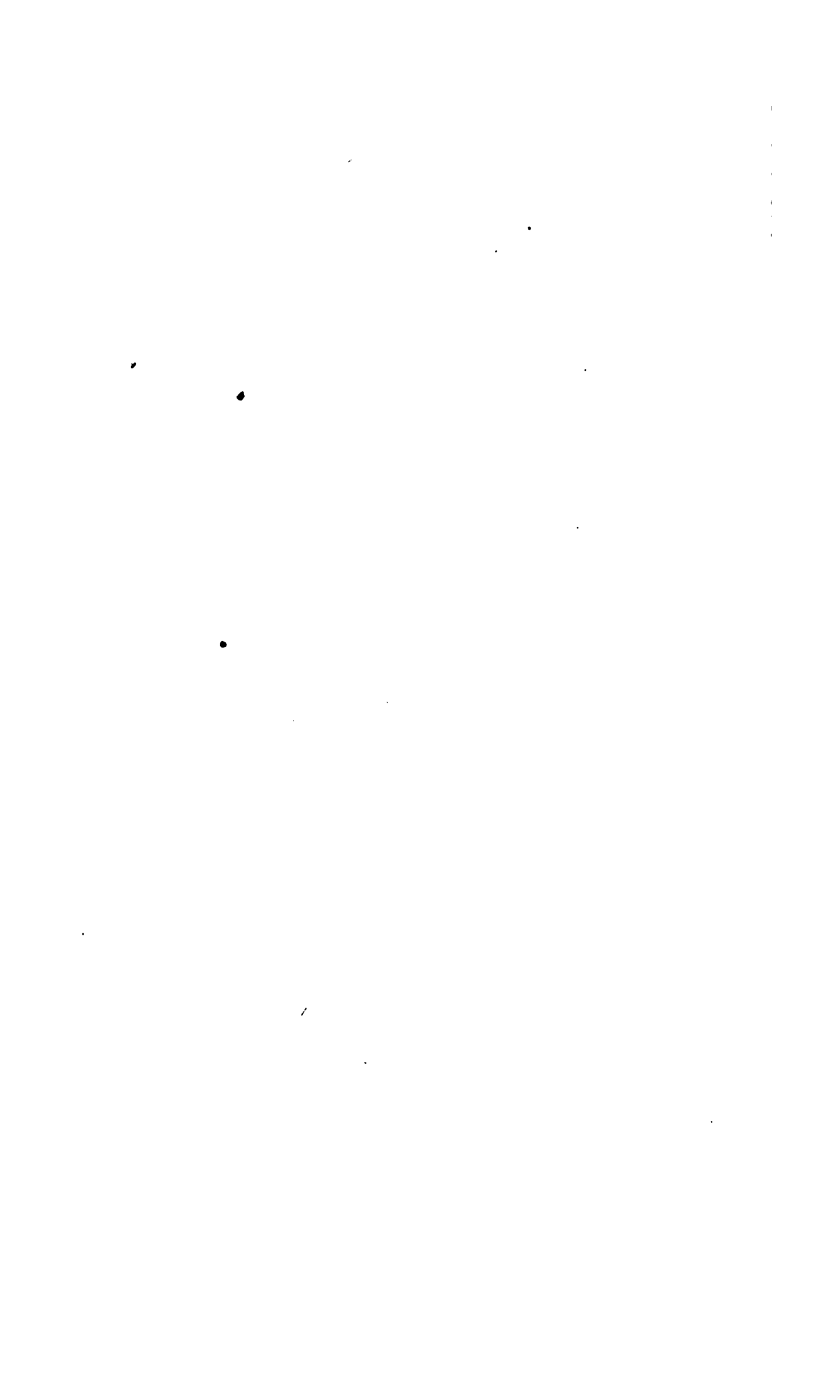
2001

—

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

.

.



CHANSONS
DE
GUSTAVE NADAUD

I

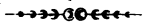
L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en juillet 1867.



Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

GUSTAVE NADAUD



CHANSONS
DE SALON



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
10, RUE GARANCIÈRE
AU MÉNESTREL, 2 bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET C^{ie} ●

—
1867

Tous droits réservés



GUSTAVE NADAUD.

CHANSONS DE SALON.

LES PÊCHES DE VIGNE.

Sur la lisière de la vigne
S'élève un modeste arbrisseau,
Un pêcher qui coupe la ligne
Des ceps étagés au cordeau.
Il semble être là par mégarde ;
On ne recueille pas ses fruits.
Je m'interroge, et je regarde
Ce qu'il est et ce que je suis.

Le printemps fait monter la sève
Le long des rameaux conducteurs.
Avril paraît, le bourgeon crève ;
L'arbre a donné toutes ses fleurs.
Puis sa feuille taillée en flèche
Mesure l'ombre aux plants voisins.
Au vent du sud elle se sèche
Pour laisser mûrir les raisins.

Vient le mois d'août, le mois suprême
Qui convertit la sève en miel.
Le fruit mûr tombe de lui-même
Au pied de l'arbre paternel.
Les enfants, engeance maligne,
Par les chemins vont maraudant,
Et mordent aux pêches de vigne
Dont le sang jaillit sous la dent.

Ainsi végète, ainsi bourgeoine
L'arbuste où florit ma chanson ;
Il ne porte ombrage à personne ;
Ses fruits tombent dans leur saison.
Le premier venu les ramasse
Et se désaltère un instant :
Le bon Dieu m'a fait cette grâce,
Et je le bénis en chantant.

VIEILLE HISTOIRE.

Mes enfants, au coin du feu,
Quand chacun de nous se presse,
Laissez-moi penser un peu
Au vieux temps de ma jeunesse;
Laissez-moi rêver toujours
Au souvenir séculaire
Qui berça mes premiers jours....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Si vous saviez, mes enfants,
Comme alors nous étions belles,
Avec nos flots de rubans,
Avec nos fines dentelles!
C'était le temps des amours;
Les hommes cherchaient à plaire;
Les femmes plaisaient toujours....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Loin de nos salons, alors,
On laissait la politique;
Point de pianos discords,
Et point de thé britannique;

Mais un compliment bien dit,
Une épigramme légère,
De la grâce et de l'esprit....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Alors nous avions, enfants,
Des écrivains de génie ;
Ils étaient beaucoup plus grands,
Avec plus de modestie ;
Ils avaient moins de procès ;
Ils apprenaient la grammaire ;
Ils écrivaient en français....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Mes enfants, si vous saviez !
Nous avions toutes les gloires :
Les poétiques lauriers
Et la palme des victoires.
Tout s'inclinait devant nous,
Et les peuples de la terre
Nous admiraient à genoux....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

L'AUTOMNE.

Déjà l'automne malade
Du temps précipite le cours,
Chassant la saison fugitive
De la jeunesse et des amours.
J'ai vu mourir les fleurs nouvelles,
Jaunir l'ombrage du bois vert ;
J'ai vu s'enfuir les hirondelles :
Printemps, adieu ; salut, hiver.

Plus de romanesques voyages
Où le hasard guide nos pas ;
Plus de joyeux pèlerinages
Que Lisette n'aurait pas !
Mais, près du foyer sédentaire,
Régulant nos droits et nos devoirs,
Nous allons réformer la terre :
Longs jours, adieu ; salut, longs soirs.

Des souvenirs de la jeunesse
Nous avons une ample moisson ;
Chacun de nous à sa maîtresse
Dit adieu dans une chanson.

Mais le temps qui flétrit les roses,
Des fruits amène la saison ;
Laissons les mots, pensons aux choses :
Plaisirs, adieu ; salut, raison.

L'âge survient, l'âge nous chasse ;
Après nous, nos fils vont venir ;
Sans regret de tout ce qui passe,
Portons nos yeux vers l'avenir.
Et si quelque image chérie
Parfois revient nous émouvoir,
Ne pensons plus qu'à la patrie !...
Regrets, adieu ; salut, espoir.

L'INCONNU.

Il est un pays plein de charmes,
Qui dans mes plaisirs ou mes larmes,
Souvent, souvent, est revenu ;
Est-il au couchant, à l'aurore,
Au nord, au midi?... Je l'ignore :
C'est l'inconnu.

Là, règnent la vertu profonde,
La paix du cœur, l'oubli du monde ;
Là, tout est chaste et retenu :
Le cri des passions humaines
N'atteint pas à ces hauts domaines :
C'est l'inconnu.

Les fleurs y naissent sans culture ;
A toute chose la nature
Prête son éclat ingénu ;
Tous les cœurs sont droits et sincères,
Tous les hommes s'aiment en frères :
C'est l'inconnu.

Là, le pouvoir n'a pas d'entraves ;
L'or n'y sema jamais d'esclaves.

Sans usure et sans revenu,
Là, toute richesse est commune,
Le bonheur seul fait la fortune :
C'est l'inconnu.

Point de royautés légitimes !
L'homme, sans juges et sans crimes,
Par nul lien n'est retenu ;
L'air libre et pur de la patrie
Est mortel à la tyrannie :
C'est l'inconnu.

O toi, qui m'ouvres ces contrées,
Au ciel pur, aux plaines dorées,
Beau rêve, sois le bienvenu :
Par toi sont les vierges fidèles,
Par toi, les amours immortelles....
C'est l'inconnu !

BEAUTÉ.

Rêve des arts, rêve de la jeunesse,
Ombre toujours fugitive à mes yeux,
Fille des Grecs, qui te firent déesse,
Viens, je t'invoque en oubliant leurs dieux.

Je rêve aussi d'une forme adorée ;
Je veux t'aimer d'une éternelle ardeur ;
A mes regards tu ne t'es pas montrée,
Et tous tes traits sont gravés en mon cœur.

Tu n'es pourtant qu'un enfant du mystère ;
Ton front se cache aux célestes séjours ;
Ton pied léger ne touche pas la terre,
Et je te vois, et je t'aime toujours !

Selon mes sens j'ai créé ton image ;
De mes désirs s'enrichit ta beauté ;
En tes attraits j'adore mon ouvrage,
Et mon amour est ta réalité.

Non, mes amis, la beauté que je chante
N'a pas de nom dans vos joyeux ébats,
De vos festins elle demeure absente,
Et vos chansons ne la réveillent pas !

Elle n'a pas la grâce enchanteresse ,
Le doux parler, le sourire vainqueur ;
De la pudeur elle ignore l'adresse ,
Et son esprit n'a pas faussé son cœur.

La soie et l'or ne sont point sa parure ,
Sur ses trésors nul voile n'est jeté ;
Rien n'enrichit l'œuvre de la nature ,
Belle bien plus de sa seule beauté.

Pas un contour plus riche d'harmonie ,
Un trait plus pur, un éclat plus vermeil ;
De tous ses feux l'Orient l'a brunie ,
Et dans ses yeux rayonne le soleil !

Vous le voyez, c'est la beauté païenne ,
Éclore un jour sous des cieux plus cléments ;
La poésie en fit sa souveraine ,
Et lui donna tous les arts pour amants !

Dans le Paros Phidias la modèle ,
Parrhasius lui prête sa couleur ,
Et mon amour lui jette l'étincelle
Qui donne à tout la vie et la chaleur !

Pygmalion, je comprends ton mensonge !
A toute idole élevons des autels ;
Et, sur tes pas, je m'élançe en un songe
Vers des chemins ignorés des mortels.

PASTORALE.

Pâle habitant de la ville adorée
Où le plaisir doit abrèger les jours,
Tu crois avoir, dans ta prison dorée,
Tous les bonheurs et toutes les amours.
Viens dans les champs où brille la verdure ;
Dans nos sentiers viens égarer tes pas ;
Nous entendrons la voix de la nature :
C'est une voix que tu ne connais pas.

Quand, de tes murs franchissant la barrière,
Tu viens, l'été, reposer ta langueur,
Dans ta villa tu rêves de chaumière,
Et dans ton parc tu te crois laboureur.
Mais cet amour d'un recoin solitaire
Que de tes mains cent fois tu retournas,
Ce doux souci, cet amour de la terre,
C'est un amour que tu ne connais pas.

Tu ne sais pas cette sollicitude
Du beau soleil, de la pluie et des vents ;
Tu ne sais pas par quelle longue étude
Du lendemain nous devenons savants ;

Et, lorsque sont les moissons dépouillées,
 Ou que les champs dorment sous les frimas,
 La promenade ou les longues veillées....
 C'est un loisir que tu ne connais pas.

Ces longs épis, trop inclinés peut-être,
 Combien de fois est-on venu les voir !
 Dans ces raisins que le soleil pénètre,
 Que de travaux, de craintes et d'espoir !
 Mais que t'importe!... Et tu bois, et tu manges,
 Sans t'informer, au sein de tes repas,
 Comment se font les blés et les vendanges....
 Ce sont des soins que tu ne connais pas.

Vois, c'est le soir : dans la plaine plus sombre,
 Le bruit se meurt plus lointain et plus sourd.
 Des mouchérons les pléiades sans nombre
 Demain encore annoncent un beau jour.
 Puis l'horizon disparaît et s'efface ;
 Puis tout se tait : on n'entend plus là-bas
 Que le bonsoir d'un paysan qui passe....
 C'est un salut que tu ne connais pas.

O gens heureux ! O campagne paisible,
 Que vous avez de calme et de fraîcheur !
 Non. Ces tableaux te laissent insensible :
 L'air des cités a corrompu ton cœur.
 Les jeux, le luxe, et le monde, et l'envie,
 Conviennent mieux à tes sens délicats.
 Va, laisse-nous notre tranquille vie :
 C'est un bonheur que tu ne comprends pas.

UNE FÉE.

S'il faut vous dire
Quelle est cette beauté,
Dont le sourire
Par des dieux fut chanté,
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

De notre monde
Elle compte les jours ;
Mais, jeune et blonde,
Elle est belle toujours :
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

D'abord maîtresse
Des âges inconnus,
Elle est déesse
Et se nomme Vénus :

C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

Puis le génie,
Élevant ses autels,
L'a rajeunie
En des vers immortels ;
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

Qu'elle se nomme
Ange, esprit ou démon,
Délie à Rome,
Laure, Elvire ou Lison,
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux.

FANTAISIE.

Adèle est brillante et vermeille
Comme l'aurore qui s'éveille
A l'horizon des doux climats ;
Dans ses beaux yeux l'azur se pose ;
Sa bouche est une fleur éclore....
Mais, hélas ! je ne l'aime pas.

Clémence est la douce figure
Tranquille comme une onde pure ,
Sensible comme les lilas ;
Je sais bien que sa tête est blonde ,
Et l'on dit que sa jambe est ronde ;
Mais, hélas ! je ne l'aime pas.

Julie est la rieuse fille ;
L'esprit dans sa bouche petille ,
Et n'épargne rien ici-bas :
Elle en a même pour médire ;
Son existence est un sourire ;
Mais, hélas ! je ne l'aime pas.

Clarisse est la pâle créole ;
L'amour est dans sa tête folle ,

Et le plaisir entre ses bras.
Le feu jaillit de sa prunelle ;
Chacun la nomme la plus belle ;
Mais , hélas ! je ne l'aime pas.

Il en est une autre sur terre ,
Sans qui mon cœur est solitaire ,
Et dont le nom se dit tout bas ;
Je sens près d'elle un trouble extrême ,
Et je lui redis que je l'aime ;
Mais , las ! elle ne m'aime pas.

LE VIEUX TILLEUL.

Il est bien pauvre, ce village
Perdu sur la pente des monts ;
Mais nous l'habitons d'âge en âge,
Et de père en fils nous l'aimons ;
Mais là, sur la route prochaine,
Un arbre, hardi comme un pin,
S'élève, large comme un chêne ;
C'est le vieux tilleul du chemin.

L'ancien château tombe en ruines,
Ses grands murs se sont écroulés ;
Mais ses débris font deux usines
Et quatre granges pour les blés.
Et, quand la journée est finie
Aux champs, au métier, au moulin,
Toute la troupe est réunie
Sous le vieux tilleul du chemin.

C'est là que l'heure nous appelle
Pour la prière ou pour le jeu ;
Car nous n'avons pas de chapelle,
Et sans curé nous prions Dieu.

Le dimanche, avec un seul cierge,
La messe est dite le matin ;
On voit l'image de la Vierge
Sur le vieux tilleul du chemin.

Quand de ses branches élancées
Les mille fleurs parfument l'air,
Par nous elles sont ramassées ;
Les remèdes coûtent si cher !
Nous n'avons pas dans le village
De savant qui parle en latin ;
Le médecin qui nous soulage,
C'est le vieux tilleul du chemin.

Cent fois il fleurit pour nos pères ;
Il fleurira pour nos enfants.
Allez, paysans et bergères,
Danser sous l'arbre de cent ans.
Pas un pauvre ici ne demande
L'aumône en vous tendant la main ;
Passant, déposez votre offrande
Pour le vieux tilleul du chemin.

PERRETTE ET LE SORCIER.

•
Simples atours et robe blanche,
Gente tournure et frais minois,
Perrette, une main sur la hanche,
Perrette, un jour, allait au bois.
Seize ans au plus étaient son âge ;
Sur son chemin elle chantait
Une chanson de son village,
Et vers le bois toujours marchait.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Perrette se perdit en route :
Dans le bois il faisait si noir !
Perrette regarde ; elle écoute,
Sans rien entendre et sans rien voir.
Soudain, au milieu du silence,
Parait l'ombre du braconnier ;
Sur la pauvre fille il s'élançe,
Car c'était un méchant sorcier.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Le lendemain revint Perrette ;
Mais on ne la reconnut pas :
De la jeune fille coquette
L'âge avait alourdi les pas.
Son front, hélas ! avait des rides ;
Sa tête avait des cheveux blancs ;
Les bras tendus, les yeux humides,
Perrette chantait aux passants :

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Voilà le récit qu'au village
On faisait au coin du foyer ;
Et tous les enfants, d'âge en âge,
Croyaient *Perrette et le Sorcier*.
Mais aujourd'hui, les jeunes filles,
Sitôt que revient le printemps,
S'en vont courir sous les charmilles,
Et n'écoutent plus leurs parents.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

LE MESSAGE.

Tu pars pour ce pays heureux
Que je fuis et qui me rappelle;
C'est là que s'en vont tous mes vœux,
C'est là qu'habite l'infidèle....

C'est là qu'habite l'infidèle;
C'est là que tu la vis rêver,
Un soir d'automne, à sa fenêtre;
Ne cherche pas à la trouver!...
Tu la ren contreras peut-être....

Tu la rencontreras peut-être,
Près du fleuve, au déclin du jour,
Seule.... Alors, si sa voix t'appelle,
Ne parle pas de mon amour!...
Peut-être t'en parlera-t-elle....

Peut-être t'en parlera-t-elle,
Des serments que seul j'ai tenus;
Dis-lui ma raison affaiblie;
Dis-lui que je ne l'aime plus!...
Ne lui dis pas que je l'oublie....

Ne lui dis pas que je l'oublie ;
L'ingrate ne le croirait pas ;
Ne cherche pas à me défendre ,
Et ce que tu lui cacheras ,
Fais qu'elle puisse le comprendre....

Fais qu'elle puisse le comprendre ,
Ce mal qui me ronge le cœur ;
Que ma voix parle par ta bouche ,
Que tes yeux disent ma douleur ;
Et, si ma souffrance la touche...

Et, si ma souffrance la touche ,
Si des pleurs tombent de ses yeux ,
Surtout, ne dis pas que je l'aime....
Non !... Nous partirons tous les deux
Je veux le lui dire moi-même !

LA VALSE DES ADIEUX.

Il est un air à la fois vif et tendre
Dont j'ai gardé le touchant souvenir ;
J'aimais jadis, j'aime encore à l'entendre ;
Il m'annonçait qu'elle devait venir.
C'était l'écho d'une valse entraînante
Que nous avons entendue un beau soir ;
Nous la chantions.... Sa voix était charmante ;
Nous l'appelions la Valse du revoir.

Chaque matin, j'entr'ouvrais ma fenêtre,
Pour épier l'harmonieux signal,
Et, du moment qu'on me voyait paraître,
On entonnait le refrain matinal.
Et, tout le jour, notre valse sonore
Frappait le ciel blanc ou bleu, gris ou noir ;
La nuit venait, nous la chantions encore ;
Nous l'appelions la Valse du revoir.

Or, qu'advint-il ? je le dirai sans rire :
Un air nouveau remplace un air ancien ;
Sans le savoir, et surtout sans le dire,
Chacun de nous avait changé le sien.

Le souvenir, même d'une folie,
A quelquefois des larmes dans les yeux ;
J'ai retenu la valse qu'elle oublie,
Pour l'appeler la Valse des adieux.

LES VOIX DE LA NUIT.

La nuit était calme et sereine ;
Paris , retenant son haleine ,
Se reposait silencieux.
J'ouvris ma fenêtre bâtarde ,
Et , des hauteurs de ma mansarde ,
Au hasard j'abaissai mes yeux.

Les toits voisins , dans la pénombre ,
Coupaient leur silhouette sombre
En angles noirs sur un fond gris.
De loin en loin , quelques lumières
Dénonçaient des mains ouvrières
Ou de romanesques esprits.

Et , du milieu de ce silence ,
Je crus entendre un chœur immense
Qui vers le ciel montait sans bruit ;
Et j'écoutai , durant une heure ,
S'élevant de chaque demeure ,
Les voix confuses de la nuit.

C'était la plainte universelle ,
L'espérance toujours nouvelle

De la souffrante humanité.
 Car, dans leurs veilles ou leurs rêves,
 Les esprits humains n'ont de trêves
 Qu'en dehors de la vérité.

D'une étroite et basse fenêtre
 Sortait un soupir, et peut-être
 Un blasphème.... N'écoutez pas!
 Puis : « La richesse ! la richesse ! »
 Disait-on. « Elle fuit sans cesse,
 Et je suis toujours sur ses pas ! »

Là, sur sa couche malade,
 Un vieillard disait : « Que je vive !
 Et je ne demande plus rien ! »
 — « Mon Dieu, donnez-moi la puissance !
 Le peuple, en sa reconnaissance,
 Dira votre nom et le mien ! »

Un artiste criait : « La gloire !
 Dieu, faites vivre ma mémoire,
 Et confondez tous mes rivaux ! »
 — « Ah ! l'ennui consume ma vie ;
 Il faut à ma coupe assouvie
 Des vins et des plaisirs nouveaux. »

— « Une pure image de femme
 A pris le chemin de mon âme, »
 Disaient des cœurs adolescents.
 — « Mon Dieu, qu'il fasse beau dimanche !

Je dois mettre ma robe blanche, »
Chantait un souci de quinze ans.

Ainsi, chaque voix, douce ou triste,
Avait sa prière égoïste,
Et demandait à Dieu toujours
D'oublier la douleur commune,
Pour s'occuper de sa fortune,
De sa gloire ou de ses amours.

Et pas une action de grâces
Ne s'élevait dans les espaces,
Libre du terrestre souci ;
Pas une voix reconnaissante
Ne bénissait l'heure présente,
Pour aller dire à Dieu : « Merci ! »

La nuit était calme et sereine :
Paris, retenant son haleine,
Se reposait silencieux ;
Et, dans ma rêverie austère,
Détachant mes yeux de la terre,
Je les élevai vers les cieux !

ROSE-CLAIRE-MARIE.

Dieu fait selon votre désir,
Puisque vous êtes mère.
Quel nom pourriez-vous donc choisir
Pour cette fille chère ?
Regardez son œil velouté,
Sa bouche demi-close :
Pour lui prédire la beauté,
Si vous la nommiez Rose ?

Mais la beauté, vous le savez,
C'est le bien périssable ;
Vous voulez les cœurs éprouvés,
La douceur immuable.
C'est encore une autre beauté
Par laquelle on sait plaire ;
Pour lui prédire la bonté,
Si vous la nommiez Claire ?

Il est encore un nom plus doux
Que j'ose à peine dire,
Car je sens trop, auprès de vous,
Le parfum qu'il respire.

**C'est le baume consolateur
De l'âme endolorie,
C'est la vertu, c'est la pudeur :
Appelez-la Marie.**

**On plutôt, prenez ces trois noms
Et mettez-les ensemble ;
Qu'ils soient comme les trois chaînons
Dont le nœud vous rassemble.
De la fille que vous aimez
Soyez mère chérie,
Car, comme elle, vous vous nommez
Rose-Claire-Marie.**

LE VOYAGE AÉRIEN.

J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre ;
Sur mon navire aérien
Je m'élançai dans l'atmosphère.

Le tissu flexible et léger,
Que gonfle le subtil fluide,
Part, sans secousse et sans danger,
Au hasard du vent qui le guide.

La terre s'éloigne de moi ;
Je glisse dans l'air diaphane ;
Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane.

Les champs dorés et les prés verts,
Les eaux d'argent, les toits de brique,
Forment, avec leurs tons divers,
Une éclatante mosaïque.

Sous un brouillard épais et lourd
Les villes grisâtres pâlissent ;
Leur aspect sombre et leur bruit sourd
Dans le néant s'ensevelissent.

O les humaines passions,
Les espérances mensongères !
O les basses ambitions
Qui grouillent dans ces fourmilières !

Adieu, terre ! j'ai pris mon vol
Au delà des zones connues ;
Mes pieds ne touchent plus le sol ;
Je sonde l'infini des nues !

Voici le zénith étoilé ;
L'horizon disparaît immense ;
Il semble que Dieu m'ait parlé,
Et que l'éternité commence !...

Mais l'air plus rare a, dans les cieux,
Ralenti mon élan rapide ;
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.

Ah ! c'en est fait, l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine ;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine.

Sur le sol qui soutint mes pas
Est une famille que j'aime ;
Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même.

Ah ! que le soleil était beau !
Je veux, je veux fouler la terre,

La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière !

Terre, terre, je te revois !
Salut, ma maison sédentaire,
Gaieté des champs, calme des bois !
Salut, mes sœurs ; salut, ma mère !

PARIS.

Paris, la ville enchantresse
Qui nous prend toutes nos amours,
Paris, la belle pécheresse,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours !

Dis-moi d'où te vient cet empire,
Ce charme invisible et puissant
Qui nous subjugué et nous attire,
Et qui fait que l'on ne respire
Qu'entre tes murs d'où l'air sain est absent ?

C'est que tu résumes la France ;
C'est que de Strasbourg à Quimper
Et de la Flandre à la Provence,
Tout s'assimile à ton essence,
Comme fait l'eau des fleuves à la mer.

C'est qu'en tes entrailles humaines
On sent battre un cœur généreux
Qui prend le sang noir de nos veines,
Et, par les artères lointaines,
Le rend plus rouge au corps plus vigoureux.

Paris, la ville enchanteresse
 Qui nous prend toutes nos amours,
 Paris, la belle pécheresse,
 Paris, l'infidèle maîtresse
 Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours !

C'est là qu'on peut vivre à sa guise,
 Être impunément sage ou sot,
 Aller au théâtre, à l'église,
 Sans qu'aussitôt chacun se dise :
 « C'est un athée, » ou bien : « C'est un cagot ! »

C'est la ville des femmes frêles,
 Au teint pâle, au charmant parler,
 Et dont les grâces naturelles,
 En tous lieux servant de modèles,
 Vont s'imitant sans jamais s'égaler.

C'est la ville des folles mises,
 Des excentriques, des hâbleurs,
 Des existences incomprises,
 Des fantastiques entreprises,
 Des gueux honteux et des riches voleurs.

Paris, la ville enchanteresse
 Qui nous prend toutes nos amours,
 Paris, la belle pécheresse,
 Paris, l'infidèle maîtresse
 Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours !

Les arts y gravent la mémoire
Du siècle qui passe en courant ;
C'est là que se fait notre histoire ,
C'est là qu'on va chercher la gloire ,
Qu'on vit obscur, et qu'on peut mourir grand.

Mais, sous ton atmosphère impure ,
O Paris, tu ne connais pas
Quelle est la voix de la nature ,
Quelle couleur a la verdure ,
Quelle senteur s'exhale des lilas.

Déjà, l'air plus doux nous rappelle
Que l'hiver bientôt finira ;
Ah ! que revienne l'hirondelle !
Nous voyagerons avec elle ;
Nous reviendrons quand elle partira.

Paris, la ville enchanteresse
Qui nous prend toutes nos amours ,
Paris, la belle pécheresse ,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours !

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN.

Les campagnes sont dépouillées,
Les horizons sont élargis ;
Voici la saison des veillées ;
Rentrons le bois mort au logis.
Pourtant, le soleil qui nous quitte
Semble avoir regret de sa fuite ;
Joyeux, il brille ce matin :
C'est l'été de la Saint-Martin.

Un vieux tilleul du voisinage,
Effeillé déjà dès longtemps,
S'est mis bravement à l'ouvrage,
Croyant au retour du printemps.
L'aimable erreur de la nature
D'une renaissance verdure
A couronné son front hautain :
C'est l'été de la Saint-Martin.

Déjà, deux fauvettes frileuses,
Se souvenant de leurs beaux jours,
Et de la saison oubliées,
Ont recommencé leurs amours.

Leur voix chante encore plus douce ;
Elles vont becquetant la mousse
Pour bâtir un nid incertain :
C'est l'été de la Saint-Martin.

Allons, par les plaines désertes,
Près du tilleul qui rajeunit ;
Nous verrons, sous les feuilles vertes,
Les fauvettes faire leur nid.
Témoins de leurs amours fidèles,
Nous ferons un retour, comme elles,
Vers un passé déjà lointain :
C'est l'été de la Saint-Martin.

LE JARDIN DE TÉHADJA.CHANSON PERSANE.

Ce n'était pas le jour encore ;
Ce n'était plus la nuit déjà ;
Je voyais s'élargir l'aurore
Dans le jardin de Téhadjâ.

Les rossignols , sous la feuillée ,
De l'aube fuyant le retour ,
Charmaient la nature éveillée
Par le dernier chant de l'amour .

Les fleurs humides de rosée
Se relevaient de leur sommeil ,
Et prenaient leur teinte frisée
En se tournant vers le soleil .

La source , miroir des étoiles ,
Ne peignait plus le ciel changeant ,
Et , comme une vierge sans voiles ,
Laissait voir son sable d'argent .

Et je pensai lors à ma belle :
Rossignols , vos chants sont moins doux ;
Fleurs , vous ne brillez pas comme elle ;
Source , elle est plus pure que vous .

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Ami, t'en souvient-il, de nos courses errantes,
Quand, légers de soucis et dépourvus de rentes,
Sans équipage et sans chevaux,
Le bâton à la main et le sac sur l'épaule,
Nous allions parcourir les sentiers de la Gaule,
Gambadant par monts et par vaux ?

Nous voulions découvrir d'impossibles contrées,
Des rivages perdus, des routes ignorées,
Des sites rians ou glacés ;
Nous voulions remonter aux sources des rivières,
Gravir sur des rochers, et lire sur des pierres
L'histoire des siècles passés.

Nous voulions voir aussi les châteaux de Touraine,
Les dolmens décevants dont la Bretagne est pleine,
Et les océans orageux,
Les costumes perdus et les mœurs surannées,
Notre Rhône et leur Rhin, les pics des Pyrénées
Et les Alpes au front neigeux.

Je n'ai rien oublié ; tout vit dans ma mémoire ;
C'est là que, relisant notre première histoire,

Souvent je me sens rajeunir,
 Et le jour, quand je pense, et la nuit, quand je rêve,
 Au hasard, avec toi, sur les monts, sur la grève,
 Je voyage de souvenir.

Voici le jour, partons. La fraîcheur matinale
 Des champs silencieux et des forêts s'exhale
 Avec mille parfums divers;
 La rosée en tombant perle sur la feuillée,
 Et déjà l'alouette, avant nous éveillée,
 S'élance en chantant dans les airs.

Nous prenons notre vol et nos chansons comme elle :
 Allons, le paresseux ! Allons vite, la belle,
 Debout ! Est-ce ainsi que l'on dort ?
 Puis, adieu le village et l'auberge avenante,
 Et la vieille aubergiste et la jeune servante
 Du Grand Cerf ou du Lion d'or.

Nous partons ; nous prenons notre course première,
 Comme écoliers faisant l'école buissonnière,
 Jouant, riant à travers champ ;
 Et puis, lorsque, tombant sur nos têtes moins gaies,
 Le soleil a ployé nos jambes fatiguées,
 Nous réfléchissons en marchant.

Salut, les pampres verts, les ruines antiques,
 Les riantes maisons, les tourelles gothiques
 Flanquant les murs d'un noir château,
 Les villages déserts, les modestes églises,

Les filles du pays naïvement surprises,
Et la halte au bord d'un ruisseau !

Allons ! là-bas , bientôt , nous verrons apparaître
La branche de sapin qui pend à la fenêtre
D'un incroyable cabaret,
Et qui promet de loin , sirène dangereuse ,
Le cidre pétillant ou la bière mousseuse ,
Le petit blanc ou le clairnet.

Puis , les mille incidents , les rencontres étranges ;
Puis , les foins ramassés , les moissons , les vendanges ,
Les chevaux vifs et les bœufs lents ,
Une dame qui passe au fond de sa voiture ,
Et qui rit... Puis , le soir , le dîner d'aventure ,
Et la chambre aux rudes draps blancs.

Mon ami , c'étaient là les beaux jours de la vie ;
Ils font nos souvenirs ; ils feront notre envie ;
Nous ne demandions rien au sort :
Que pouvait-il manquer à notre humble ordinaire ?
Les repas les meilleurs sont ceux que l'on digère ,
Les meilleurs lits , ceux où l'on dort.

Ah ! lorsque , bien changés , près du foyer tranquille ,
Le boiteux rhumatisme ou la goutte immobile
Nous tiendront souffrants ou perclus ,
Comme nous conterons à de jeunes oreilles
Les mille événements , les monts et les merveilles .
Que nous ne verrons jamais plus !

Nous dirons les plaisirs, les dangers du voyage ;
Même, nous conterons plus d'un fameux passage
 Que nous n'avons pas traversé ;
Et puis, pour terminer, graves comme un vieux livre,
Nous dirons aux enfants que l'on ne sait plus vivre,
 Et que le bon temps est passé.

LA BAYADÈRE VOILÉE.**CHANSON GÉORGIENNE.**

Bayadère, dis-moi
Pourquoi
Ce trouble et cet effroi ?
Sous un voile odieux,
Tes yeux
Craignent l'éclat des ciens.
Viens-tu de l'Occident
Prudent
Où règne le soudan ?

Quitte ces vains atours ;
Tu cours
Sur l'or et le velours.
Tes pieds sèment les fleurs ;
Je meurs ;
Mes yeux versent des pleurs.
Viens-tu du ciel lointain
Que teint
Le soleil du matin ?

Danse, danse : les cerfs
Moins fiers

Courront dans les déserts.
Chante, chante : à ta voix
Je vois
S'enfuir l'oiseau des bois.
Viens-tu du golfe Indien
Ou bien
De l'empire chrétien ?

Va, sous l'épais tissu,
J'ai su
Lire en ton cœur déçu ;
J'ai, dans tes yeux surpris,
Appris
Ton nom et ton pays.
Tu vis aux bords du Kour
Le jour,
Et ton nom est l'Amour.

INSOMNIE.

En vain, sur ma couche brûlante,
Je cherche un repos qui me fuit;
La nuit est sombre, l'heure est lente;
La cloche triste dit minuit.

Les soucis, fils de l'insomnie,
Assiègent mon esprit fiévreux;
Une image, cent fois bannie,
Cent fois reparaît à mes yeux.

Fée ou muse, mon adorée,
Toi qui visites mon sommeil,
Ouvre-moi la porte nacrée
Du pays où tout est vermeil.

Rappelle-moi l'heureuse enfance,
Dore le brumeux avenir;
N'est-ce pas toute l'existence,
Espérer et se souvenir?

Peuple ma modeste demeure
Des amis que j'eus autrefois,
Hélas! il en est que je pleure;
Mais en songe je les revois!

Alors, le temps et la distance
Disparaissent comme l'éclair ;
Le monde fuit, et je m'élançe
Dans le vague azuré de l'air.

Le beau ciel, la belle campagne !
Nous sommes deux ; nous voyageons ;
C'est l'Italie ou c'est l'Espagne ;
Tu peins, je chante, et nous marchons !...

Regarde, ami, cette fenêtre :
Une femme est assise auprès.
Je cherche... et, sans la reconnaître,
Je me rappelle tous ses traits.

Est-ce vous, Laure, ou vous, Adèle ?
Dites-moi votre nom tout bas ;
Est-ce vous ?... Non. C'est encore elle,
Celle que je ne nomme pas !

Ah ! ma plaie est encor saignante....
Que vois-je ? Elle me tend la main ;
Sa voix est douce et pénétrante :
A demain, dit-elle, à demain !

Elle fuit... et je veux la suivre....
Des liens retiennent mes pas....
Jusqu'à demain laissez-moi vivre ;
A demain ! ne m'éveillez pas.

IL FAUT AIMER.

Il faut aimer, ma belle amie ;
Quel autre vœu peut-on former ?
Éveille ton âme endormie ;
Ouvre ton cœur que veut fermer
Une indifférence ennemie ;
Il faut aimer.

Quel nom plus doux dans la nature ?
Amour.... Tout le dit après nous ;
C'est le frisson de la verdure,
Le chant des rossignols jaloux.
Chaque ruisseau pleure ou murmure :
Quel nom plus doux ?

Que ferais-tu de cette vie
Où tu n'aurais pas combattu,
De ton ardeur non assouvie ?...
L'amour épure la vertu.
Et ces biens qui font mon envie,
Qu'en ferais-tu ?

Près de l'amour, tout va sourire ;
Les plaisirs naissent à l'entour ;

C'est un bonheur qu'on ne peut dire,
C'est l'espoir d'un autre séjour.
Tout s'émeut, s'élève et respire,
Près de l'amour.

Loin de l'amour, la foi s'envole ;
C'est un voyage sans retour
Dans un navire sans boussole.
Les fleurs languissent loin du jour ;
Le cœur se fane et s'étiole
Loin de l'amour.

Il faut aimer en ta jeunesse ;
Quel nom plus doux peut-on nommer ?
Que ferais-tu de mon ivresse ?
Près de l'amour, tout sait charmer ;
Loin de l'amour, tout est tristesse :
Il faut aimer.

LA FORÊT.

Un jour, j'errais solitaire
Dans ce bois plein de mystère
Qui nous fit des jours si doux ;
Je laissais à la dérive
Aller ma pensée oisive ;
Sans doute elle alla vers vous.

Car j'étais dans cette allée
Isolée
Que vous connaissez si bien ;
Et l'on pense à ce qu'on aime,
Alors même
Qu'on croit ne penser à rien.

Déjà la rapide automne
Avait flétri la couronne
Des tilleuls prompts à jaunir,
Et les feuilles détachées
Sous mes pas craquaient séchées,
Quand je vous sentis venir.

Je vis s'emplir de lumière
La lisière

Des bosquets hospitaliers,
Et, sur les branches muettes,
Les fauvettes
Dirent leurs chants printaniers.

De sa longue écharpe verte
La forêt s'était couverte :
Vous reveniez parmi nous.
Vous marchiez encor plus belle :
C'était la saison nouvelle
Qui revenait avec vous.

Nous nous assîmes ensemble
Sous ce tremble
Qui se balance là-bas ;
Et, dans nos propos intimes,
Nous nous dîmes
Ce que l'on se dit tout bas.

Vous aviez repris, moins fière,
Votre indulgence première,
Votre sourire perdu ;
Vous excusiez mon audace,
Car rien ne marque la trace
D'un baiser pris et rendu.

Tout à coup, un corbeau passe
Dans l'espace,
Poussant un cri plein d'effroi....
L'illusion de mon rêve
Fut trop brève ;
Vous n'étiez pas près de moi.

Le ciel chargé de nuages
Étendait sur les bocages
Son manteau lourd de frimas;
L'avenue était déserte;
La forêt n'était pas verte;
Les oiseaux ne chantaient pas.

CHEVAL ET CAVALIER.

J'ai mis le pied dans l'étrier ;
Que ton galop, mon fier coursier,
 Au loin m'emporte !
Ton pauvre maître devient fou ;
Il faut aller... je ne sais où....
 Qu'importe?...

Comme elle me croyait bien pris
Dans le réseau de ses mépris,
 La fille blonde !
Fuyons la sirène aux yeux doux ;
Il faut placer entre elle et nous
 Le monde !

Tous les jours, nous partions ainsi,
Légers d'allure et de souci,
 Pour voir la belle.
Évite le sentier étroit
Que tu connais, et qui va droit
 Chez elle.

Qu'elle est fière de ses attraits,
De ces faux dieux que j'adorais,

De son teint pâle !
Le ciel se mire en ses yeux bleus ;
Sa voix comme un chant amoureux
S'exhale !

Mon âme a repris sa fierté,
Et je lui jette en liberté

Mon anathème.

O mes lèvres, que vous mentiez !
Tous les jours vous lui répétiez :
Je t'aime !

O la capricieuse enfant,
Qui n'aime pas, et qui défend
D'aimer les autres !
Heureux les cœurs sans amitié,
Qui n'ont jamais pris en pitié
Les nôtres !

Fuyons, fuyons ; voici l'instant
Où, tous les soirs, elle m'attend,
Froide et touchante.
Et moi, je fuis loin de ces lieux,
Sans une larme dans les yeux :
Je chante !...

Mais qu'ai-je vu ? Le vert gazon,
L'allée obscure, la maison....

Ah ! plus de doute :
Maudits cheval et cavalier,
Qui ne sauraient pas oublier
Leur route !

Fuyons, fuyons ; presse le pas.. .
Mais non ; ne l'aperçois-tu pas
A sa fenêtre ?
Il faut lui dire adieu ; demain,
Nous nous remettrons en chemin....
Peut-être ?...

PÊCHEUR SILENCIEUX.

Un pêcheur attentif, au bord d'une rivière,
Présentait aux poissons sa ligne meurtrière ;
Plongé dans ce plaisir qui ressemble à l'ennui,
Il crut voir deux vaisseaux se dirigeant vers lui,
Voguant en sens inverse, et, pour tout équipage,
Deux hommes différant d'allure et de visage :
L'un était jeune encore, et l'autre déjà vieux.
Lorsque les deux esquifs devant lui se croisèrent,
Il entendit deux voix qui tour à tour chantèrent :

« Salut, pêcheur silencieux. » —

« Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute en ton humble chaumière
Tu passeras ta vie entière,
Pauvre, ignorant, insoucieux.
Dans la campagne paternelle,
Tu restes, esclave fidèle,
Sans plaisir et sans dignité.
Ton âme végète et s'altère
Dans cette médiocrité
Qui pour moi serait la misère.
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute, ta modeste vie
Coule sans haine et sans envie
Loin des soucis ambitieux.
Heureux aux bords qui t'ont vu naître,
Tu te contentes du bien-être
Qui sied à ta simplicité.
Puisses-tu la garder sans cesse,
La douce médiocrité
Qui serait pour moi la richesse !
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Je suis jeune, j'ai l'âme ardente ;
L'inconnu, le danger me tente ;
J'ai fui le toit de mes aïeux ;
J'ai mis sur mon cap : « Espérance ! »
Et je vais, par la mer immense,
Devers le continent doré.
Adieu, ma famille chérie ;
Ne pleurez pas ; je reviendrai
Riche et puissant dans ma patrie.
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Jeune, pour tenter la fortune,
J'ai quitté la ligne commune.
Je reviens ; je suis pauvre et vieux.
Je ne retrouve plus ma route ;
En vain je regarde, j'écoute,

Tous les traits et toutes les voix :
Où donc ma famille chérie ?
Où donc mes amis d'autrefois ?
Je ne connais plus de patrie !
Salut, pêcheur silencieux. » —

Le pêcheur attentif les écoutait encore ;
Il n'entendit que l'onde et que le vent sonore.
Il replia sa ligne , et put , avant le soir ,
Rejoindre sa famille au rustique manoir.
Des amis l'attendaient et la nappe était mise :
On dina longuement de la pêche promise.
Le modeste repas épanouit les cœurs ;
Le pêcheur raconta son rêve ou son histoire ,
Et quatre vieux flacons les aidèrent à boire
A la santé des voyageurs.

L' AVEU.

Il faut donc que l'on te dise
Ses pensers de chaque jour ?
Ne crains-tu pas ma franchise ,
Toi, qui craignais mon amour ?
Vous l'avez voulu, ma mie,
Et je remplis votre vœu ;
Ma prudence est endormie ;
Je vais vous faire un aveu :

Il est au monde une femme ,
Et c'est une autre que toi ,
Qui fait naître dans mon âme
Un puissant et doux émoi.
La faute en est à l'absence ;
Pourquoi m'avoir délaissé ?
Il fallait la souvenance
Après le bonheur passé.

Elle prend ici la place
Que tu tenais autrefois ;
Elle m'apporte ta grâce ;
Tu me parles par sa voix.

Sans toi, la vie était rude ;
Elle sait rendre aujourd'hui
Le monde à ma solitude,
Et le charme à mon ennui.

Quand je la vois apparaître
A l'horizon du chemin,
Un frisson prend tout mon être ;
Ma fortune est dans sa main.
J'y voudrais lire d'avance
Tout ce qu'elle tient d'espoir.
Adieu, chagrin de l'absence !
Salut, plaisir du revoir !

Regarde là-bas : c'est elle.
Qu'elle marche à petits pas !
La voici : Dis-moi, ma belle,
Ne la reconnais-tu pas ?
Celle qui frappe à ma porte
Et dont je suis tant épris....
C'est la duègne qui m'apporte
Les billets que tu m'écris.

LA NACELLE.

Que ta main nous guide,
Nocher trop prudent.
Ramons en fendant
Ce courant rapide :
Nous voulons revoir
La rive lointaine
Où fut notre peine,
Où fut notre espoir.

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

Les fleurs que tu sèmes,
Nous les enfermions
Quand nous nous aimions,
L'ignorant nous-mêmes.
Ah ! qu'ils étaient doux,
Les jours d'innocence,
Les jours de l'enfance,
Qui sont loin de nous !

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours

Puis, nous épelâmes
Le doux nom d'amour,
Qui devait un jour
Mêler nos deux âmes.
Rien que pour te voir
Je trompais mon père ;
Tu trompais ta mère
Pour me recevoir.

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

Combien de prudence !
Que de soins gardés !
Nous étions guidés
Par notre ignorance.
A quoi m'ont servi
Mes vingt ans fidèles ?
L'Amour a des ailes,
Et tu l'as suivi.

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

Ton bras se fatigue ,
Imprudent nocher ;
Tu ne peux toucher
L'écumeuse digue.
Livre aux flots confus
Ta rame lassée ;
La rive passée
Ne s'aborde plus.

Vogue, ma nacelle !
Descendons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

LA PLUIE.

Il pleut, il pleut, et je m'ennuie;
Pourquoi cela? Je n'en sais rien.
On a trop médité de la pluie;
Acceptons le temps comme il vient.
J'entends un paysan me dire
Qu'il pleut des écus de cent sous.
Il est heureux; laissons-le rire.
Il pleut; restons chez nous.

Il pleut, il pleut; c'est un orage;
Tant mieux, il finira plus tôt.
La pluie est ce vieux personnage
Qui souffle le froid et le chaud.
Quand la glace durcit la terre,
Elle nous fait l'hiver plus doux;
Par elle l'été se tempère;
Il pleut; restons chez nous.

Il pleut, il pleut; la jeune fille
Finit sa robe des beaux jours;
Elle fait courir son aiguille;
Le soleil reviendra toujours.

Dans la boue un barbet se vautre ;
Moi, j'ai manqué deux rendez-vous :
Tant pis pour l'un, tant mieux pour l'autre....
Il pleut; restons chez nous.

Il pleut, il pleut; chacun se livre
A sa passion du moment :
Le marchand relit son grand livre ;
L'oisif lit un nouveau roman.
L'amant fait des vers à sa belle ;
L'étudiant, sur ses genoux,
Écrit à sa tante éternelle.
Il pleut; restons chez nous.

Il pleut, il pleut; ah! quand pourrai-je,
Quand pourrai-je, gai voyageur,
Revoir les monts couverts de neige
Et les bois remplis de fraîcheur?
Cette fois, c'est vers l'Allemagne,
Vers ce Rhin dont ils sont jaloux,
Que j'ai fait mon plan de campagne....
Il pleut; restons chez nous.

LES PLAINTES DE GLYCÈRE.

Glycère était auprès d'Horace,
Auprès d'Horace qui rêvait ;
En vain elle épiait la trace
Du songe qui le poursuivait.

Longtemps aux genoux du poète,
Les yeux levés, elle resta ;
Puis, timide et baissant la tête,
Elle prit sa lyre et chanta :

« Horace, tu m'avais choisie
Pour mettre mon nom dans tes vers,
Et ta divine poésie
M'a fait connaître à l'univers.

Mais j'ai de ton âme inquiète
Sondé les replis ténébreux :
L'amour ne t'a pas fait poète ;
La muse t'a fait amoureux.

C'est elle seule qui t'inspire
Les vers écrits en mon honneur ;
Quand mon nom frémit sur ta lyre,
Le sien palpite dans ton cœur.



Tu blâmes mon indifférence,
Et tes yeux s'éloignent de moi ;
Tu chantes les maux de l'absence,
Quand je suis seule auprès de toi.

Et si je te disais : « Horace,
» Jette les vers que tu m'as faits,
» Et prends mon amour en leur place, »
Horace, tu refuserais.

Poëte, tu places la gloire
Au-dessus de tes amitiés,
Et tu n'as pas gardé mémoire
Que je meurs d'amour à tes pieds. »

Pendant la triste mélodie,
Horace était resté distrait :
Il faisait des vers à Lydie,
Tandis que Glycère pleurait.

M A S O E U R .

L'amitié n'est pas aussi tendre ;
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

Pourquoi vous dirais-je son nom ?
Des lettres vous la peindraient-elles ?
Sans doute, il en est de plus belles ;
En est-il de meilleures ?... Non !

Elle est pour moi la souvenance,
Le parfum du pays natal ;
Son sourire est un pur cristal
Où se réfléchit notre enfance.

De nos plaisirs, qu'elle confond,
Ma part est toujours la meilleure ;
Le souci léger qui m'effleure
Est pour elle un chagrin profond.

L'amitié n'est pas aussi tendre ;
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

On se découvre à son aspect ;
Nul regard impur ne la blesse ;
Honorée, avant la vieillesse,
Elle commande le respect.

Elle est mon soutien et mon juge ;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience, ma loi,
Et dans sa bonté, mon refuge.

Celle dont j'aime à vous parler,
C'est ma sœur ou bien c'est la vôtre,
Car, que je chante l'une ou l'autre,
Elles doivent se ressembler.

L'amitié n'est pas aussi tendre ;
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

LES RUINES.

Quand le soleil se lève à l'horizon,
On voit, là-haut, sur la colline,
Parmi le lierre et le gazon,
 La ruine.
Le matin, d'un rayon joyeux,
L'éclaire de la base au faite;
Le voyageur lève les yeux,
 Et s'arrête.

Bravons la ronce et l'églantier;
Il faut gravir l'âpre sentier
Qui serpente autour de la butte;
On aime à fouler sous ses piés
Ces vieux murs, Titans foudroyés,
Orgueilleux encor dans leur chute.

L'œil s'arrête sur ces débris;
Mais vainement sont-ils meurtris
Par d'impitoyables fougères;
L'esprit reconstruit le passé;
Le vieux château s'est redressé
Sur ses souvenirs légendaires.

Les chevaux piaffent dans la cour ;
Le cor sonne ; la meute accourt ;
Le pont s'abaisse ; allons, en chasse !
Piqueurs, découpez les limiers ;
Voici venir les chevaliers
Et la châtelaine qui passe.

Ah ! pourquoi le cœur ne peut-il
Renouer de même le fil
Des illusions passagères ?
Ce ne sont pas les châteaux seuls
Qui portent les sombres linceuls
Tissus de mousse et de fougères !

Mais n'entends-je pas une voix
Qui m'apporte, au travers des bois,
Une note plaintive et douce ?
Un éclair se fait dans la nuit ;
Tout le passé se reconstruit ;
Arrachons le lierre et la mousse !

Là-bas sont les pays plus doux ;
L'heure a sonné le rendez-vous ;
Nous sommes deux et le jour baisse.
Dieu nous mesure les instants :
O la jeunesse du printemps !
O le printemps de la jeunesse !

Quand le soleil se couche à l'horizon,
On voit, là-haut, sur la colline,

Parmi le lierre et le gazon ,

La ruine.

Le soir pâle et mystérieux

De fantômes peuple l'espace ,

Et le voyageur sérieux

Rêve et passe.

MA VOISINE.

Tous les matins , je vous vois ,
Et j'entends de votre voix
La mélodie argentine ;
Au doux bruit de vos chansons
Vous éveillez vos pinsons.
 Bonjour, ma voisine.

Si vous demeurez si haut,
Sans doute c'est qu'il vous faut
De l'air pour votre poitrine ;
Et, sans fatiguer vos yeux,
Vous pouvez travailler mieux.
 Bonjour, ma voisine.

Vos doigts courent diligents
Sur la soie aux tons changeants,
Sur la blanche mousseline.
Vous n'en conserverez rien :
L'indienne vous va si bien !
 Bonjour, ma voisine.

Ils ne sont pas faits pour vous,
Les bahuts, ni les bijoux,

Ni les vases de la Chine.
Votre opulence est ailleurs :
Venez arroser vos fleurs.

Bonjour, ma voisine.

Ne croyez pas le miroir
Qui dit que votre œil est noir,
Et que votre taille est fine ;
Comment peut-il le savoir,
Si vous n'allez pas y voir ?

Bonjour, ma voisine.

Le jour commence à baisser :
Les plaisirs vont commencer,
Et la ville s'illumine.
Faites des rêves heureux ;
Gardez-vous des amoureux.

Bonsoir, ma voisine.

LE VALLON DE LA JEUNESSE.

Un voyageur poudreux et las
De la montagne atteint le faite ;
Il fait encore quelques pas,
Puis s'assied, et tourne la tête.
Le coteau, si rude au départ,
Devant ses yeux fuit et s'abaisse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

Cent précipices ont en vain
Interrompu sa marche sûre ;
Où s'ouvrait un large ravin,
Il ne voit plus que la verdure.
Le torrent qui tombe au hasard
De son murmure le caresse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

Ah ! qu'ils sont doux au souvenir,
Les jours rapides du voyage !

C'est quand les feuilles vont jaunir
Qu'on sent la douceur de l'ombrage.
Les amours ont bien quelque part
Marqué leur passagère ivresse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

« Encore, encor quelques instants,
Dit-il, la fatigue m'accable.
— Non, marche, marche, dit le Temps,
Poursuis ta route infatigable. »
L'air est plus froid; il se fait tard :
Voici le soir de la vieillesse.

Embrassons d'un dernier regard
Le vallon de notre jeunesse.

LA VIE MODERNE.

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit?
C'est ton existence qui passe !

Oui, le temps a doublé son cours ;
L'humanité se précipite ;
Tous les chemins deviennent courts,
L'Océan n'a plus de limite.
La vie était longue autrefois ;
Sur la pente elle est entraînée ;
Nous vivons plus dans un seul mois
Que nos aïeux dans une année.

La nature avait des poisons,
Le génie humain les révèle ;
Il arrache aux vieux horizons
Une perspective nouvelle ;

Il a d'invisibles moteurs,
Des agents subtils, des essences
Qui savent calmer nos douleurs
Ou décupler nos jouissances.

Les fleurs n'ont plus besoin d'été ;
Les fruits n'attendent plus l'automne ;
Ce que le sol n'a pas porté,
L'industrie active le donne.
Nous avons fait de nos loisirs
La mer et le ciel tributaires ;
Nos appétits et nos plaisirs
Épuisent les deux hémisphères.

Mais à peine respirons-nous
Dans cette course haletante ;
La vapeur nous emporte tous
Debout sur la machine ardente.
L'essieu se fatigue et se rompt,
Usé, vaincu par la distance ;
Ainsi bientôt se briseront
Les ressorts de notre existence.

L'aiguille avance ; soyons prêts !
Nous mourrons vieilliss avant l'âge ;
Nos fils nous suivront de plus près
Dans le vertigineux voyage.
Ils auront la vie, à leur tour,
Plus rapide encore et meilleure ;
Ce que nous usons dans un jour,
Ils l'épuiseront dans une heure.

O le terrible enseignement !
Songes-y : l'instant est suprême.
Où trouveras-tu le moment
De te recueillir en toi-même ?
Beau voyageur, tu vas partir :
As-tu pris le soin de bien vivre,
Ou le temps de te repentir ?
Le convoi passe : il faut le suivre !

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée ?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit ?
C'est ton existence qui passe !

LES HEUREUX VOYAGEURS.

Agitez vos houppes de laine,
Secouez l'or de vos grelots poudreux,
Chevaux de montagne et de plaine
Qui conduisez des couples amoureux !

Nous sommes deux dans la nature,
Nous sommes deux qu'unit un doux penchant,
Et nous courons à l'aventure
Après l'aurore et le soleil couchant.

C'est le romanesque voyage,
Le grand projet longtemps élaboré ;
Sur notre front pas un nuage,
Pas un souci dans le ciel azuré !

Plus près, ma nouvelle épousée ;
Prends sur mon sein la place que je veux ;
Que ton épaule soit posée
Sur ce coussin qui sied à tes cheveux.

Ouvre les yeux, lève la tête ;
Prends mes baisers, prends, tu me les rendras.
Que le passant naïf s'arrête
A regarder le collier de nos bras.

LA VIGNE VENDANGÉE.

Trois jours le raisin a bouilli
Au sein de la cuve profonde.
Le vigneron lâche la bonde,
Et le vin brûlant a jailli.
Enfants, votre épaule est chargée
Du plus précieux des fardeaux ;
Allez, remplissez les tonneaux ;
La vigne est vendangée.

Laissez faire le vin nouveau ;
Il travaille encore et fermente,
Rejetant sa lave écumante
Et baissant son propre niveau.
Il se purge de nos souillures ;
Comme le cœur loyal et sain,
Il sait repousser de son sein
Les écumes impures.

O vin, un jour tu partiras
A travers les mers azurées,
Pour porter aux froides contrées
Un rayon de nos doux climats.

Ainsi, l'œil vif et le pied lesté,
S'en vont les voyageurs joyeux ;
Ils font en chantant leurs adieux ;
C'est la douleur qui reste.

J'ai voulu seul et d'un pas lent
Revoir la vigne dépouillée ;
Une brume froide et mouillée
L'enveloppait d'un crêpe blanc.
C'était une mère privée
Des bruns enfants qu'elle allaitait :
L'oiseau qui dans le bois chantait
A perdu sa couvée !

Pourquoi faut-il entretenir
La blessure qu'on sait mortelle ?
Toujours une douleur nouvelle
Ramène un ancien souvenir.
C'est elle encor, mais bien changée ;
Nos saisons n'ont pas de retour.
Envolez-vous, mes chants d'amour :
La vigne est vendangée.

LA CONFIDENCE.

Tu m'as fait une confiance
Et je t'en dois une en retour.
Anna, ma compagne d'enfance,
Écoute-moi sans indulgence :
Je te parlerai sans détour.

Ce n'est pas un amour vulgaire
Qui pouvait surprendre mes sens ;
Mon esprit n'est pas téméraire ;
Et j'ai compris l'amour d'un frère
A l'amitié que je ressens.

Son âme est loyale et limpide ;
Sa conscience est un miroir.
On sent une raison rigide
Qui le maintient et qui le guide
Dans le droit chemin du devoir.

Il a toutes les espérances
Que d'autres sèment devant eux ;
Et, dans l'âge des défaillances,
Il a conservé les croyances
Qui peuplent les cœurs généreux.

Son langage ne sait pas feindre,
Sa parole est douce sans art.
Ses yeux se lèvent sans rien craindre ;
Ce qui rampe ne peut atteindre
A la hauteur de son regard.

Un soir, dans une causerie,
Il me parla de ses parents,
De ses amis, de sa patrie ;
Je l'écoutais tout attendrie,
Et j'ai senti mes yeux pleurants.

S'il me disait un jour qu'il m'aime,
J'en aurais un extrême effroi...
J'en aurais un plaisir extrême,
Et je lui répondrais de même,
En lui disant : Pardonnez-moi !

LES PÊCHEUSES DU LOIRET.

Salut, la rivière aux eaux bleues,
Au rivage sombre et discret,
Dont le parcours compte trois lieues,
Et que l'on nomme le Loiret.

J'étais assis là sous l'ombrage,
Pensant je ne sais trop à quoi ;
Je vis, à travers le feuillage,
Une barque glisser vers moi.

Je crus y distinguer deux femmes
Vouant sur le miroir changeant,
Qui coupaient, au tranchant des rames,
Le bleu céleste en grains d'argent.

Comment et quelles étaient-elles ?
Je ne sais... Pourquoi le savoir ?
Le lieu, l'instant les faisaient belles,
Et je ne dois pas les revoir.

Bientôt, à la pointe d'une île
Où le courant tourne et s'endort,
La barque se tint immobile,
Comme un navire assis au port.

Et puis, sérieuses et dignes,
Elles prirent dans le bateau
Deux roseaux armés de deux lignes
Qu'elles allongèrent sur l'eau.

Longtemps, je les vis attentives
Amorcer en vain les poissons,
Et les ablettes fugitives
Jouaient avec leurs hameçons.

Oh ! quelle heure délicieuse
Nous passâmes là tous les trois,
Dans cette extase sérieuse
Que donnent l'eau, l'air et les bois !

Je voulus bâtir leur histoire,
Je leur construisis un roman
Dont je n'ai pas gardé mémoire,
Et que je retrouve en dormant.

Mais, hélas ! par mon imprudence,
Une pierre dans l'eau plongeait ;
Sa chute trahit ma présence ;
Le charme était rompu déjà.

En me voyant elles sourirent,
Et je leur fis, triste et confus,
Un salut qu'elles me rendirent,
Et qu'elles ne me rendront plus.

Et depuis, lorsque, sur la grève,
Près de l'eau je marche distrait,
Je salue encore en mon rêve
Les deux pécheuses du Loiret.

LES PROJETS DE JEUNESSE.

Je me souviens que chez ma mère,
Enfant, je fis mille projets.
J'étais au pays de Chimère,
Et devant moi je voyageais.
Je tenais mon esprit en laisse;
Mais par lui j'étais entraîné.
Où sont mes projets de jeunesse
Et la maison où je suis né?

Marcher, courir autour du monde,
Traverser en maître, en vainqueur,
Les monts ards, la mer profonde,
Sans doute c'est trop de bonheur.
Au moins je voulais voir la Grèce,
Et la fortune m'a dit : Non !
Où sont mes projets de jeunesse
Et les marbres du Parthénon ?

J'avais lu l'amour dans un livre,
Et je m'étais dit : « J'aimerai ! »
Celle pour qui je voulais vivre,
Je la façonnais à mon gré.

Mais, en retour de ma tendresse,
Je voulais un cœur tout entier.
Où sont mes projets de jeunesse
Et les roses de l'an dernier?

Puis, portant plus haut mes pensées,
Je pressentais mon âge mûr
Sur ces images dispersées
Marchant d'un pas solide et sûr.
Je voyais ma verte sagesse
Dominant mes rêves déçus....
Où sont mes projets de jeunesse
Et les préceptes de Jésus?

Adieu, printemps; voici l'automne,
Et l'espérance en moi survit.
Prenons ce que le sort nous donne,
Sans pleurer ce qu'il nous ravit.
S'il n'a pas tenu sa promesse,
En quel temps m'a-t-il délaissé?
Adieu les projets de jeunesse
Et les mensonges du passé!

CHANSON NAPOLITAINE.

Du temps de nos amours,
Ma toute belle,
Vous entendiez toujours
Ma ritournelle.
Je comptais vos trésors
Et vos merveilles;
Vous vous bouchiez alors
Les deux oreilles.
Je vous disais ceci,
Ceci, cela, mille autres choses;
Je vous parlais aussi
Des lis, des myrtes et des roses.
De vos jardins fleuris
Fermez les portes :
Les myrtes sont flétris,
Les roses mortes.

L'amour m'a consolé,
Non pas le vôtre;
Pour un cœur envolé,
J'en trouve un autre.
Les jours suivent les soirs,

En ce bas monde ;
Vos cheveux sont trop noirs ;
J'aime une blonde.
C'est ici, près de vous,
Que j'ai trouvé l'art de lui plaire ;
Ses yeux bleus sont plus doux
Que votre œil noir n'était sévère.
Voyez comme sa main
Presse la mienne...
Passez votre chemin ;
Dieu vous soutienne !

Elle me plaît ainsi,
Ne vous déplaît.
En prenez-vous souci ?
J'en suis fort aise.
Eh quoi ! vous douteriez
De ma parole ?
Je crois que vous riez ?
Vous êtes folle.
De votre grand pouvoir
Vous connaissez mal la mesure ;
Vous allez la savoir,
Et, s'il faut qu'ici je le jure,
Je jure devant vous,
Devant Dieu même...
Je jure à vos genoux
Que je vous aime.

LA BUCHE DE NOEL.

Noël! la bûche est allumée!
Et je suis seul, chez moi, la nuit.
Causons avec le feu, sans bruit,
Porte fermée.

Il peut trouver longs mes discours;
Moi, j'estime les siens trop courts.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
O bûche de Noël, es-tu
Le rameau d'un cèdre abattu
Dans l'Idumée?

Mais non; je sais bien qu'autrefois
Tu fus un chêne dans les bois.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
Parle-moi de nos jours heureux:
Tu descends des coteaux ombreux,
Tout embaumée,
Apportant dans notre cité
Les parfums du dernier été.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
As-tu vu des amants s'asseoir
En attendant l'heure du soir
 Accoutumée?
Chut! on entend un bruit de pas...
Non : c'est un cerf qui fuit là-bas.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
Viendrais-tu pas de la forêt
Où, sans se perdre, s'égarait
 Ma bien-aimée?
Les vieux chênes reverdiront,
La mousse au pied, la feuille au front.
Noël! la bûche est allumée!

Noël! la bûche est allumée!
Mais toi, tes destins vont finir;
Allez, bonheur et souvenir,
 Gendre et fumée.
Adieu, ma bûche de Noël :
Tout rentre en terre ou monte au ciel.
Noël! la bûche est consumée!

LE PAYS NATAL.

Allez trouver les peuples de Norvège,
Les Irlandais au dur labeur,
Les Esquimaux qu'ensevelit la neige,
Les noirs brûlés par l'équateur :
Demandez-leur quel est le coin de terre
Le plus indulgent à ses fils,
Le doux pays, le climat salubre,
Ils vous diront : « C'est mon pays. »

Pays natal, on te retrouve
Plus cher, après t'avoir quitté ;
C'est comme une amitié qu'éprouve
La distance ou l'adversité.
Il faut revoir l'église austère
Avec son clocher qui reluit,
Et la maison de notre père,
Toute pleine encore de lui.

Elle a bien pu changer de maître ;
Ses murs ont été jetés bas :
Nous saurons toujours reconnaître
Le sol où s'essayaient nos pas,

Et la promenade voisine
Où l'on jouait, enfant heureux,
Avec la petite cousine
Dont on croyait être amoureux.

Je pars, je cours dans la campagne ;
Je veux aller en liberté
Retrouver ma vieille compagne,
La jeunesse qui m'a quitté.
Et je m'arrête et je regarde
Un sentier perdu dans les bois,
Et la cabane du vieux garde,
Grise aujourd'hui, blanche autrefois.

Là, les arbres de l'avenue
Semblent agiter leurs grands bras
Pour saluer la bienvenue
D'un ami qu'ils n'attendaient pas.
Et je me dis que ce que j'aime,
Femme ou chose, doit en retour
Garder une part de moi-même,
Pour reconnaître mon amour.

Et cependant l'étranger passe,
Sans plaisir comme sans ennui ;
Le vent effacera la trace
Que ses pieds laissent après lui.
Pourquoi ce charme qui m'enivre ?
Pourquoi pleuré-je sans souffrir ?
C'est là, c'est là qu'il faudrait vivre ;
C'est là surtout qu'il faut mourir !

J'ai vu passer sur la terre de France
Des tribus sans gîte et sans pain,
Qui s'en allaient demander l'existence
Aux hasards d'un climat lointain.
Fier Océan, pour eux calme ton onde ;
Soleil, adoucis-toi pour eux ;
Mon Dieu, guidez les enfants du vieux monde
Fuyant le toit de leurs aïeux !

LA LECTURE DU ROMAN.

Que lis-tu, Margot? une histoire?
Non, un roman; je le connais.
S'il croit que nous allons le croire,
L'auteur nous prend pour des benêts.
D'abord, son héroïne est blonde;
Je n'ai rien à dire à cela;
Mais il ajoute... Halte-là!
Qu'il n'est rien de pareil au monde.

Ma pauvre Margot,
N'en crois pas un mot;
L'auteur a fait une bévue :
Ma pauvre Margot,
Il ne t'a sans doute pas vue;
N'en crois pas un mot.

Quel est ce héros à moustache
Habillé dans le dernier goût?
Il n'a pas d'état, que je sache;
Il est amoureux, voilà tout.
On le voit passer, pâle, triste,
Brun, boutonné, silencieux.
Il marche en s'essuyant les yeux
Avec un mouchoir de batiste.

Ma pauvre Margot,
 N'en crois pas un mot :
 Tu ne voudrais plus me sourire ;
 Ma pauvre Margot,
 Voilà ce que l'on gagne à lire ;
 N'en crois pas un mot.

Après des traverses sans nombre,
 On s'exile dans un château.
 Elle est très-bien mise, il est sombre ;
 Le parc est grand, le temps est beau.
 Ils nichent là sous la charmille,
 Comme des ramiers langoureux.
 Personne ne s'informe d'eux :
 Ils n'avaient donc pas de famille ?

Ma pauvre Margot,
 N'en crois pas un mot :
 Si nous venions à disparaître,
 Ma pauvre Margot,
 Nos amis t'oublieraient peut-être ?
 N'en crois pas un mot.

C'est ici que l'auteur déploie
 Sa science du cœur humain :
 Ce n'est que dorure, que soie,
 Chêne antique et marbre romain.
 Et j'en suis encore à comprendre
 L'ennui de ce fils de Balzac,
 Qui vit au sein du bric-à-brac
 Et couche dans le palissandre.

Ma pauvre Margot,
N'en crois pas un mot :
L'auteur veut me faire une niche ;
Ma pauvre Margot,
Il sait que je ne suis pas riche...
N'en crois pas un mot.

Le souffle glacé de la bise
Éteint le feu de leurs amours.
La dame est toujours très-bien mise,
Le monsieur pleurniche toujours.
« Adieu, ma belle ! — Adieu, mon maître ! »
Ils quittent tous deux le château ;
Le concierge y met l'écriteau.
Demain, ils se tûront peut-être !

Ma pauvre Margot,
N'en crois pas un mot :
Les amoureux tiennent à vivre ;
Ma pauvre Margot,
Aimons-nous, et fermons ce livre ;
N'en crois pas un mot.

LE NID ABANDONNÉ.

Dans un jardin du voisinage
Deux merles avaient fait leur nid ;
Trois œufs furent le témoignage
Du doux serment qui les unit.

Je les ai vus sous ma fenêtre,
De la pointe à la fin du jour,
Couver, trois semaines peut-être,
L'espoir tardif de leur amour.

Les petits ont vu la lumière ;
J'entends leurs cris ; il faut nourrir
Cette jeunesse printanière
Qu'on craint toujours de voir mourir.

Que de soucis et que de joie !
On ne peut rester endormi :
Sans cesse il faut guetter la proie,
Il faut éviter l'ennemi.

O vertu, tendresse immuable,
O soins constants, travaux passés,
Par quel amour insatiable
Serez-vous donc récompensés ?

Ce matin, des cris de détresse
Dans le jardin ont résonné :
Les merles voletaient sans cesse
Autour du nid abandonné.

Sans doute, un épervier rapide,
Une couleuvre aux yeux perçants,
Ou des enfants, troupe perfide,
Auront surpris les innocents?

Non, dès qu'ils ont senti leurs ailes,
Les ingrats ont fui pour toujours,
Avides d'amitiés nouvelles,
Oublieux des vieilles amours.

Ils vont étaler leur plumage,
Voler et chanter dans le ciel,
Sans entendre le cri de rage
Qui sort du buisson paternel.

A quelles cruelles épreuves
Seront soumis les fils ingrats!
L'affection, comme les fleuves,
Descend et ne remonte pas.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés.

L' OUBLI.

Assurez-vous, mon cœur, que, dans ce monde,
Rien d'éternel ne saurait vous lier ;
Le plaisir vif et la douleur profonde
Sont emportés au cours de la même onde ;
Mon cœur, mon cœur, vous saurez oublier.

L'oublier, elle ! Méconnaître
La douce voix qui dit mon nom ?
Je puis la maudire, peut-être,
La haïr, soit ; l'oublier, non !
Je rougis autant que je souffre
D'un amour qu'on ne guérit pas.
Je sens le mal, je vois le gouffre !
Où va ma tête ? où vont mes pas ?

O Lamartine, ô mon chaste poète,
Je veux rouvrir ton livre harmonieux.
Qu'il sorte enfin de sa longue retraite ;
Comme autrefois, que mon âme s'arrête
Sur le feuillet où s'arrêtent mes yeux.

Que vois-je, une fleur desséchée
Tombe du livre entre mes doigts.

Quelle main peut l'avoir cachée?...
Ah! oui... je me souviens... je vois
Un grand jardin, une terrasse,
Une vierge pâle aux yeux bleus...
Son nom... je le sais... elle passe,
Un ruban vert dans les cheveux....

Cet amour-là, c'est un amour d'enfance
Éclos un jour au pied d'un vieux tilleul;
Notre pudeur était notre défense;
Nous épelions, écoliers en vacance,
Un mot nouveau qui s'apprenait tout seul.

Nous lisions le Lac un dimanche;
Elle s'appuya sur mon bras,
Pour me cueillir cette pervenche,
En disant : « Ne m'oubliez pas. »
Nous étions gais comme notre âge,
Et pourtant nous avons pleuré.
J'ai mis la fleur à cette page,
En disant : « Je me souviendrai. »

Assurez-vous, mon cœur, que, dans ce monde,
Rien d'éternel ne saurait vous lier;
Le plaisir vif et la douleur profonde
Sont emportés au cours de la même onde;
Mon cœur, mon cœur, vous savez oublier.

M' AIMEZ-VOUS ?

**Vous êtes si jolie...
Laissez-moi
Vous regarder, Julie,
Sans effroi.
Vos regards que j'appelle
Sont si doux !
Je vous aime, cruelle ;
M'aimez-vous ?**

**Si vous vouliez m'entendre,
Je serais
Respectueux et tendre...
A peu près.
Vous-même seriez franche,
Entre nous,
A charge de revanche...
Voulez-vous ?**

**Vous aimez à sourire ;
Est-ce vrai ?
Il fallait me le dire ;
Je rirai.**

On sait bien que les hommes
Sont des fous ;
Comptez combien nous sommes.
Riez-vous ?

Mais la mélancolie
Vous sied mieux ;
Vous avez l'Italie
Dans les yeux.
La douleur a ses charmes ;
Sans courroux ,
Je veux boire vos larmes.
Pleurez-vous ?

Aimez-vous les voyages ?
Nous suivrons
La marche des nuages
Sur nos fronts.
Nous fuirons les attaques
Des jaloux ;
Nous reviendrons... à Pâques.
Partons-nous ?

L'amour, qu'il rie ou pleure,
N'est-il pas
La chose la meilleure
D'ici-bas ?
C'est moi qui vous supplie ,
A genoux ,
D'être heureuse , Julie :
M'aimez-vous ?

ELLE !

Mes amis, ce chant est pour elle ;
Qu'il vole comme une étincelle,
 Au loin porté par vous.
Vous le lui chanterez peut-être ;
Mais vous ne pourrez la connaître ;
 N'en soyez pas jaloux.

Son nom, nul ne le sait au monde,
Ni si sa tête est brune ou blonde,
 Ni ses yeux noirs ou bleus :
Qu'importe à vous comme à moi-même ?
Ce n'est pas chez elle que j'aime
 Des yeux ou des cheveux.

Ce n'est pas pour sa taille exquise
Que mon culte la divinise,
 Ni pour son doux maintien ;
Ce n'est pas pour son cou d'albâtre,
Mais pour son cœur qui ne sait battre
 Qu'à l'unisson du mien.

C'est pour les larmes, ondes pures,
Qu'elle verse sur mes blessures,

Pour son rire embaumé,
Pour cette douceur égoïste,
Que je lui dois et dont j'existe,
De me savoir aimé.

Car mon orgueil est d'un sauvage ;
Je ne permets pas de partage,
Où je me livre entier.
Si je venais à douter d'elle,
Je saurais, esclave rebelle,
La fuir et l'oublier.

Ma vie est soudée à la sienne ;
Il faut qu'intact elle maintienne
Le dépôt de ma foi.
Son souffle est l'air qui me fait vivre,
Son âme, ouverte comme un livre,
Son âme est toute en moi.

Or, mes amis, je le demande,
Qu'importe à ma vanité grande
Sa mise ou sa beauté ?
Que me fait la chair ou la toile
Qui sert de prison à l'étoile
De ma divinité ?

Qu'il soit de porphyre ou de pierre,
C'est la ferveur de la prière
Qui consacre l'autel ;
Et maintenant qu'elle soit laide !
Je l'accorde, si je possède
Ce qu'elle a d'immortel.

Comme elle est, je l'aime et l'honore ;
Je l'aimerais plus laide encore...

Eh bien, que direz-vous,
Lorsque vous saurez qu'elle est belle
Comme un marbre de Praxitèle,
Belle à vous rendre fous !

LA PROMENADE.

Nous nous promenions tous les deux,
Par une chaleur accablante.
Crédule comme un amoureux,
Dans la forêt j'étais heureux
De guider sa marche indolente.
Je serrais son bras sous le mien ;
Je prenais ma voix la plus douce ;
Mes yeux étaient de l'entretien ;
Mais elle ne comprenait rien :
Le sol n'avait-il pas de mousse ?

La mousse, elle était sous nos pieds,
Comme un tapis de haute laine,
Couvrant les tertres émaillés,
Dressant des sièges appuyés
Au dossier robuste d'un chêne.
Mais elle ne semblait rien voir,
Et, rassemblant des fleurs sans nombre,
Sans même penser à s'asseoir,
Elle baissait son voile noir :
Les arbres n'avaient-ils pas d'ombre ?

L'ombre, elle était sur notre front,
A midi, l'heure du silence,
Quand tout mouvement s'interrompt,
Que tout subit le poids de plomb
D'une invincible somnolence.
Mais elle n'avait pas au cœur
Le sentiment de mon ivresse ;
Elle troublait cette langueur,
Chantant comme un oiseau moqueur :
N'avait-elle pas de jeunesse ?

La jeunesse, elle était partout,
Dans son enfantine figure,
Dans son teint, dans sa voix, dans tout,
Dans mon cœur, dans mon sang qui bout,
Dans la saison, dans la verdure.
Et le soir nous revînmes las,
Moi, plein d'amour et de tristesse,
Elle, avec son sourire : hélas !
A quoi servent donc ici-bas
La mousse, l'ombre et la jeunesse ?

LA BRUYÈRE.

Un jour de la saison dernière,
Elle vint ici, m'apportant
 Une bruyère
Que nous fêtâmes en chantant,
Un jour de la saison dernière.

Je l'arrosais soir et matin,
Croyant que la plante donnée,
 A son destin
Tenait notre vie enchaînée ;
Je l'arrosais soir et matin.

Travail perdu, peine inutile.
Elle étouffe en ces murs étroits ;
 L'air de la ville
Est mortel à la fleur des bois.
Travail perdu, peine inutile.

La pauvre plante va mourir !
Elle se penche... Que m'importe ?
 Je sais souffrir ;
Je la garderai vive ou morte.
La pauvre plante va mourir.

J'arracherai ses fleurs pâlies,
Et je les tiendrai pour toujours
 Ensevelies
Dans le livre de nos amours.
J'arracherai ses fleurs pâlies.

Elles dormiront leur sommeil,
Sans demander l'eau des rosées,
 Ni le soleil,
Ni l'air des collines boisées.
Elles dormiront leur sommeil.

Le souvenir seul est durable :
L'espérance bâtit dans l'air
 Ou sur le sable,
Le temps présent est un éclair ;
Le souvenir seul est durable.

LE VENT QUI PLEURE.

« **Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.**
— **Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
— J'entends le vent qui pleure !**

— **Écoute : on dirait une voix ;
Il dit : Je suis la froide haleine,
Le soupir errant de la plaine,
Le frisson humide des bois.
Quand j'étends mes ailes funèbres,
La saison vermeille s'enfuit ;
Je pousse le jour vers la nuit
Et les rayons vers les ténèbres.
Je flétris les fleurs de l'été ;
J'emporte la feuille qui tombe ;
Et j'entraîne l'humanité
Vers la tombe !**

— **Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.**
— **Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
— J'entends le vent qui pleure !**

— Écoute : c'est le cri lointain,
 L'écho douloureux des orages ;
 Les flots avides de naufrages,
 Ce soir, réclament leur butin.
 Entends-tu craquer le navire,
 Les cordages siffler dans l'air ?
 Le mât se courbe vers la mer,
 Et la voile se déchire !
 Vois-tu les marins à genoux ?
 A Dieu recommandons leur âme :
 Priez pour eux, priez pour nous,
 Notre-Dame !

— Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
 Repose-toi ; c'est l'heure.

— Mère, n'entends-tu rien là-bas ?

— J'entends le vent qui pleure !

— Écoute : ce sont les accents
 Qui partent des âmes blessées ;
 C'est la plainte des délaissées,
 C'est le désespoir des absents :
 « Que t'ai-je fait, ô ma patrie,
 Pour perdre ma part de ton ciel ?
 Ton lait a la douceur du miel,
 Et ta poitrine s'est tarie !
 Je suis l'orphelin irrité ;
 Je t'aimais d'un cœur idolâtre ;
 Pourquoi m'as-tu déshérité,
 O marâtre ! »

- Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.
— Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
— J'entends le vent qui pleure ! »

LA MÈRE FRANÇOISE.

« Où vas-tu, la mère Françoise,
Avec ton grand voile croisé
Et ton manteau couleur d'ardoise,
Le long du chemin malaisé?
La nuit pourrait bien te surprendre,
Le ciel est noir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Ah ! pardon, j'oubliais : la guerre,
Ton fils Joseph... je l'ai connu ;
Il était soldat... Pauvre mère !
Il est... il n'est pas revenu.
Toi seule n'as pas pu comprendre
Ton désespoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Et tu l'attends encore ? Écoute :
Ici-bas, on sait quand on part ;

On se retrouvera sans doute,
Les uns plus tôt, d'autres... plus tard.
Mais l'heure, nul ne peut prétendre
A la savoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Mère Françoise, aime ta fille ;
Ton Joseph, il faut l'oublier ;
Les garçons n'ont pas de famille ;
Les filles gardent le foyer.
Elle, tu peux toujours l'entendre,
Toujours la voir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Écoute : j'ai cru reconnaître
La voix qui t'appelle là-bas.
Demain, il reviendra... peut-être ;
Elle t'attend, viens, prends mon bras.
Ensemble nous allons descendre
Le long chemin.

— Demain, demain, j'irai l'attendre ;
Il reviendra demain. »

CONSOLATION.

Nous avons trop versé de larmes ;
Trop de plaisirs nous ont lassés ;
Remettons-nous des anciennes alarmes ,
Consolons-nous de nos bonheurs passés .

Consolons-nous, ô mon amie ,
Des jours heureux, des mauvais jours :
Si nous avons l'âme moins affermie ,
Nous douterions de nos longues amours .

Nous avons eu nos temps d'orage
Et nos soleils éblouissants ;
Et maintenant, échappés du naufrage ,
Éloignons-nous de ces flots menaçants .

Nous avions des gâtés sans cause ,
Comme des chagrins sans raison ,
Qui nous faisaient rire de toute chose ,
Ou qui sur nous répandaient leur poison .

Voici le calme de l'automne ,
Après les ardeurs de l'été ;
Sans amertume et sans lutte il nous donne
Son abondance et sa tranquillité .

Vous fûtes mon plus grand délice,
Et je n'ai souffert que par vous :
Que le printemps à l'automne s'unisse
Dans un lointain mélancolique et doux.

Ainsi de tons riches et sombres
Le peintre charge ses pinceaux ;
Et de l'hymen de l'éclat et des ombres
Naît l'harmonie, Âme de ses tableaux.

Je garderai de mon martyr,
Je garderai de mon bonheur,
Une tristesse au fond de mon sourire,
Comme un sourire au fond de ma douleur.

UN REGARD.

Le ciel était chargé d'orage ;
L'oiseau poussait son cri d'effroi ,
Lorsque, dans l'ombre du nuage ,
Un clair rayon se fit passage ,
Et ce rayon tomba sur moi.

Je crus que la nature entière
Chantait l'hymne de son réveil.
Je voulus lever la paupière ,
Et je reconnus ta lumière ,
O mon étoile, ô mon soleil !

Car ce rayon était la flamme
De ton regard et non des cieux ;
Et le regard de toute femme
Est un rayon qui part de l'âme
Pour traverser le ciel des yeux.

Je sentis ma poitrine atteinte
Comme d'une pointe d'acier ;
Mais je reçus le coup sans plainte ,
Et j'en veux conserver l'empreinte
Comme la marque d'un collier.

Dans ce regard (je sais me taire),
Dans ce regard j'ai lu ton cœur.
Et je m'enferme, solitaire,
Pour m'enivrer de mon mystère,
Comme on savoure une liqueur.

Pardonne si j'ai su traduire
Ton furtif et muet aveu ;
Ta bouche n'eût osé le dire ;
Ma main se refuse à l'écrire ;
Je l'emporte avec ton adieu.

Quand viendra la saison glacée,
Triste au retour comme un départ,
J'évoquerai par la pensée
Cette lueur non effacée,
Pour me chauffer à ton regard.

ADIEUX A UN AMI.

Ainsi tu pars, et je demeure
Tout seul dans la maison qui pleure
 Un maître absent ;
Ton amitié l'avait peuplée ,
Et tu la laisses désolée,
 En me laissant !

Ainsi passera comme un rêve
L'intimité longue et trop brève
 Qui nous unit.
Quand les oiseaux ont pris leurs ailes ,
Adieu les amours fraternelles ,
 Adieu le nid.

Je contemple d'un œil avide
La place qui va rester vide
 A mon foyer ;
Nous étions faits pour vivre ensemble ,
Et maintenant, vois-tu, je tremble
 De t'oublier.

Oh ! non, tu ne pourrais le croire ;
N'attristons pas notre mémoire,

Serrons nos fleurs ;
Rappelons-nous ce que nous sommes ,
Et qu'il ne sied pas à des hommes
De fondre en pleurs.

Gardons une image sereine
De ces jours révolus à peine,
Légers et doux ;
Sachons achever notre ouvrage ;
Ayons ce suprême courage :
Souvenons-nous.

Écoute : il est minuit, j'arrive ;
Tu m'attends, l'oreille attentive,
Près des tisons ;
Bientôt la lampe est ranimée,
J'ai pris ma place accoutumée,
Et nous causons.

O gens de bourse et de finance ,
Gens plus sérieux qu'on ne pense ,
Juifs ou chrétiens ,
Que nous apprêterions à rire
Si quelqu'un pouvait vous redire
Nos entretiens !

Car notre ambition commune
Ne fatigue pas la fortune
Et ses hasards ;
Nous buvons la vieille ambrosie
Que nous versent la poésie
Et les beaux-arts !

C'est au commerce des génies
Que nos âmes se sont unies
D'un doux lien,
Et que béni soit leur empire,
Si l'amour du beau nous inspire
L'amour du bien !

Là, nous trouvons une patrie,
Nous relevons, toute meurtrie,
La vérité ;
Nous soulevons un coin du voile
Qui nous cache encore une étoile,
L'humanité !

Oh ! n'abaïssons pas nos pensées ;
Tenons-les fièrement dressées
Vers les hauts lieux !
Nous nous sommes fait la promesse
De respecter notre jeunesse,
Devenus vieux.

Mais, selon notre noble envie,
Rendons conforme notre vie
A nos discours.
Va maintenant où Dieu t'envoie,
Nous avons la moisson de joie
De nos vieux jours.

Vois, je ne répands plus de larmes ;
Ta vertu vient donner des armes
A ma douleur ;

Mon foyer ne sera pas vide,
C'est là que ton âme réside;
Je n'ai plus peur.

C'est là que je te garde un temple;
Sois mon conseil et mon exemple,
Inspire-moi;
Et si tu reviens, je l'ignore,
Puisses-tu me trouver encore
Digne de toi!

O ma chambre silencieuse,
Le bruit qui vous faisait joyeuse
S'est endormi....
Mais, écoutez, soyez discrète,
Demain, nous célébrons la fête
De notre ami!

CAUSERIE D'OISEAUX.

J'étais dans un vallon plein d'ombre
Qu'habitaient des oiseaux sans nombre
Revenus avec les beaux jours ;
Ils couraient dans l'herbe émaillée,
Ou voletaient dans la feuillée,
Ou dans l'air traçaient leurs contours.

Et je leur dis dans ma paresse :
« Pourquoi vous agiter sans cesse,
Pourquoi ne pas vous reposer ? »
Sans doute ces mots les touchèrent,
Car tour à tour ils s'approchèrent,
Et nous nous mêmes à causer.

« Crois-tu, me dit une hirondelle,
Que ce soit pour montrer mon aile
Que je passe comme l'éclair ?
Je poursuis l'insecte rapide
Qui va rasant le sol humide,
Ou s'élève dans le ciel clair.

— Moi, dit un épervier, je chasse ;
Je suis l'oiseau de noble race,

Le conquérant, le fils des rois.
Mes vassaux ou mes adversaires,
A la puissance de mes serres,
Ont bientôt reconnu mes droits. »

Des pigeons saccageant les seigles
Disaient : « Nous faisons les espiègles
Et nous fêtons le renouveau.
— Moi, disait une pie avare,
J'amasse ; l'argent est si rare !
— Moi, je pille, » dit un moineau.

Et la troupe, en franche lippée,
Tout le jour n'était occupée
Que de ses grossiers appétits,
Comme font les poissons dans l'onde,
Comme tous les êtres du monde,
Bêtes ou non, grands ou petits.

« Mais toi qui restes sur ta branche,
Beau chanteur, oiseau du dimanche,
Pourquoi ne prends-tu pas ton vol ?
Pourquoi chanter à perdre haleine
Le demi-jour et la nuit pleine ?
— Pour chanter, » dit le rossignol.

LE BONHEUR ET L'AMOUR.

- A la porte de Marguerite,
Un matin, on frappe tout bas :
« Ouvrez bien vite.
— Nommez-vous, ou je n'ouvre pas.
- Qui je suis, belle Marguerite ?
Vous ne comptiez pas sur l'honneur
De ma visite,
Car on me nomme le Bonheur.
- Le Bonheur ? dit la jeune fille ;
Me voici : souffrez seulement
Que je m'habille.
Je suis à vous dans un moment.
- Mon enfant, ouvrez-moi la porte ;
La toilette ne sert de rien ;
Et puis, qu'importe ?
Je suis aveugle, on le sait bien.
- C'est vrai ; mais ma honte est extrême,
Car, je ne sais par quel souci,
Devant moi-même
Je n'oserais paraître ainsi.

Donnez-moi la moitié d'une heure ,
Et je serai prête à mon gré.

— Soit, je demeure,
Répond l'étranger ; j'attendrai.

— Vous, attendre ? dit Marguerite :
Je voudrais bien vous croire ; mais
C'est chose écrite
Que le Bonheur n'attend jamais.

Ses discours ne sont pas les vôtres ;
Monseigneur, vous vous trahissez.
Cherchez-en d'autres :
Passez votre chemin, passez.

A ce trait j'ai pu vous connaître,
Et, si je m'en fie à mon cœur,
Vous devez être
L'Amour, et non pas le Bonheur. »

A VOS AMOURS.

Votre verre a choqué le mien
Selon le vieil usage,
Et votre voix m'engage
A prolonger cet entretien.
S'il faut chanter celle que j'aime,
Volontiers j'obéis,
Car je suis absent de moi-même
Comme de mon pays.

Des mœurs anciennes
Suivons le cours :
Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

Entre elle et moi l'on avait cru
Mettre la terre entière :
Je regarde en arrière
Le sillon que j'ai parcouru.
Pour traverser les mers lointaines
Mon cœur se fait vaisseau ;
Pour franchir les monts et les plaines,
Mon cœur se fait oiseau.

Des mœurs anciennes
Suivons le cours :
Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

En m'éloignant je lui promis
Qu'à l'heure coutumière
Je dirais ma prière,
Et que son nom y serait mis.
Avant que paraisse l'aurore,
Ce doux nom me poursuit,
Et ma prière dure encore,
Lorsque revient la nuit.

Des mœurs anciennes
Suivons le cours :
Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

Si quelqu'un de vous a connu
Les tourments de l'absence,
Qu'il ait la souvenance
Du pays qui l'a retenu.
Si quelque chaste fiancée
Attend votre retour,
Adieu, portez-lui la pensée
D'un exilé d'amour.

Des mœurs anciennes
Suivons le cours :
Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

SUPPOSITION.

Vous êtes triste, mon amie ;
Triste, pourquoi ?
Le bonheur vous tient endormie ,
Écoutez-moi :

Vous êtes jeune, et je suppose
Que vingt ans (c'est si peu de chose)
Soient révolus :
Je suis ridé, ma tête est blanche ;
Votre corps moins souple se penche ;
Nous n'aimons plus.

Alors, un soir, un soir d'automne ,
Je vous revois ,
Nous sommes vieux, vous êtes bonne
Comme autrefois.

Je prends votre main dans la mienne ,
Et je vous dis : « Qu'il vous souvienne
Des jours passés ,
Quand jeunes et libres ensemble... »
Ma voix s'éteint, votre main tremble ;
Vous rougissez.

Et pourtant ma phrase s'achève :
« Vous souvient-il
Combien nos cœurs avaient de séve
En notre avril?

Combien nous étions l'un à l'autre,
Et quel bonheur était le nôtre,
O mon trésor!
Lorsqu'une commune pensée
Tenait notre vie enlacée
A son fil d'or? »

Alors, je veux aussi le croire,
Votre œil pâli
Retrouve une larme, en mémoire
D'un long oubli.

Et vous me dites : « Laissez... laissez
Notre amour et notre jeunesse ;
Je m'en souviens.
Je veux plutôt les désapprendre
Et ne pas remuer la cendre
Des temps anciens. »

Eh bien, j'ai commis un mensonge
Triste et pesant :
Ce passé revu dans un songe,
C'est le présent.

Ces heures, ces rapides heures
Que je rappelle et que tu pleures,

Nous les pressons ;
Ces printemps que les hivers chassent,
Ils ne sont pas passés, ils passent,
Et nous passons !

Et tu resterais endormie
Auprès de moi ?
Vous êtes triste, mon amie,
Triste, pourquoi ?

LA MAISON BLANCHE.

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Vieille chanson, pourquoi viens-tu toujours
M'entretenir de ce fameux Dimanche,
Où nous verrons la maison blanche
Qui doit héberger nos amours?
Je n'en sais rien, et pourtant je te chante :
C'est que le cœur est un clavier vivant;
Un air joyeux y fait souvent
Vibrer une corde touchante.
Comme, à travers le jour d'une cloison,
On aperçoit un horizon immense,
Ainsi je revois mon enfance
Dans une ligne ou dans un son :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Blanche maison, est-ce un premier amour
Que ton image évoque en ma pensée?
Oui, ma petite fiancée
Devait attendre mon retour.

J'avais treize ans quand elle en avait douze ,
Et nous allions devant nous , ignorant
La distance qui naît du rang
Ou de la fortune jalouse.
Je la quittai : ce fut sans désespoir ;
On m'envoyait là-bas dans un collège ;
Adieu pour longtemps, lui disais-je ;
Elle répondit : Au revoir :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Pourtant un jour, jour gai, jour de printemps,
La ville était dans l'église assemblée,
Et les cloches de leur volée
Frappaient les échos éclatants.
Elle apparut ; sa marche était aisée ;
Je la voyais de loin, j'étais tremblant ;
Elle portait le voile blanc ;
On disait : La belle épousée !
L'orgue chantait avec ses mille voix,
Et moi, caché sous les arceaux gothiques ,
Je croyais parmi les cantiques
Entendre le chant d'autrefois :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Un autre jour, jour de deuil, jour d'hiver,
Le glas des morts s'épandait sur la ville ;
Comme une discorde civile,
D'un long sanglot il frappait l'air.

Je pénétrai dans la même chapelle :
Elle était là ; mais je ne pus la voir ;
Cette fois, son voile était noir.
On disait : Si jeune et si belle !
L'orgue pleurait ; des gémissements sourds
Allaient mourir sous la voûte drapée,
Et la lugubre mélodie
Me répétait toujours, toujours :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Et, depuis lors, je la revois souvent ;
Le temps, dont rien ne ralentit la course,
Remonte pour nous vers sa source ;
Elle vit, et je suis enfant.
Elle est encor ma jeune fiancée ;
Elle s'enfuit dès que revient le jour ;
Mais chaque nuit, à son retour,
Reprend l'histoire commencée.
Ses yeux sont d'or et sa voix est de miel ;
Sa lèvre a pris l'angélique sourire,
Et je crois l'entendre me dire,
En levant un doigt vers le ciel :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

PUDICA.

Nous avons fait le tour de nos corbeilles
Qu'habitent des monceaux de fleurs ;
Nous admirions leurs nuances vermeilles
Et leurs pénétrantes senteurs ;
Et je cherchais la fleur que j'ai rêvée.
« La voici, » disiez-vous ; mais non ;
Dans nos jardins je ne l'ai pas trouvée :
Pudica serait son doux nom.

On la verrait au sommet des montagnes,
Au bord des ruisseaux écartés ;
Elle naîtrait à l'air pur des campagnes
Comme à la brume des cités.
Elle ornerait le palais, la chaumière,
De son incarnat radieux ;
Et son parfum serait une prière
Qui monte de la terre aux cieux.

Ne cherchez pas dans les jardins d'Asie
La fleur que Dieu cache ici-bas :
Il lui faudrait une terre choisie
Que le soleil n'atteigne pas.

Car Pudica, c'est une jeune fille
Qui croît, sous la garde du ciel,
Dans le terrain fécond de la famille,
A l'ombre du toit maternel.

LE RUISSEAU.

Que dis-tu, ruisseau transparent,
En courant
Sur ton lit de sable et de pierre?
Est-ce un chant, est-ce une prière
Que tes eaux s'en vont murmurant?

Tantôt ta voix semble, plaintive,
Le bruit du vent dans les roseaux;
Tantôt, avec des cris d'oiseaux,
En jouant tu baises la rive.

Quand bien loin vers d'autres climats
Tu t'en vas,
Vas-tu recueillir sur la route
Les larmes que goutte par goutte
L'homme doit verser ici-bas?

Es-tu la sueur de la terre
Qu'agite un labeur incessant?
Viens-tu nous montrer en passant
Que la fatigue est salutaire?

Le ruisseau répond : J'ai ma loi ;
Comme moi
Tu cherches en vain ton mystère ;
Je ne sors du sein de la terre
Que pour y rentrer comme toi.

Je nais aux régions lointaines
Que parfume l'air des hauts lieux ;
Ma source est voisine des cieux ;
Mon poids me pousse vers les plaines.

Parmi les cailloux arrondis
Je bondis,
Rapide comme l'avalanche,
Aussi pur que la robe blanche
Attachée aux monts engourdis.

Bientôt, par des pentes fleuries
Je parviens aux premiers hameaux ;
Guidé par d'habiles canaux,
Je vais arroser les prairies.

Je descends grossi par les eaux
Des coteaux ;
Un moulin m'oppose sa roue ;
D'un obstacle aisé je me joue,
Et je cours à d'autres travaux.

Plus loin, des forêts abattues
J'emporte les débris craquants,
Comme la lave des volcans
Charriant les blocs des statues.

Je berce en mon calme bassin

Un essaim

De barques aux rames nacrées ;

Des bateaux chargés de denrées

Lentement sillonnent mon sein.

Je baigne les villes altières ,

Et l'eau virginal des monts

Entraîne vos impurs limons :

Les ruisseaux deviennent rivières.

Toute source en mon lit profond

Se confond ;

A mon onde un peuple s'abreuve ;

Je suis roi des eaux : je suis fleuve,

Et j'aspire au gouffre sans fond.

Déjà ma vieillesse commence ;

Je ne suis né que pour mourir. .

On ne se lasse de courir

Qu'en tombant dans la mer immense.

Que dis-tu , ruisseau transparent,

En courant

Sur ton lit de sable et de pierre ?

Est-ce un chant, est-ce une prière

Que tes eaux s'en vont murmurant ?

UNE EXPIATION.

Salut, Arthur, cocher plein d'élégance,
Bel écuyer, joueur et libertin,
Riche d'état, prodigue de naissance;
Il n'est pas midi, que je pense :
Où vas-tu de si grand matin?
La vie humaine est longue et monotone,
Grave d'ennuis et pleine d'embarras.
Tu veux, dis-tu, la mener courte et bonne?
Jouis avant que l'heure sonne...
Non, tu dois vivre, tu vivras!

Va, mon fils; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
La Providence
A ses desseins sur toi.

Il faut qu'il ait une origine impure,
Ce lourd métal qui glisse entre tes doigts,
Qu'il ait le sceau du vol et de l'usure,
Qu'il soit chargé d'une souillure
Dont tu ne peux porter le poids.

Dieu doit garder des peines exemplaires
Aux criminels riches et triomphants.
Ton héritage est gros de ses colères :
Il faut que le crime des pères
Soit expié par les enfants.

Va, mon fils ; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
La Providence
A ses desseins sur toi.

Sens-tu partout crouler ton édifice ?
L'usurier court à la maison en feu ;
Sa part est là, ton luxe en fait justice ;
Le revenu de l'avarice
Sera dévoré par le jeu.
Tu veux en vain t'arrêter sur la pente :
Tu marcheras sans repos, sans retour,
Et le plaisir fuira ta lèvre ardente ;
L'amitié te sera pesante ;
Tu ne connaîtras pas l'amour.

Va, mon fils ; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
La Providence
A ses desseins sur toi.

Où donc serait la vengeance céleste,
Si tu pouvais, brisant un pacte ancien,

Mettre à l'abri l'épargne qui te reste,
 Pour vivre paisible et modeste
 Et finir en homme de bien ?
 Non ! c'est ton or qui fera ton supplice :
 Qu'il soit le flot par l'orage battu ;
 Que tout courant lui creuse un précipice ;
 Qu'il tombe dans l'égout du vice
 Pour remonter à la vertu !

Va, mon fils ; dépense, dépense.
 Tu subis une dure loi :
 Dépense, dépense, dépense.
 La Providence
 A ses desseins sur toi.

Et maintenant, que vingt ans, je suppose,
 Soient écoulés, te voilà seul, transi,
 Sur un grabat, vieillard pauvre et morose ;
 Écoute : par ta porte close
 Un chant de joie arrive ici.
 Un artisan et sa jeune épousée
 Ouvrent le bal ; tu les connais tous deux.
 Dans ton déluge ils trouvent leur rosée ;
 Toute colère est apaisée :
 Tu peux mourir, ils sont heureux.

Va, mon fils ; dépense, dépense.
 Tu subis une dure loi :
 Dépense, dépense, dépense.
 La Providence
 A ses desseins sur toi.

ÉLOGE DE LA VIE.

Je vois, je respire, je sens,
J'écoute, je marche, je pense.
Mon âme vers le ciel s'élance,
Et des membres obéissants
Secondent mon intelligence.

Je vis, j'en rends grâce au destin.
Que d'autres méprisent la vie!
Ma soif ne s'est pas assouvie,
Et je veux ma part du festin
Où le Créateur me convie.

Je contemple, heureux spectateur,
Cette fête de la nature,
Et, de ma chétive stature,
Je cherche à comprendre l'Auteur
De cette immense architecture.

Pour semer sur nous ses trésors
Ses mains libérales s'abaissent;
Notre âme et nos yeux s'en repaissent,
Et des besoins de notre corps
Il fait des plaisirs qui renaissent.

Il a varié les saisons
A l'exemple de nos caprices ;
Nous rêvons mers et précipices ,
Et vers nos étroites maisons
Nous retournons avec délices.

Le charme au but vient s'allier :
Les fruits germent des fleurs sans nombre,
Et dans la forêt pleine d'ombre
Pousse le bois de mon foyer
Pour le retour de l'hiver sombre.

Je goûte la paix du sommeil ,
L'abandon d'une causerie ,
Et les beaux-arts et l'industrie ,
Et ta splendeur, ô mon soleil !
Et ton haleine, ô ma patrie !

J'ai des parents, j'ai des amis ;
J'aspire à toutes les tendresses ,
Et si l'amour, de ses largesses ,
Ne tient pas ce qu'il a promis ,
Je suis heureux de mes faiblesses.

L'instant vole et s'évanouit ;
Mais je le fixe en ma pensée ,
Et son image retracée
Rend un charme au plaisir qui fuit
Et même à la douleur passée.

De chaque fruit, fût-il amer,
On exprime une molle essence,
Et je la recueille d'avance,
Pour plus tard embaumer mon air
Des parfums de la souvenance.

Seigneur, vous êtes généreux ;
Je vous bénis et vous implore
De mon couchant à mon aurore :
Heureux, et même malheureux,
Mon Dieu, faites-moi vivre encore !

C'est le cri de l'humanité,
Cri de salut ou de détresse :
Aimer dans sa verte jeunesse,
Penser dans sa maturité,
Se faire aimer dans sa vieillesse.

Et quand le souffle aérien
Fuirait notre dépouille blême,
Se survivre encore à soi-même
Dans l'estime des gens de bien
Et dans le cœur de ceux qu'on aime.

LE POMMIER.

Le vent est un sublime orchestre
Qui fait vibrer l'écho terrestre
Et fait l'arbre chanter.
Il souffle dans les branches folles
Des sons qui semblent des paroles
Et qu'on pourrait noter.

Hier, je trouve sur ma route
Un pommier qui causait.
Ému, je m'arrête, j'écoute.
Voici ce qu'il disait :

Passant qui regardes mes pommes,
Tu vois sans doute que nous sommes
En plus d'un point pareils ;
Mes fruits sont amers ou suaves,
Comme tes jours légers ou graves,
Nébuleux ou vermeils.

Que d'espérances avortées
Dans leur première fleur !
Que de croissances trop hâtées
Que le ver perce au cœur !

Pourtant la sève germe et monte ;
Alors un prodige sans honte
Sur nous lève la main ;
Il cueille sa vendange verte
Et vient couper l'artère ouverte
Au miel du lendemain.

Ou bien c'est l'homme au cœur de marbre,
L'avare froid et dur,
Qui laisse dessécher sur l'arbre
Mon sang liquide et mûr.

Ainsi vous récoltez sans cesse ,
Par trop de hâte ou de paresse ,
Le fruit vert ou gâté.
Le sage seul, parmi les hommes ,
Cueille ses jours, cueille ses pommes ,
Dans leur maturité.

MA MAISON.

On dit que ce pays est triste,
Que son climat est sombre et froid,
Que le voyageur et l'artiste
S'éloignent de ce ciel étroit.

Et pourtant, lorsque j'examine
Ce site à l'horizon prochain,
Qui commence et qui se termine
Dans un pli léger du terrain,

Il me paraît que la nature
N'est pas la même ici qu'ailleurs,
Et qu'en aucun lieu la verdure
N'a de ces profondes couleurs.

Parmi la broussaille touffue
Brille la tuile au ton joyeux :
Du vert qui repose la vue
Et du rouge qui rit aux yeux.

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur ;
C'est chaste comme la famille
Et calme comme le bonheur.

On sent qu'une douce existence
Doit s'abriter dans ce réduit ;
Elle s'ouvre sur le silence
Et se referme au premier bruit.

Oui, tout me charme et me pénètre
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître ;
Abeille, j'y ferais mon miel ;

Rossignol, je serais fidèle
Aux échos de ce site ombreux,
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi? je m'en vais vous le dire,
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

LA CHEVRETTE.

Je marchais seul, à l'aventure,
Au plus profond de la forêt,
Devisant avec la nature,
Sans lui demander son secret.

Dans cette double nonchalance
Où sont le corps et l'âme recueillis,
J'aspirais l'ombre et le silence,
Lorsque j'entends, dans les flots du taillis,
Comme un bruissement de rame;
En écoutant, je distingue des pas
Plus légers que des pas de femme,
Touchant le sol et ne le pressant pas.

Et bientôt je vois apparaître
Deux chevreuils l'un l'autre suivant,
Si bien que je pus reconnaître
Une mère avec son enfant.

La chevrette marchait première,
L'oreille ouverte au murmure des bois,
Guidant son fils dans la carrière;
Moi, je restais immobile et sans voix.

Elle ne me vit pas, sans doute,
Ou, me voyant, n'en conçut pas d'effroi,
Car, cessant de suivre sa route,
Le groupe heureux s'arrêta devant moi.

Et témoin de leur confiance,
Je pus comprendre les avis,
Fruits tardifs de l'expérience,
Que donne une mère à son fils.

Elle semblait lui faire entendre
Comme on devient habile à se pourvoir
De feuille saine et d'herbe tendre
Pour le repas et le gîte du soir ;
Comment on saisit dans l'espace
Le moindre son par le vent apporté ;
Comment se dérobe une trace,
Avec quel art un piège est évité ;

Puis encore, par quelle adresse
On sait prendre sous les halliers
La piste d'un frère en détresse
Pour donner le change aux limiers.

Je reconnaissais ce langage
Qu'à tout enfant une mère épela,
Quand tout à coup, dans le feuillage,
Un bruit... Un homme était aposté là.
Il se redressa leste et souple.
Muet, glacé, des yeux je le suivis ;

Il visa lentement le couple :
Deux coups de feu partirent... Et je vis...

Pourtant cet homme était tranquille ;
Aucun instinct bas ou cruel
Sur sa figure juvénile
Ne décelait le criminel.

Son regard n'était pas féroce ;
Ni l'intérêt, ni la brutalité
N'expliquait ce besoin précoce
D'un attentat froidement médité.
La colère ni la vengeance
N'armait son bras ; il n'avait pas enfin
L'âpre excuse de l'indigence
Ni le conseil insensé de la faim.

Et je vis se tordant par terre
La chevrette et son jeune faon.
Chasseur, tu n'as donc pas de mère ?
Chasseur, tu n'as donc pas d'enfant ?

LE 29 FÉVRIER.

HOMMAGE A ROSSINI.

Il est né dans notre patrie
(Nous sommes tous de Pesaro)
Un enfant que la loterie
A pourvu d'un bon numéro.
Son premier cri fut un dièse ;
La note n'était pas mauvaise :
L'oiseau préludait dans son nid.
Cet oiseau sera ROSSINI.

On sait d'une façon très-claire
Que, grâce à l'an bissextile,
Son dix-huitième anniversaire
Vient de sonner. Ainsi soit-il !
Il doit avoir eu pour nourrice
Quelque divine cantatrice
Par qui son berceau fut béni.
Cet enfant devint ROSSINI.

Il eut pour compagnon d'enfance
Un voisin de terre et de ciel,

Un peintre de quelque espérance
Que l'on appelait RAPHAËL.
Bien que distants de plusieurs lustres,
Tous les deux sont assez illustres :
Le premier est dans l'infini,
Le second a nom ROSSINI.

A six ans, il a fait *Armide*,
La *Gazza ladra*, le *Barbier* ;
A sept ans, la *Semiramide*,
Toujours le vingt-neuf février.
Deux ans après, avec la France
Il signe un traité d'alliance ;
Vous savez ce qu'il a fourni...
Ce jeune homme a nom ROSSINI.

Alors il trouve que nous sommes
Trop exigeants pour les enfants.
Il a fait assez pour les hommes ;
Il se repose... il a neuf ans.
Il se met un doigt sur la bouche ;
Tout à coup le soleil se couche
Avant que le jour soit fini.
Ce soleil a nom ROSSINI.

Il ne faudrait pourtant pas croire
Qu'on fût satisfait en tout lieu
De voir toujours la même gloire
Aller toujours au même dieu.
Les esprits forts, hommes et femmes,
Hasardaient quelques épigrammes

Sur le signor Vacarmini.
Ce... signor était ROSSINI.

Et maintenant le jeune artiste
Vit en France, au milieu de nous,
Simple immortel et pianiste,
Affable et fin, caustique et doux.
Quand chez lui le monde s'égare,
Dans sa chambre il fume un cigare
Ou compose un macaroni.
Ce gourmand a nom ROSSINI.

Le temps s'enfuit, le siècle marche;
Plus d'un monument s'est usé.
Il a coulé tant d'eau sous l'arche,
Qu'à la fin le pont s'est brisé.
Nous sommes partis ; bon voyage !
Les hommes passent d'âge en âge ;
Un seul de nous a rajeuni :
Celui-là sera ROSSINI.

CONSEIL A MARIE.

Vous avez confiance en moi,
Dites-vous? C'est très-bien, Marie;
J'y mettrai de la bonne foi.
De quoi s'agit-il, je vous prie?

Je vois deux chapeaux étalés
Devant vous, l'un bleu, l'autre rose :
Il faut choisir, et vous voulez
Que je sois juge en votre cause?

C'était bien la peine, vraiment,
D'interpeller un philosophe
Pour connaître son sentiment
D'une couleur ou d'une étoffe!

Le bleu, cela paraît certain,
Convient aux blondes, et le rose
Sert la blancheur de votre teint.
Mais si nous parlions d'autre chose?

Vous n'avez pas ces yeux profonds
Et cette tête intelligente,
Pour amuser à des chiffons
L'activité qui vous tourmente.

N'est-ce pas un peu le devoir
D'une femme économe et sage
De s'appliquer et de pourvoir
Aux menus besoins du ménage ?

Travaux vulgaires, direz-vous ?
Mais votre grâce les amende ;
Quand le commandement est doux,
On bénit la main qui commande.

Puis vous avez le sentiment
Des beaux-arts et des belles-lettres :
Soyez éprise follement
Des bons auteurs et des grands maîtres.

Vous reste-t-il quelques loisirs ?
Tant mieux : vous serez obligée
D'avoir pour vos menus plaisirs
Une petite protégée.

L'exercice du bien n'est pas
Si dispendieux qu'on le pense,
Et dans les miettes d'un repas
On peut trouver une existence.

Songez-vous que la charité
Est un besoin des nobles âmes ?
Elle est femme, et sa chasteté
N'accepte que des mains de femmes.

Songez-vous que... ? Mais votre esprit
Est ailleurs tandis que je cause.
Admettez que je n'ai rien dit,
Et choisissez le chapeau rose.

LA RETRAITE.

Elle m'a dit : « Fuyez la ville,
Cherchez le repos et l'oubli;
Vous avez là-bas un asile
Où, comme l'étang immobile,
La vie est sans cours et sans pli. »

Et j'en ai cru mon doux prophète;
Je suis parti, je suis venu
Me retremper dans la retraite,
Et le jardin me faisait fête
Gomme s'il m'avait reconnu.

J'ai retrouvé ma vie ancienne,
Les matins plus longs que les soirs,
Et la langue qui fut la mienne :
Il faut bien que je m'en souviene
Auprès de l'aire et des pressoirs.

C'est le rossignol qui m'éveille;
Je cours éveiller le grillon.
Tout me consulte ou me conseille :
Travaille, me dit une abeille;
Ne fais rien, dit un papillon.

J'écoute parfois la première,
J'imité souvent le second,
Et je m'en vais par la clairière
Faire ma halte buissonnière,
Comme un écolier vagabond.

Parfums choisis, grâce bénigne,
La nature a tout rassemblé,
La fleur des prés qui se résigne,
La fleur suave de la vigne
Et la fleur modeste du blé ;

La rose qui dit la louange
Du rosier, roi de la saison,
Et le lis blanc, au cœur orange,
Qui prophétise la vendange
Trois mois après sa floraison.

Puis à mes rêves je m'attelle ;
Ils vont devant et j'obéis.
Je réfléchis, je me rappelle :
Dieu ! si j'allais rencontrer celle
Qui m'exile dans mon pays !

Eh bien, je le dis, je le jure,
Non, le calme n'est pas ici !
L'amour m'a laissé sa morsure ;
Comme le fer dans la blessure,
J'emporte après moi mon souci.

Lis orgueilleux, roses vermeilles,
Soyez sans grâce et sans parfums;
Raisins, descendez de vos treilles;
Rentrez dans vos ruches, abeilles;
Taisez-vous, oiseaux importuns!

Que tombe la neige annuelle,
Que se dépouillent les bois verts,
Et j'aurai ma saison nouvelle :
Il n'est pas de printemps loin d'elle;
Après d'elle il n'est pas d'hivers!

LE LIVRE FAVORI.

Le livre de choix ou d'étude
Qu'on repasse par habitude
Et les yeux fermés à demi,
Celui qui semble de lui-même
Se rouvrir aux pages qu'on aime,
Ce livre-là, c'est un ami,

Un ami qui vous fait visite,
Et qui, venant sans qu'on l'invite,
Jamais ne se montre importun.
On le déguste feuille à feuille,
Ainsi qu'un fruit mûr on le cueille,
On le hume comme un parfum.

Il n'exige pas qu'on l'admire ;
Il vous instruit sans vous le dire,
Professeur indulgent et doux.
On sent l'écrivain dans le livre ;
Il semble tout exprès revivre
Pour venir causer avec vous.

Il charme bien plus qu'il n'étonne ;
Son orgueil n'offense personne,

Il vous maintient à sa hauteur.
On finit le vers qu'il commence ;
S'il ne l'avait écrit d'avance ,
On croirait en être l'auteur.

D'autres veulent un grand théâtre ;
Il leur faut la foule idolâtre
Et les chaudes ovations.
Ils cherchent les routes nouvelles,
Et vous emportent sur leurs ailes
Vers les hautaines régions.

On veut les suivre dans l'espace ;
Le souffle manque, l'œil se lasse ,
On retombe tout haletant.
On rentre au logis habitable ,
Et l'on retrouve sur sa table
Le livre ami qui vous attend.

Nous ne vivons pas sur des cimes ;
Craignons les poètes sublimes
Gonflés de leurs propres efforts.
Ceux qui conviennent à nos âges ,
Ce sont les simples et les sages ,
Et non les puissants et les forts.

Pour moi, si l'on veut le connaître ,
Celui que j'ai choisi pour maître ,
C'est l'homme élégant et poli
Qui fuyait les cités malsaines ,

Et qui m'invite avec Mécènes
Dans sa villa de Tivoli.

Je conviendrai, pour être juste,
Qu'il flattait un peu trop Auguste,
Et que trop large était son cœur ;
Mais il est maître en l'art de vivre,
Et sa bonne humeur vous enivre
Ainsi qu'une vieille liqueur.

LE RENDEZ-VOUS.

Le matin de sa fraîche haleine
Parfume les monts et la plaine;
Je pars lesté et joyeux.
Où je vais, faut-il vous le dire?
Je vais... tous ceux qui savent lire
Le liront dans mes yeux.

Oui, buissons qui bordez la route,
Et d'où s'épanche goutte à goutte
L'humidité des nuits;
Oui, fleurs avides de lumière,
Ruisséau qui cours à la rivière,
Soleil qui me conduis,

Humble mousse et chêne superbe,
Insectes de l'air et de l'herbe,
Ne devinez-vous pas,
Gais pinsons fêtant la verdure,
Joie ou larmes de la nature,
Qu'on nous attend là-bas?

L'amour est dans l'air que j'aspire;
Il est bien mieux dans son sourire,

Dans ses cheveux flottants.
Vingt fois j'ai compté la distance ;
Je n'ai que deux heures d'avance ;
Arriverai-je à temps ?

O mon cœur, tâchez de vous taire :
Le voici, le bois solitaire
Où doucement je vais.
Elle ne peut encor m'attendre...
Est-ce une erreur ? je crois entendre...
C'est toi !... Je le savais.

Je te sens expirer et vivre ;
Entre mes bras tu tombes ivre
D'amoureuse langueur.
Restons unis dans cette fièvre,
La lèvre parlant à la lèvre,
Et le cœur sur le cœur !

Que dis-tu ? Quoi ? L'heure s'achève ?
Partir ! Mais c'était donc un rêve ?
Déjà tu disparais ?
Tu ne parles plus... je t'écoute,
Et tout seul je reprends ma route.
Courts plaisirs, longs regrets !

Le corps s'en va, l'âme demeure ;
La part qui reste est la meilleure :
Elle n'est plus à moi.
Dans mon exil comment vivrai-je ?

Que l'heure trop lente s'abrège!
Deux jours, deux jours sans toi!

Temps jaloux, faudra-t-il sans cesse
Qu'on se plaigne de ta vitesse
Dans la prospérité?
O vieillard, agite ton aile;
Je vais vivre deux jours loin d'elle,
Deux jours, l'éternité!

DEMAIN.

Jour attendu, jour près d'éclore,
Que l'aube prochaine colore
D'un rayon d'or et de carmin,
Espérance donnée à l'homme,
Quel est le nom dont on te nomme?
Demain.

Hier a passé comme un songe ;
Aujourd'hui paraît et se plonge
Dans le néant du gouffre humain.
Mais toi qui nais pour disparaître,
Tu disparaîtras pour renaître,
Demain.

Dans les plis flottants de ton voile
Tu portes la brillante étoile
Qui marque le bout du chemin.
Mais tu pâlis à la lumière
Comme l'étoile matinière,
Demain.

Le jour vient, la vision passe ;
Une autre se dresse en sa place,

Souriante et tendant la main.
Mais quand on approche du terme,
La main se tourne et se referme,
Demain.

Demain, toi seul peux faire accroire
Que le repos, l'or et la gloire
S'unissent dans un doux hymen.
La jeunesse ardente t'implore,
Et le vieillard t'espère encore,
Demain.

Promets à d'autres tes largesses;
Je demande que tu me laisses
L'héliotrope et le jasmin.
Ce sont les fleurs qu'elle préfère,
Et c'est demain l'anniversaire,
Demain.

LES MALHEUREUX.

Il vient de frapper à ta porte,
M'as-tu dit, l'âpre visiteur
Qui s'abat où le vent le porte,
Et que l'on nomme le Malheur.
Le Malheur? Ami, tu blasphèmes;
Alors que diras-tu de ceux...
Ah! nous pensons trop à nous-mêmes :
Pensons aux malheureux.

Faut-il que ta voix m'importune
Des peines que nous souffrons tous,
Quand de ta mauvaise fortune
Tant de pauvres seraient jaloux?
Le pain manque-t-il à ta bouche?
Ton foyer est-il ténébreux?
Le froid est dur, la faim farouche :
Pensons aux malheureux.

Parmi tes compagnons de route,
Tu vois ceux qui sont devant toi;
Quelques-uns arrivent sans doute :
Sais-tu combien? Sais-tu pourquoi?

D'autres disputent aux orages
Leurs navires aventureux ;
Mais as-tu compté les naufrages ?
Pensons aux malheureux.

Nous pâtissons par notre faute ,
Lorsque nous voulons nous hausser .
C'est l'âme qu'il faut porter haute ,
Ce sont les yeux qu'il faut baisser .
Ainsi , pour la riche insolence
Tu deviendras moins rigoureux ,
Et plus sensible à l'indigence :
Pensons aux malheureux .

Médite bien la parabole
D'un vieux prêtre mahométan :
Il donnait toujours une obole
Qui renaissait au même instant .
Donne l'obole du derviche :
Si tu peux être généreux ,
Ne seras-tu pas assez riche ?
Pensons aux malheureux .

LES DEUX OMBRES.

Un soir, au bord du Styx ou du Cocyte,
Deux morts, cherchant leur dernier gîte,
Se disposaient à passer l'eau.

L'un emportait une sacoche pleine
Qu'il dissimulait, non sans peine,
Dans un des plis de son manteau.

L'autre glissait comme l'eau sous une arche ;
Rien ne pouvait gêner sa marche,
Ni le manteau, ni le trésor.

Caron de loin aperçut les deux ombres,
Et traversant les vagues sombres,
Il les joignit d'un seul essor.

« Toi le premier, dit-il à l'homme riche ;
Mais ce n'est pas ici qu'on triche :
Laisse ton argent sur le bord.

Caron n'est pas le nocher du Pactole ;
Il ne te prendra qu'une obole
Pour te conduire jusqu'au port. »

L'avare alors jette des cris de rage ;
Il répand son or sur la plage

Et se livre enfin à Caron,
 Qui sans effort pousse sa barque au large,
 Aborde, dépose sa charge,
 Et revient d'un coup d'aviron.

« Est-ce mon tour? dit le pauvre. — Sans doute.
 — Eh bien, partons. En barque! en route!
 Merci, Caron; embrasse-moi! »

En débarquant, il trouve sur l'arène
 Une sacoche toute pleine :

« Prends, dit Caron; tout est pour toi.

— Pour moi, de l'or? répond le pauvre hère :
 J'en eus; il ne m'en souvient guère;
 Gaîment je me suis ruiné.

— Prends donc, te dis-je! Il faut que tout s'inscrive :
 On retrouve sur cette rive
 L'or que sur l'autre on a donné. »

Caron n'est plus; autre temps, autres fables.
 Nous changeons nos dieux et nos diables;
 Mais la vérité ne meurt pas.

Conservons-en la croyance féconde :
 Nous trouverons dans l'autre monde
 Ce que nous donnons ici-bas.

TU NE COMPRENDS PAS.

Tu ne comprends donc pas
Que ton regard est ma lumière,
Et que si parfois ta paupière
S'égare sur un autre, hélas !
Je sens un froid qui me pénètre,
Le doute envahit tout mon être ?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que ta voix est mon harmonie,
Que si ta parole bénie
Sur un autre tombe tout bas,
Je voudrais tarir sur tes lèvres
La musique dont tu me sèves ?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que ton sourire est ma caresse,
Et que si parfois il s'adresse
A qui que ce soit ici-bas,
Ce m'est une mortelle injure
Que je te dois et que j'endure ?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que tes yeux, ta voix, ton sourire
Sont l'air vital que je respire ?
Et ces biens que tu me donnas,
Tu ne peux les prêter à d'autres,
Car ils sont miens, puisqu'ils sont nôtres...
Mais tu ne comprends pas.

CHANT D'AMOUR.

O vous qui fûtes à ma vie
Ce qu'aux aveugles est le jour,
Je voudrais, selon votre envie,
Que vers vous mon âme asservie
S'exhalât dans un chant d'amour.

Parmi les langues les plus douces,
Je choisirais des mots bénis,
Tendres comme les jeunes pousses,
Et plus délicats que les mousses
Dont les oiseaux tissent leurs nids.

J'emprunterais à la musique
Ses accords les plus caressants,
Aux ruisseaux leur note rustique,
A la mer son vaste cantique,
Aux ramiers leurs plaintifs accents.

J'emprunterais à la peinture
Son azur et son vermillon,
Au printemps sa jeune verdure,
Son duvet à la pêche mûre,
Sa poudre d'or au papillon.

LE CONSTRUCTEUR.

Il a plu longtemps dans les monts ;
La rivière jaune et gonflée
Emporte débris et limons
Du haut pays à la vallée.
C'est un torrent ; dans sa fureur
Il a fait la plaine déserte ;
Adieu l'espoir du laboureur,
Le pré mûr et la moisson verte !
C'est un ruisseau vaseux et lourd
Qui va rasant les édifices ,
Se détourne, s'égare et court ,
Laisant partout ses immondices.
C'est la ruine ; et cependant ,
Aucune digue, nul obstacle :
L'homme s'arrête regardant
La nouveauté d'un tel spectacle !

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas ,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau ,
Quand l'eau sera pure et calmée.

Ce torrent profond et puissant,
C'est la décadence et la honte,
C'est le goût français qui descend,
C'est le goût barbare qui monte ;
C'est le naufrage et le tombeau
D'un esprit qui fit notre gloire.
Ce qui fut bien, ce qui fut beau
N'est plus qu'un thème dérisoire.
Notre bon sens n'oppose rien
Au flux fatal qui nous dirige ;
Pas un accord des gens de bien ;
Le gouffre donne le vertige.
Le riverain naïf s'endort,
Les yeux fermés à la lumière ;
Il ne voit pas le flot qui mord
Le sol où s'assied sa chaumière.

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau,
Quand l'eau sera pure et calmée.

Puisque nous sommes envahis
Par ces gâtés et ces tristesses
Qui déshonorent un pays
En le façonnant aux bassesses ;
O France, puisque tes enfants
N'ont plus un mépris qui te venge .

Pour ces histrions triomphants,
Pour ces conquérants de la fange ;
Puisque cet art, cet art nouveau,
Fait leur orgueil et leur délice,
Et rabaisse au même niveau
L'indifférent et le complice ;
Puisque ton jour est sans soleil,
Puisque ta nuit n'a plus d'étoiles,
Attendons l'heure du réveil
Avant de déployer nos voiles.

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau
Quand l'eau sera pure et calmée.

MONTAGNE ET VALLÉE.

Sur le mont couronné de glace
Je gravis depuis le matin ;
Je veux, pour y marquer ma trace ,
Atteindre son sommet lointain.
Épuisé, je m'arrête en route,
A mi-côte, au milieu du jour ;
Mes yeux se ferment, et j'écoute
Deux voix qui parlent tour à tour :

« Monte vers moi, dit la montagne ;
Choisis les plus âpres chemins :
Comme l'aigle sur la campagne,
Tu planeras sur les humains.
Tu boiras le vent des orages ;
Le soleil fixera tes yeux ;
Tes pieds seront dans les nuages,
Et ton front touchera les cieux. »

— « Descends vers moi, dit la vallée ;
C'est à mon modeste niveau
Que la vie obscure et voilée
S'écoule comme un clair ruisseau.

Mon égale température
Sied à l'oiseau comme à la fleur.
J'ai l'abri contre la froidure,
Et l'ombre contre la chaleur. »

— « Monte vers moi, dit la montagne ;
On se grandit en s'élevant ;
L'ambition est ta compagne,
Et la gloire marche devant.
C'est de l'azur des hautes cimes
Que se nourrissent les grands cœurs
De ces égoïstes sublimes,
Les poètes et les vainqueurs. »

— « Descends vers moi, dit la vallée ;
Mon eau sort du glacier voisin,
Mais elle ne devient peuplée
Qu'en se réchauffant dans mon sein.
Ici, des humaines tourmentes
Expirent les chocs furibonds ;
Ici sont les femmes aimantes
Et les hommes simples et bons. »

Ainsi m'ont parlé, dans un rêve,
Les deux voix d'en haut et d'en bas :
Je n'hésite plus, je me lève ;
Qu'un bon esprit guide mes pas !
Je suis ma pente naturelle,
Et je vais où courent les eaux,
Où l'affection me rappelle,
Où sont les fleurs et les oiseaux.

LA DEMOISELLE DU CHATEAU.

La demoiselle du château
S'assied pensive à sa fenêtre.
Elle voit les gens du hameau
Monter, descendre et disparaître
Sur les deux versants du coteau.

« Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est Mathurin, le gros fermier :
« Beau temps, dit-il, pour un rentier,
Mais non pour l'avoine en javelle.
Le froment que j'ai récolté
Rapporte moins qu'il n'a coûté.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le médecin du canton,
Monté sur son cheval breton :
« Je vais, dit-il, où l'on m'appelle,
Un jour ici, demain là-bas ;
La fièvre ne pardonne pas.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est la laitière au teint vermeil ;
Elle chemine en plein soleil ;
Son grand chapeau lui sert d'ombrelle.
« Je n'ai vendu que la moitié
De notre lait. C'est grand'pitié.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est un berger menant troupeau :
« Je vais, dit-il, vendre un agneau,
Ce pauvre petit-là qui bêle.
Oh ! voyez-vous, le cœur se fend,
Car un agneau, c'est un enfant.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le vieux curé du pays :
« Je vais chez la mère Louis
Recevoir son âme immortelle.
Elle avait quatre-vingt-trois ans.
Priez pour les agonisants.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

Adieu, la bonne demoiselle.
Berthe rentre et pense tout bas
Que chacun travaille ici-bas.
« A quoi suis-je bonne ? dit-elle.
J'irai voir mes pauvres demain. »
Une voix répond du chemin :
« Merci, ma bonne demoiselle. »

ANACHARSIS EN FRANCE.

Anacharsis , ressuscité ,
Voulut connaître un jour la France ,
Pour juger du progrès immense
Qu'a dû faire l'humanité.
Que de bienfaits pour tant de peines !
Et cependant la Grèce.... Athènes....

Avant d'arriver à Paris ,
Il avait fait le tour du monde ;
Il vit que la terre était ronde :
« Que nos pères seraient surpris !
Dit-il ; l'antiquité radote.
Et pourtant Platon.... Hérodote.... »

Il vit d'énormes monuments ,
Acropoles de l'industrie ,
Parthénons de cavalerie
Où s'exercent les régiments.
Il vit des dieux faits sur modèle ;
Mais Phidias.... mais Praxitèle....

Il vit plus d'un peintre pareil
Barbouiller des toiles étroites ;
Un autre avait placé des boîtes
Et laissait faire le soleil.
Le Dieu du jour lui soit fidèle !
Mais Parrhasius.... mais Apelle....

Il suivit la Chambre et les cours,
Il lut des colonnes de prose
Disant toujours la même chose,
Quoique paraissant tous les jours,
Et des harangues par centaines.
Mais Périclès.... mais Démosthènes....

Au théâtre il allait le soir
Pour applaudir nos grands artistes ;
Il admirait les machinistes
Et cessait d'entendre pour voir.
La statue était sous le socle ;
Mais Euripide.... mais Sophocle....

Il était sensible aux douceurs
Des vers unis à la musique :
Il vit dans maint endroit lyrique
Que les deux sœurs ne sont plus sœurs.
« Je ne suis, dit-il, qu'un barbare ;
Mais Anacréon.... mais Pindare.... »

Par-dessus tout il s'affola
Des découvertes de notre âge.

« Être savant c'est être sage,
Disait-il ; le progrès est là.
Tout foyer échauffe et dilate ;
Mais Pythagore.... mais Socrate....

« Eh bien, se dit Anacharsis,
Le monde est-il meilleur? Peut-être.
Pour en juger, il faudrait naître
Et n'avoir pas vécu jadis.
Tout va, tout marche, tout progresse ;
Mais la jeunesse... la jeunesse!... »

LE BARBILLON ET LE BROCHET.

La fable que je vais vous dire
N'est pas pour les intelligents
Qui trouvent dans les bonnes gens
Un menu fretin bon à frire.

Certain barbillon, sans projet,
Passait dans les zones profondes ;
Il aperçoit entre deux ondes
Un ver de terre qui nageait.

Il n'avait pas vu la ficelle
Qui tenait le pauvre captif ;
Il le mord et se sent au vif
Piqué d'une pointe mortelle.

Le barbeau n'est pas étourdi
Comme le goujon ou l'ablette ;
C'est une raison calme et nette
Avec un sens approfondi.

Il existe même un adage,
Bien connu dans tous les cours d'eau,
Qui dit : « Prudent comme un barbeau, »
Mais qui ne dit pas de quel âge.

Pourtant le nôtre avait mordu ;
Sa jeunesse était son excuse.
Il cherche une suprême ruse,
Quoique blessé, quoique perdu.

Que faire ? Rester immobile,
Tromper quelque temps le pêcheur,
Souffrir et cacher sa douleur ?
C'est ce qu'il fit... Soin inutile.

L'onde a ses rois et ses sujets ;
Ses chasseurs sont toujours en recherche :
Elle a son épervier, la perche ;
Elle a ses aigles, les brochets.

Un aigle... un brochet, veux-je dire,
Voit un poisson qui fait le mort.
« Bon, se dit-il, sans doute il dort,
Ce citoyen de mon empire. »

Il entr'ouvre ses dents de fer,
Prend ses mesures et s'élançe :
Une gueule au bout d'une lance,
Un gouffre sortant d'un éclair !

Le tout ne fit qu'une bouchée ;
L'hameçon tenait au poisson,
Et le poisson à l'hameçon :
La machine fut accrochée.

Le roi des eaux fit maint effort;
Sa résistance fut sublime;
Mais, entraîné par sa victime,
Il fut amené sur le bord.

Ainsi se trouvent les extrêmes
Aux mêmes lois assujettis :
Parfois, à croquer les petits,
Les grands se font croquer eux-mêmes.

JOURS PERDUS.

Sont-ils perdus,
Ces jours où nos pensées
S'en vont dans la vague bercées
Comme des parfums répandus?
Sont-ils perdus?
Ces instants où l'esprit voyage
Sans œuvre et sans courage,
Sont-ils perdus?

Sont-ils perdus,
Ces jours longs par l'absence,
Où notre chaleur se dépense
En vœux de nul autre entendus?
Sont-ils perdus?
Les serments sacrés qui nous lient
Aux cœurs qui nous oublient,
Sont-ils perdus?

Sont-ils perdus,
Ces jours où l'on espère,
Où chacun rêve sa chimère,
Les yeux à l'horizon tendus?

Sont-ils perdus ?
En vain on guette dans l'espace
Une âme sœur qui passe.
Sont-ils perdus ?

Sont-ils perdus ,
Ces soirs où sur la grève
On poursuit l'astre qui se lève
Et les points au ciel suspendus ?
Sont-ils perdus ?
Les souffles qui guident nos voiles
Sur cette mer d'étoiles ,
Sont-ils perdus ?

S'ils sont perdus ,
Ces jours et ces soirées ,
Ces veilles en vain implorées
Et ces lendemains attendus ,
S'ils sont perdus ,
Ah ! que la foi me soit ravie !
J'aurai perdu ma vie ,
S'ils sont perdus .

VENISE REINE.

L'ai-je entendu, l'ai-je rêvé,
Ce chant apporté par la brise,
Qui sur un canal de Venise
A mon oreille est arrivé?
Écoutez, la nuit est sereine ;
Dans l'air une voix a frémi :
Ho! hé! sia premi!
Venise est encore une reine.

C'était le cri du gondolier
Qui chante appuyé sur sa rame :
« J'étais amoureux d'une femme
Captive aux bras de son geôlier.
La captive a rompu sa chaîne
Et relevé son front pâli.
Ho! hé! sia stali!
Venise est encore une reine.

« Ils sont partis, les étrangers,
Ils ont revu leur Allemagne.
Chacun sa plaine ou sa montagne,
Ses sapins ou ses orangers.

Quand la paix succède à la haine,
L'étranger n'est plus l'ennemi.

Ho! hé! sia premi!

Venise est encore une reine.

« Reprends le royaume des flots,
Épouse de l'Adriatique,
Séjour de la sirène antique,
Ilot formé de cent flots,
Vaisseau dont la vaste carène
Est d'or et de marbre poli.

Ho! hé! sia stali!

Venise est encore une reine. »

La voix qui m'arrivait ainsi,
Ce n'était pas la voix d'un homme;
C'était Venise ou c'était Rome,
Car les peuples chantent aussi;
C'était la conscience humaine
Qui trouve partout un écho.

Ho! hé! sia lungo!

Venise est encore une reine.

MON MINISTÈRE.

Venez , mes amis , mes sujets ,
Depuis longtemps dans mes projets .
 Je me chargeais
De votre bonheur sur la terre .
Je suis chef du gouvernement ,
Montrez-moi votre dévouement ,
 C'est le moment :
Je vais former mon ministère .

Toi qui combats dans les journaux ,
Tu vas quitter tes arsenaux
 Pour mes fourneaux .
Gouverneur d'une autre officine ,
Coiffe le bonnet de coton ;
On te donnera Jeanneton
 Pour marmiton .
Sois ministre de la cuisine .

Toi qui par tes parents voué ,
Au cabinet d'un avoué
 T'es dévoué ,
Prends l'air prude et le maintien grave ,

Prends ces clefs ; tu vas au coup d'œil
Discerner le suresne en deuil
De l'argenteuil :
Sois le ministre de la cave.

Voici mon peintre, mon chanteur,
Mon poète sans éditeur,
Et mon sculpteur.
Les Muses leur furent propices.
Pour ne pas leur faire un affront,
S'ils sont quatre, eh bien, ils seront,
Quatre de front,
Les ministres de mes délices.

Celui-ci n'est rien ; en effet,
A peine, à peine en eût-on fait
Un sous-préfet :
Il cherche des fleurs et les cueille.
C'est égal, pour vous faire voir
Quelle étendue a mon pouvoir,
Je veux avoir
Un ministre sans portefeuille.

Quel est ce petit pied cambré
Qui jusqu'ici s'est égaré
De son plein gré ?
Venez, Margot, qu'on vous embrasse !
Si vos doux yeux furent trop doux
Pour quelques autres avant nous,
Je vous absous.
Soyez ministre de la grâce.

Dans mon logis peu solennel
J'ai rassemblé, roi paternel,
 Mon personnel.
Nous commençons par les dépenses.
Nous empruntous, nous vivons bien ;
Il ne manque à notre maintien
 Presque rien, rien...
Que le ministre des finances.

FIN DES CHANSONS DE SALON.

1

2

TABLE.

Les pêches de vigne.....	1
Vieille histoire.....	3 —
L'automne.....	5
L'inconnu.....	7
Beauté.....	9
Pastorale.....	11
Une fée.....	13
Fantaisie.....	15
Le vieux tilleul.....	17
Perrette et le sorcier.....	19
Le message.....	21
La valse des adieux.....	23 —
Les voix de la nuit.....	25
Rose-Claire-Marie.....	28
Le voyage aérien.....	30
Paris.....	33
L'été de la Saint-Martin.....	36
Le jardin de Téhadja.....	38
Souvenirs de voyage.....	39
La bayadère voilée.....	43
Insomnie.....	45
Il faut aimer.....	47
La forêt.....	49
Cheval et cavalier.....	52 —

Pêcheur silencieux	55
L'aveu	58
La nacelle	60
La pluie	63
— Les plaintes de Glycère	65
Ma sœur	67
— Les ruines	69
Ma voisine	72
Le vallon de la jeunesse	74
La vie moderne	76
Les heureux voyageurs	79
La vigne vendangée	82
La confiance	84
— Les pêcheuses du Loiret	86
Les projets de jeunesse	88
Chanson napolitaine	90
La bûche de Noël	92
Le pays natal	94
— La lecture du roman	97
— Le nid abandonné	100
Nuit d'été	102
L'oubli	104
M'aimez-vous?	106
Elle!	108
La promenade	111
La bruyère	113
Le vent qui pleure	115
La mère Française	118
Consolation	120
Un regard	122

TABLE.

213

Lorsque j'aimais.....	124
L'alcyon.....	126
Adieux à un ami.....	128
Causerie d'oiseaux.....	132
Le Bonheur et l'Amour.....	134
A vos amours.....	136
Supposition.....	138
La maison blanche.....	141
Pudica.....	144
Le ruisseau.....	146
Une expiation.....	149
Éloge de la vie.....	152
Le pommier.....	155
Ma maison.....	157
La chevrette.....	159
Le 29 février (hommage à Rossini).....	162
Conseil à Marie.....	165
L'étamine.....	168
La retraite.....	170
Le livre favori.....	173
Le rendez-vous.....	176
Demain.....	179
Les malheureux.....	181
Les deux ombres.....	183
Tu ne comprends pas.....	185
Chant d'amour.....	187
L'oiseau en cage.....	189
Le constructeur.....	190
Montagne et vallée.....	193
La demoiselle du château.....	195

Anacharsis en France	197
Le barbillon et le brochet	200
Jours perdus	203
Venise reine	205
Mon ministère	207

FIN DE LA TABLE.

CHANSONS
DE
GUSTAVE NADAUD

II

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en juillet 1867.



Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

GUSTAVE NADAUD



CHANSONS
POPULAIRES



PARIS

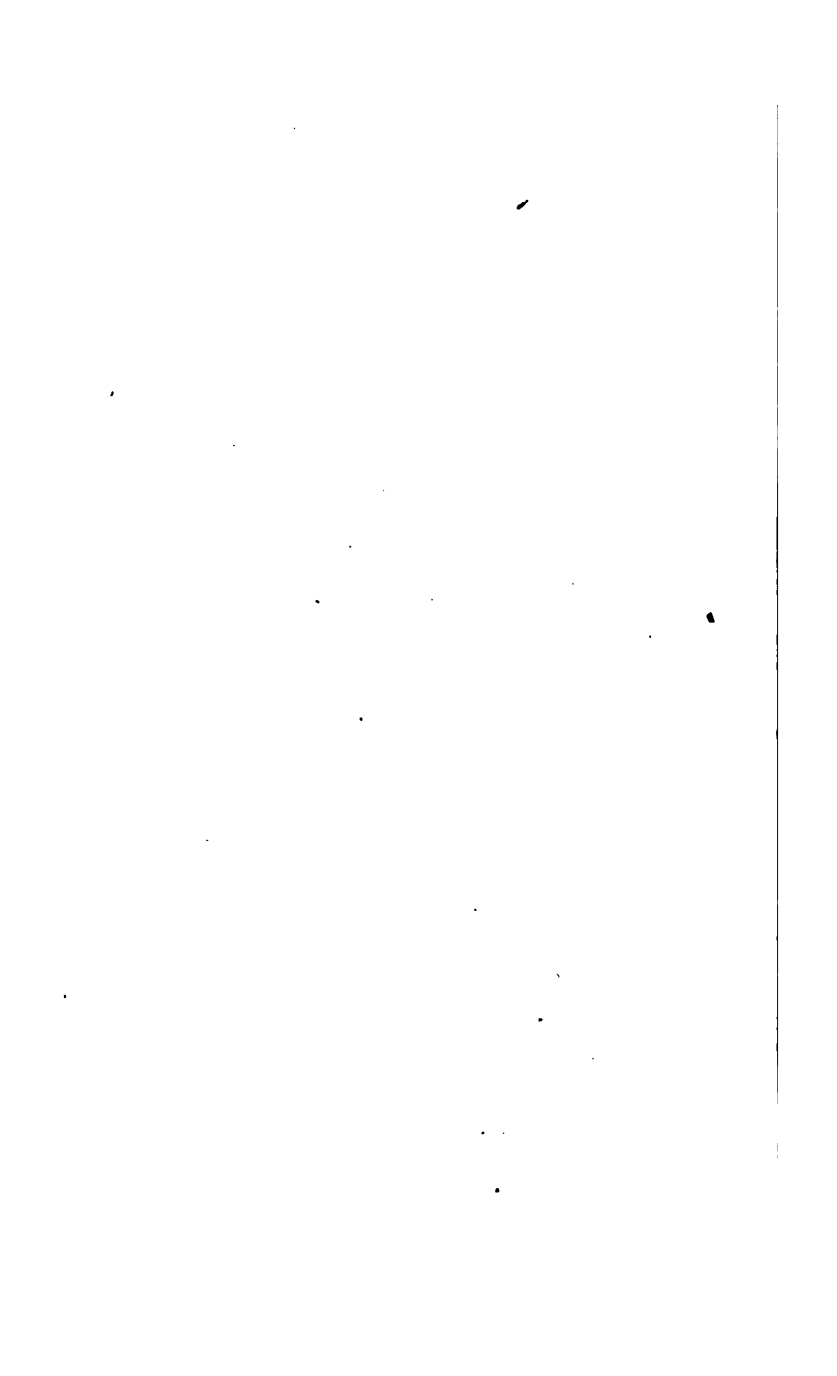
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

AU MÉNESTREL, 2 bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET C^{ie}

1867

Tous droits réservés



GUSTAVE NADAUD.

CHANSONS POPULAIRES.

LES INDULGENCES.

1857.

Sandale au pied, bâton en main,
Un jeune clerc allait à Rome ;
Il rencontre sur son chemin
Un moine qui lui dit : « Jeune homme,
De Saint-Pierre et du Vatican
Vous verrez les magnificences ?
— Non, je suis fils de paysan,
J'y vais chercher des indulgences.

— Ho ! ho ! l'ami, nous avons donc
De gros péchés à reconnaître ?
— Non ; je vais demander pardon
Pour ceux que je pourrai commettre.

— Mon fils, c'est prudent, en effet ;
Mais chacun a ses échéances :
Moi, j'attends que le mal soit fait
Pour demander des indulgences. »

Les auteurs me semblent souvent
Suivre l'exemple du bon moine..
D'abord, ils jettent à tout vent
Leur esprit et leur patrimoine :
Puis, en termes doux et léchés,
Au lecteur ils font des avances ;
On commence par les péchés,
On finit par les indulgences.

L'INVALIDE.

Noble soldat mutilé par la gloire,
Dernier débris d'un temple dévasté,
Tes ennemis, surpris de leur victoire,
Restent tremblants devant ta pauvreté.
Cent coups gagnés sur vingt champs de bataille
T'ont fait pourtant un assez beau trésor ;
Comme un drapeau criblé par la mitraille,
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Ils t'ont connu dans leurs cités parjures,
Et chacun d'eux contemple avec effroi
Ce vieil habit, et ces larges blessures
Qu'ils t'envoyaient, en fuyant devant toi.
Des rois honteux et des palais serviles
Ton pied vainqueur brisait les trônes d'or....
Un bâton seul soutient tes pas débiles....
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Es-tu de ceux qu'une avalanche immense
Sur l'Italie a jetés triomphants ?
De l'Allemagne abaissant la distance,
As-tu du Nord réveillé les enfants ?

Es-tu de ceux que virent apparaître,
En leurs déserts, l'Oural ou le Thabor ?
Soldat, tu fus de tous ceux-là peut-être....
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Ravis enfin à leur lente agonie,
Tu soulevais les peuples aux combats ;
Tu leur portais la gloire et le génie,
Et tu semais la France sous tes pas.
Partout, alors, de leur sainte cohorte
Ton bras guidait le généreux essor ;
Ton bras s'étend... mais un boulet l'emporte....
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

L'heure a sonné, sens tressaillir la terre !
La liberté parle à ses nourrissons ;
Ton sang, versé sur la rive étrangère,
A fécondé d'immortelles moissons.
Entends, entends l'hymne de délivrance :
Un nom s'élève en un sublime accord,
Un nom sacré : c'est celui de la France !
Pauvre invalide, ils t'appellent encor !

NOUS SOMMES GRIS.

Il existe sur la terre
Plus d'un étrange animal
Qui prétend que tout va mal.
Laissons dire, laissons faire ;
Nous pensons tout le contraire....

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Selon leur humeur chagrine,
Il faudrait changer, vraiment,
Tout... jusqu'au gouvernement!...
S'ils connaissaient sa cuisine,
Ils chanteraient, j'imagine...

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Ils vont se mettre en campagne
Pour conquérir le Maroc....
N'avons-nous pas le Médoc,
La Bourgogne, la Champagne,
Et les châteaux en Espagne?...

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Quoi qu'on dise et qu'on répète,
La vertu règne partout....
Chez les avoués surtout !
La chambre entière est honnête,
Et le siècle n'est pas bête....

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

La jeunesse est économe,
Les vieillards sont généreux,
Et les maris, amoureux....
Même un jésuite est un homme....
Nous irons le dire à Rome!...

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris.

Les femmes, qu'on dit cruelles,
Pour nous n'ont plus de rigueurs
Et sollicitent nos cœurs....
Nous les voyons toutes belles,
Et nous les croyons fidèles....

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Jouissons du bonheur d'être,
Et prolongeons nos amours ;
Tous les plaisirs sont trop courts !...
Quand l'aurore va paraître,
Demain, nous dirons peut-être....

Nous étions gris,
Mes amis ;
Tout marche mal en ce bas monde ;
La terre est plate, et le ciel gronde ;
Nous étions gris !

A BÉRANGER.

AIR du Grenier.

C'est un festin où la gaité préside,
D'où la franchise a banni les façons ;
Buvons, amis ; c'est dans un verre vide
Qu'on a trouvé la source des chansons.
De mets fumeux et de roses nouvelles,
Voyez, au loin, la table se charger ;
Les vins sont vieux et les amis fidèles :
O mes amis, chantons du Béranger !

Ne vois-je pas apparaître Jeannette ?
Sans ornement son corsage est plus beau ;
Voici Margot tirant sa collerette,
Et voici Lise avec son frais chapeau.
Mais le champagne, aux robes si funeste,
Vient de donner le signal du danger :
Adieu chapeau, collerette... et le reste :
O mes amis, chantons du Béranger !

Amis, buvons ! Le vin à nos pensées
Apportera la force et la grandeur ;

Il nous rendra nos victoires passées,
 Nos visions de gloire et de splendeur.
 O souvenir ! du sein de nos ruines,
 Avec un nom, fais pâlir l'étranger,
 Et fais bondir nos cœurs dans nos poitrines :
 O mes amis, chantons du Béranger !

Ils sont passés, ces beaux jours de conquêtes :
 O vieux guerriers, versez, versez vos pleurs !
 Brisez la lyre, ô sublimes poètes
 Qui n'aviez pas de chants pour nos malheurs !
 Dès trop longtemps, la Muse, sans défense,
 Aux mains des Goths se laissait outrager,
 Mais le génie est immortel en France :
 O mes amis, chantons du Béranger !

Ainsi toujours puisons dans sa parole
 La souvenance et l'oubli tour à tour ;
 Qu'avec le vin l'amitié nous console ;
 Buons l'espoir, le plaisir et l'amour.
 Et si des gens aux faces hypocrites
 En nos ébats venaient nous déranger,
 Pour faire fuir les sots et les jésuites,
 O mes amis, chantons du Béranger !

LE MELON.

J'aime la terre de bruyère,
J'aime les rayons du soleil ;
A sa bienfaisante lumière,
Je deviens riant et vermeil.
J'aime la cloche bien fermée
Qui me défend de l'aquilon ;
J'aime une couche parfumée :
Je suis melon.

Je suis l'unique providence
Des charlatans et des auteurs ;
Je suis la dernière espérance
Des filous et des directeurs.
Je suis le héros des bitumes,
Et dans les mines de charbon
Je prends des actions posthumes :
Je suis melon.

Je crois aux éternelles flammes
Des maris anciens et nouveaux,
A la fidélité des femmes,
A la bonne foi des journaux,

Aux convictions politiques
De Démosthène et de Platon,
Aux peupliers démocratiques :
Je suis melon.

Je pousse dans la chambre unique
(J'en aimerais deux cependant)
Et je couvre la république
Sous la cloche du président.
Dans cette fertile Champagne,
Je pousse, à côté du chardon,
Jusqu'au sommet de la montagne :
Je suis melon.

En un mot, je suis le seul maître
De ce globe où nous végétons ;
Et, dans les planètes, peut-être
Ai-je d'illustres rejetons.
Vous, enfin, juges peu sévères,
Qui m'écoutez là.... tout de bon,
Donnez-moi la main, chers confrères,
Je suis melon.

JE M'EMBÊTE!

Je n'aime pas les hommes d'aujourd'hui,
Encore moins aimerais-je les choses ;
Assez de gens cueillent toutes les roses ;
Moi, je ne vois que soucis et qu'ennui !
Je voudrais bien n'être pas malhonnête,
Et n'employer que des termes courtois ;
Mais je le dis en ignoble patois :
Moi, je m'embête!...

Je vois pourtant des gens qui, sans remord,
Vont à la Bourse apprendre les nouvelles,
Et s'informer des baisses éternelles
Des fonds d'Espagne et des chemins du Nord.
En écoutant l'effroyable tempête,
Les hurlements des agents aux abois,
Ces bonnes gens s'amuse, je le vois ;
Moi, ça m'embête!...

Au cabaret, en lisant les journaux,
Nos bons bourgeois font de la politique ;
On démolit la jeune république ;
On casse tout, verres et dominos ;

On se dispute, on crie, on se répète ;
En pourfendant les peuples et les rois,
Ces braves gens s'amused, je le crois ;
Moi, ça m'embête!...

Nos élégants, Anglais par leurs dehors,
Par leur langage et par leur esprit rare,
Vont promener la canne et le cigare,
L'habit sans pans et le chapeau sans bords.
A s'incruster un lorgnon dans la tête,
A se poser en lions, premier choix,
Ces singes-là s'amused, je le vois ;
Moi, ça m'embête!...

De l'Opéra jusques au Lazary,
Toutes les nuits, la province et la ville
Vont se pâmer avec monsieur Clairville,
Ou pleurnicher sur monsieur Dennery.
Du triste sort d'un amoureux honnête,
Des calembours d'un histrion grivois,
Ce bon public s'amused, je le vois ;
Moi, ça m'embête!...

De ces plaisirs, que je ne comprends pas,
Je suis jaloux.... Je porte encore envie
Aux curieux qui dépensent leur vie
A lire Süe, et Gozlan, et Dumas ;
Mais, mieux encor, cet auteur qui s'entête
A publier la même œuvre vingt fois,
H. de Balzac doit s'amused, je le crois ;
Moi, ça m'embête!...

Pour en sortir, il n'est que deux chemins,
Le suicide, ou bien le mariage ;
Et ce dernier me sourit davantage,
Quoi qu'en ait dit le commun des humains.
Ma foi, tant pis ! Je veux risquer ma tête ;
Et je ne puis qu'y gagner, je le crois ;
Car les maris s'amuse... quelquefois...
Et je n'embête !...

AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

Mes amis, le bonheur est un rêve ;
De plaisirs entourons ses autels ;
Le temps fuit et le banquet s'achève,
Les flacons ne sont pas immortels.
Mais, du moins, dans leurs gouttes dernières
Savourons de renaissants désirs ;
A demain les humaines misères,
Aujourd'hui les rapides plaisirs !

Mes amis, nous avons la jeunesse,
Nous avons la force et la santé ;
Nous avons les songes de l'ivresse,
Et les sens, et la virilité.
Que longtemps notre gaité recule
Le moment où ces biens vont finir ;
A demain la raison incrédule,
Aujourd'hui la foi dans l'avenir !

A nous seuls les bruyantes parties,
Le franc rire et les refrains joyeux ;
A nous seuls les chaudes sympathies ;
A nous seuls les amis généreux.

Doux liens, où le cœur seul nous guide,
Devez-vous être un jour oubliés?...
A demain l'égoïsme sordide,
Aujourd'hui les saintes amitiés !

Assez tôt viendront d'autres tendresses,
Qui, dit-on, doivent durer toujours ;
Nous avons les changeantes maîtresses,
Et les nuits plus belles que les jours !
Nous avons les tailles adorables,
Les yeux noirs et les seins argentés !
A demain les amours raisonnables,
Aujourd'hui les folles voluptés !

Mes amis, le vin fuit les bouteilles ;
La clarté va manquer aux flambeaux,
Et les fleurs meurent dans leurs corbeilles,
Et nos chants expirent moins égaux.
O destin, accorde-nous encore
Un seul jour radieux et vermeil...
Mes amis, voici poindre l'aurore :
Saluons notre dernier soleil !

LES GRANDS-PÈRES.

Du temps de vos grands-pères,
Vertueux grands-papas,
Vous étiez moins sévères,
Et vous ne grondiez pas.
Ils vous faisaient la guerre,
Ils faisaient comme vous ;
Mais vous n'écoutez guère,
Vous faisiez comme nous.

D'une âme fort égale
Écoutant leurs leçons,
Quand ils parlaient morale,
Vous répondiez... Chansons !
Et, sans reprendre haleine,
Vous alliez, jeunes fous,
Courir la pretantaine...
Vous faisiez comme nous.

Vous faisiez des victimes,
Ingrats !... Vous les trompiez ;
Vous trompiez vos intimes,
En trompant leurs moitiés ;

GUSTAVE NADAUD.

Et vous trompiez les vôtres,
Qui souvent, avant vous,
En avaient trompé d'autres...
C'était comme chez nous.

Lorsque, changeant de rôles,
Nous aurons des enfants,
Nous trouverons les drôles
Pires que leurs parents,
Les amants moins fidèles,
Moins sages les époux,
Et les beautés moins belles;
Nous ferons comme vous.

Mais si jamais, lassée
De son trop long repos,
La France menacée
Agitait ses drapeaux;
Reprenant votre épée,
Que l'Europe à genoux
De son sang vit trempée,
Nous ferions comme vous!...

UN PROPRIÉTAIRE.

**Je possédais un parent
Infirme et millionnaire,
Qui m'appelait son enfant;
Il mourut, ce pauvre père,
Me léguant mille soucis,
Trois rhumatismes chroniques,
Et six maisons magnifiques
Sur le pavé de Paris.**

**Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.**

**Je ne puis, dans ma maison,
Dormir, ni manger, ni boire;
Pan! pan! pan! c'est un maçon
Qui m'apporte son mémoire.
Tout conspire contre moi,
Peintres, couvreurs, architectes,
Contributions directes
Qu'on double par une loi!...**

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

J'en possède jusqu'à six,
De ces portiers que j'abhorre,
Qu'il me faut loger gratis,
Et qu'il faut payer encore!
Mais ce n'est rien que cela;
Chacun d'eux veut que j'insère
Son fils dans un ministère,
Et sa fille à l'Opéra...

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Quatre fois par an, hélas!
Pour toucher mes honoraires,
Je dois aller, chapeau bas,
Frapper chez mes locataires.
Du ton le plus radouci,
J'ai beau demander mes termes,
On m'accueille dans des termes
Que je ne puis dire ici...

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour

Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

L'un me demande du jour,
Un autre, de l'éclairage :
Les modistes de ma cour
Me demandent de l'ouvrage !
Enfin ils s'entendent tous
Pour consommer ma ruine,
Jusqu'à madame Fifine
Qui demande des verrous !

Ah ! monsieur, la misère !...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Sur mon dos, plus d'un quinquet
S'est renversé par mégarde ;
Dans un trou de son parquet
M'a fait tomber ma mansarde ;
Enfin, croiriez-vous qu'un jour
Un artiste du cinquième
M'a, sur mon escalier même,
Appelé « monsieur Vautour ?... »

Ah ! monsieur, la misère !...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Je chassai de ma maison
Ce locataire incommode,
Gardant, comme de raison,
Son vieux lit et sa commode.
Or, savez-vous ce qu'il fit?...
En dépit de la censure,
Il fit ma caricature,
Que l'on vend à son profit.

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

AU COIN DU FEU.

Déjà l'hiver rappelle
Nos députés errants,
Et la troupe nouvelle
Des écoliers bruyants,
Les beautés voyageuses
Et les chastes baigneuses...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Causons de toute chose,
De nos anciens amis,
D'arts, de vers et de prose,
Et de plaisirs permis;
Des beaux jours de la vie
Et de philosophie...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Tenons-nous sur nos gardes :
Pas d'avocats taquins,
Pas de femmes bavardes,
De vieux républicains!

Brailards de toute sorte,
Battez-vous à la porte!...
Au coin du feu,
Causons un peu.

Lâchons nos épigrammes,
Sans crier sur les toits;
Des maris et des femmes
Causons à demi-voix :
Des absents, des absentes,
De nos gloires récentes...
Au coin du feu,
Causons un peu.

Dans son erreur profonde,
Si quelque esprit malsain
Veut réformer le monde
Qui fuit son médecin,
Dans son docte système
Qu'il s'embrouille lui-même...
Au coin du feu,
Causons un peu.

Des hommes de génie
Qu'on siffle injustement,
Soulageons l'agonie
Par quelque mot clément;
Sans trop de médisance,
De leur impertinence,
Au coin du feu,
Causons un peu.

Si cela nous ennuie,
Revenons aux vivants,
Et causons de la pluie,
Des brouillards et des vents;
De l'hiver monotone,
Et des feuilles d'automne...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

VOYAGE EN ICARIE.

Je suis dégoûté de la France
Depuis qu'elle n'a plus le sou.
Je veux pourtant faire bombance,
N'importe comment, n'importe où.
Foin du beau ciel de ma patrie
Qui me crotte comme un barbet!
Je veux aller en Icarie ;
Allons, partons, monsieur Cabet!

Au diable soit qui me querelle !
J'ai renié tous mes parents ;
De mes amis le plus fidèle
Ne me prêterait pas cinq francs.
Les femmes... je n'en avais qu'une,
Et pourtant... perfide Babet!...
Mais, là-bas, la femme est commune.
Allons, partons, monsieur Cabet!

Vous souriez, mon camarade ;
Mais, là-bas, comme nous rirons !
Amis comme Oreste et Pylade,
Nous boirons et nous mangerons.

Passant ma vie à ne rien faire,
Aimant et fumant comme un bey,
Je deviendrai propriétaire...
Allons, partons, monsieur Cabet!

Cabet, je puis bien vous le dire,
Vous baissez, mon cher, vous baissez
De vos tours on commence à rire;
Ici nous sommes enfoncés.
Mais, au sein de nos colonies,
Où l'on ne sait pas l'alphabet,
Nous passerons pour deux génies;
Allons, partons, mon cher Cabet!

Cabet, si tu n'es pas un cuistre,
Comme tu vas me festoyer!
Je serai le premier ministre
De l'empereur Cabet premier.
Tondant de près cette canaille,
Comme des chèvres du Thibet,
A ses frais nous ferons ripaille;
Allons, partons, mon cher Cabet!

Ainsi, l'âge de l'innocence
Reviendra pour ces chérubins;
Nous n'accepterons de la France
Que ses femmes et que ses vins.
Assis sur les vertes fougères,
Soufflant dans notre galoubet,
Nous ferons danser nos bergères;
Allons, partons, mon bon Cabet!

Eh bien, n'êtes-vous pas des nôtres?...
Pourquoi me tendre ainsi les bras?...
Ah! vous faites filer les autres,
Cabet, et vous ne partez pas!...
Dites-moi donc, en Icarie,
A-t-on rétabli le gibet?
Je veux mourir dans ma patrie;
Ne partons pas, monsieur Cabet!

LES PAUVRES D'ESPRIT.

Le monde est vieux, il radote ;
Il devient savant, je croi ;
Tout ce qui porte culotte
Veut être un fragment de roi.
Tout ce qui marche ou digère
Veut son rayon de lumière ,
Et pourtant il est écrit :
« Heureux les pauvres d'esprit ! »

A l'arbre de la science
Chacun veut prendre un bâton ;
Il existe même en France
Des grands hommes qui, dit-on ,
Perdent leur langue française ,
Tant ils parlent à leur aise
Le chinois et le sanscrit...
Heureux les pauvres d'esprit !

La voûte des cieux sublimes
S'abaisse aux yeux des humains ;
L'univers n'a plus d'abîmes ;
On plonge d'avidés mains

Dans ses entrailles profondes ;
On va deviner des mondes
Que le ciel nous interdit...
Heureux les pauvres d'esprit !

Des religions nouvelles
Apôtres aux cheveux blancs ,
Sages aux creuses cervelles ,
Magnétiseurs insolents ,
Vous illuminez la terre ;
Chacun a son phalanstère ,
Et la croyance périt....
Heureux les pauvres d'esprit !

Adieu l'antique ignorance ,
La sainte crédulité ;
On n'a plus d'intelligence
Que pour la duplicité.
Les fripons ont la puissance ;
Les simples ont l'indigence ;
On les méprise, on en rit....
Heureux les pauvres d'esprit !

JE PÊCHE A LA LIGNE.

Il est un clair ruisseau
Protégé par des saules,
Qui m'offrent un rideau
D'ombre fraîche et de gaules.
Là, dans l'herbe et les joncs,
Vit la troupe maligne
Des frétilants goujons
Que je pêche à la ligne.

Là, je trouve un réduit
Inaccessible au monde,
Et mon heure s'enfuit
Au murmure de l'onde.
Là, j'ai la paix du cœur,
Mon potager, ma vigne
Et mon *Parfait pêcheur*....
Car je pêche à la ligne.

Que d'autres, plus hardis
Et peut-être moins sages,
Des océans maudits
Dépeuplent les rivages !

Pour être un gros pêcheur,
J'ai l'âme trop bénigne ;
Leurs filets me font peur ;
Moi, je pêche à la ligne.

Du choc des passions
Spectateur insensible,
Les révolutions
Me trouvent impassible.
Rois fous, peuples légers,
Pour un mot, pour un signe,
Vous vous entr'égorgez....
Moi, je pêche à la ligne,

On dit que nos aïeux
Sont chassés du Parnasse,
Et que de nouveaux dieux
Sont assis à leur place :
Dieux qui chassez Boileau,
Racine et Delavigne,
Ne troublez pas mon eau :
Moi, je pêche à la ligne.

De ce ruisseau lointain
La source est peu connue,
Mon poisson, bien fretin,
Ma pêche, bien menue ;
Mais aux décrets du sort,
Content, je me résigne,
Et j'attendrai la mort
En pêchant à la ligne.

LES PEUPLES.1848.

AIR de la Sentinelle.

**Sur le palais, d'où nos rois sont chassés,
La garde veille au salut de la France ;
Foulant aux pieds ces lambris renversés,
Interrogeons la nuit et le silence :**

**Le peuple en ses robustes doigts
Brise une couronne flétrie ;
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie !**

**Ils sont bannis... respect à leurs malheurs !
Un autre sol couvrira leur poussière ;
La liberté, le front paré de fleurs,
Verse sur nous sa gloire et sa lumière.**

**Les flots et les vents à la fois
Sur eux déchaînent leur furie ;
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie !**

Un cri s'élève!... et l'Europe est en feu!
 L'écho s'émeut, les nations se dressent!...
 Laissez passer la justice de Dieu :
 L'Océan s'ouvre, et les Alpes s'abaissent! . .
 Partout des trônes et des lois
 Croule la majesté meurtrie!...
 Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
 Des peuples entendez la voix,
 Veillez aussi sur ma patrie!

Non, écoutez!... Le vent qui vient du nord
 N'apporte ici que des cris de vengeance ;
 Des fers cruels, plus cruels que la mort,
 Pèsent là-bas aux mains d'une autre France!...
 N'entendez-vous pas cette voix
 De la Pologne qui vous crie...
 « O vous, qui foudroyez les rois,
 Des peuples consacrez les droits,
 Et rendez-nous une patrie! »

La nuit s'achève et le ciel a grandi !
 De feux plus vifs l'orient se colore ;
 Puissent nos fils saluer ton midi,
 Astre brillant, dont nous voyons l'aurore !
 Va porter, sous des cieus plus froids,
 Un rayon à la Sibérie!...
 Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
 Des peuples bénissez les droits,
 Veillez toujours sur ma patrie!

JE RIS.

Les méchants ont le vin maussade,
Les savants, le vin sérieux,
Les bavards, le vin ennuyeux,
Les sots, le vin malade !
Moi, chaque fois que je suis gris,
Je ris !

Hair n'est pas dans ma nature,
Je ne sais pas me courroucer ;
Que d'autres s'en aillent tancer
La fraude et l'imposture ;
Je les corrige à meilleur prix :
J'en ris !

Ni les sermons ni les fêrules
Ne nous ont faits plus studieux ;
Si les hommes sont odieux,
Rendons-les ridicules.
Pour mieux les vouer au mépris,
J'en ris !

Je n'ai jamais pris à partie
Les aigles de nos facultés,

Ni les modernes sommités
De l'homœopathie !
Si leurs malades sont guéris,
J'en ris !

Les dentistes couvrent la France ;
Nous avons des sorciers plus forts,
Qui vous font trouver des trésors,
A dix francs par séance.
Si les cupides y sont pris,
J'en ris !

Je ris de toutes les folies,
Je ris des sages tels que nous,
Et (peut-être m'en blâmez-vous ?)
Des femmes trop jolies ;
Parfois aussi de leurs maris
Je ris !

CHAUVIN.

Lorsque Chauvin se met à boire,
Il raconte tous ses hauts faits ;
Et, quand il parle de sa gloire,
De boire il ne cesse jamais.
Près du héros octogénaire
Les jeunes gens viennent s'asseoir.
— Allons, Chauvin, encore un verre ;
Ta femme te battra ce soir.

La victoire oubliait nos armes ;
Il a bien fallu l'oublier :
Chauvin a dévoré ses larmes
Sous la blouse de l'ouvrier.
Mais il est toujours militaire ;
Le vin lui rend le souvenir....
— Allons, Chauvin, encore un verre,
Et tes beaux jours vont revenir.

Déjà voyez comme il s'élançe
Par sa jeune ardeur emporté !
Il ajoute un r à la France ;
Il en met trois à liberrté !

Dans le récit de chaque guerre,
 Il ajoute un ou deux combats....
 — Allons, Chauvin, encore un verre ;
 Dans le nombre on ne le voit pas.

Prenant sa course vagahonde,
 Il part, avant seize ans entiers,
 Pour son voyage autour du monde,
 Sans équipage et sans souliers.
 Mais, après dix ans de misère,
 Il était nommé caporal!...
 — Allons, Chauvin, encore un verre ;
 Nous te nommerons général.

« J'ai vu, dit-il, la République
 Ébranlant le vieil univers ;
 J'ai vu l'Italie et l'Afrique,
 A travers les monts et les mers ;
 Et les pyramides de pierre,
 Que de mon nom je décorais ! »
 — Allons, Chauvin, encore un verre,
 Et tu verras le double après.

— « J'ai salué dans la campagne
 Les nations à leur réveil ;
 J'ai vu le Rhin et l'Allemagne,
 Puis Austerlitz et son soleil ;
 Puis le Kremlin et sa poussière,
 Puis, après tant d'exploits.... » — Eh bien ?
 Eh bien, Chauvin, encore un verre ;
 Et puis tu ne verras plus rien.

Mais, comme son maître indomptable,
Chauvin est victime du sort ;
Chauvin est tombé sous la table,
En s'écriant : « Il n'est pas mort ! »
Chauvin, restons couchés par terre,
Unis en nous serrant la main ;
Allons, Chauvin, encore un verre ;
Ta femme te battra demain.

LE CHAMPAGNE.

Beau prisonnier, dont les échos fidèles
Ont retenu les chants et la gaité,
A tes esprits je veux rendre leurs ailes ;
Viens respirer l'air de la liberté.

Assez longtemps, dans ta prison profonde,
Enseveli par des maîtres ingrats,
Tu demeuras oublié de ce monde
Qui t'aurait dû l'oubli de ses combats.

L'heure a sonné : surgis à la lumière ;
Viens resplendir à l'éclat des flambeaux ;
Secoue enfin cette humide poussière
Que les hivers attachent aux tombeaux.

Tu nous diras tes refrains d'allégresse,
Tu chanteras l'espoir et la beauté ;
Mais laisse-moi, sous ma main qui te presse,
Sécher les pleurs de ta captivité.

De nos beaux jours entretiens la mémoire ;
En nos pensers rappelle la vigueur ;
Enflamme-nous aux rayons de ta gloire ;
Mais viens d'abord te chauffer à mon cœur.

Oui, tu frémis ; et cette douce étreinte
Rend leurs vertus à tes sens engourdis ;
Et sous le joug, dont tu gardes l'empreinte,
Impatient, tu grondes et bondis !

Je veux doubler l'ardeur qui te dévore ;
Sois donc heureux, vois, j'ai rompu tes fers ;
Un seul lien te tient captif encore ;
Il est brisé... pars libre dans les airs !...

Non, pas encore... un malheureux esclave
Que l'habitude au joug a façonné,
Quand une main a brisé son entrave,
Reste un moment immobile, étonné.

Mais il est temps, et ton heure s'achève ;
Je viens aider tes généreux efforts ;
Oui, regardez, il grandit, il s'élève :
Monte, pars, vole, et répands tes trésors !

Vin de Champagne, enivrante maîtresse,
Viens, le front libre et les cheveux épars !...
Brise à ton tour le joug qui nous oppresse,
Et de ton prisme éblouis nos regards.

Fais-nous savoir que la vie a des charmes,
Qu'à nos douleurs succèdent nos plaisirs ;
Verse à nos cœurs l'oubli de leurs alarmes,
Verse à nos sens l'ardeur de leurs désirs !

DANS CINQUANTE ANS.

Enfants, ne portez pas envie
Au flot qui court précipité ;
Si le temps emporte la vie,
Il donne l'immortalité.
Le sable, que le feu dévore,
Produit les métaux éclatants ;
Écoutez-moi, vous qui vivrez encore
Dans cinquante ans.

A peine aurez-vous en mémoire
Des noms illustres aujourd'hui,
Enfants précoces de la gloire,
Qu'un orage emporte après lui.
Mais, dans le ciel de notre France,
Des astres, respectés du temps,
Rayonneront, grandis par la distance,
Dans cinquante ans.

Adieu, divinités fragiles,
Petits auteurs de grands romans ;
Adieu, romantiques argiles,
Qui vous pensiez des monuments.

Mais salut, jeunesse divine,
Que vont réchauffer les printemps :
Vivez toujours, Béranger, Lamartine,
Dans cinquante ans.

— Mais dites-nous plutôt, grand-père,
Quand les hommes seront meilleurs,
Quand la vertu sur cette terre
Ne trouvera plus de railleurs,
Quand la fraternité féconde
Unira les peuples flottants?...
— Dieu, mes enfants, peut seul changer le monde...
Dans cinquante ans.

— Mais au moins, dites-nous, grand-père,
Quand viendra l'honneur nous parler,
Et quand la perfide Angleterre
Sentira son île trembler ;
Quand un étendard tricolore,
A travers les flots inconstants....
— Mes chers enfants, puissiez-vous vivre encore
Dans cinquante ans !

LES HOMMES UTILES.

A MON AMI EDMOND C.

Mon cher Edmond, qu'allez-vous faire ?
Car enfin se croiser les bras ,
Fumer, chanter, aimer et plaire ,
C'est être inutile ici-bas.
Pour tous les hommes raisonnables
Le travail doit être une loi ;
Pour être utile à vos semblables ,
Mon cher Edmond, il faut prendre un emploi.

Suivez la loi de la nature :
Vendez à d'honnêtes bourgeois
Des tissus à fausse mesure ,
Ou des aliments à faux poids ,
Ou des romans interminables ,
Ou du savon rafraîchissant....
Pour être utile à vos semblables ,
Mon cher ami, faites-vous commerçant.

Si l'uniforme militaire
Sourit plus à votre raison ,
Allez goûter sur la frontière
Les douceurs de la garnison ;

Ou poursuivre, au milieu des sables,
L'Arabe d'Alger à Blidah....
Pour le repos de vos semblables,
Mon cher ami, faites-vous donc soldat.

Ou bien consacrez vos années
A guérir vos frères souffrants,
Par la diète, par les saignées
Et les visites à dix francs ;
Puis, vos malades incurables
Vous appelleront assassin....
Pour la santé de vos semblables,
Mon cher ami, faites-vous médecin.

Ou défenseur plein de courage
De tous les orphelins français,
Vous grugerez leur héritage,
Mais vous gagnerez leurs procès,
Et puis, tous les bavards aimables
Deviennent des hommes d'État....
Pour le bonheur de vos semblables,
Mon cher ami, faites-vous avocat.

Mais non, demeurez inutile,
Bravez le monde et ses brocards ;
Restez paresseux et tranquille,
Aimez les lettres et les arts ;
Ayez des amis véritables,
Fuyez le mal, cherchez le bien....
Pour le malheur de vos semblables,
Mon cher ami, ne faites jamais rien.

LES RATS.

Que font-ils donc dans mon alcôve étroite ?
En tous les sens j'ai beau me retourner,
De droite à gauche, et puis de gauche à droite,
Dans le tympan ils viennent me corner !
J'entends partout s'effondrer ma muraille,
Grincer le bois et le plâtre gémir ;
Dieu ! les Titans commencent leur bataille !...
Les rats m'empêchent de dormir.

Quel bruit ! il pleut ! il vente ! je frissonne !
Là-bas, l'hiver... Je pense avec horreur
Au malheureux que le froid aiguillonne ;
Je songe encore au pauvre voyageur.
Dans la forêt, que l'aiglon tourmente,
Il marche seul, oh ! comme il doit frémir !
La forêt tombe... et la mer écumante !...
Les rats m'empêchent de dormir.

Les yeux fermés, combien je vois de choses
Que je ne vis jamais les yeux ouverts :
Des diables noirs et des sylphides roses
Tourbillonnant dans des nuages verts.

Bien loin, là-bas, j'aperçois une femme,
Fleur du désert, que maltraite un émir....
Je vois crouler les tours de Notre-Dame!...
Les rats m'empêchent de dormir.

J'ai traversé l'océan Atlantique,
J'ai découvert des pays inconnus :
Un continent que je nomme Amérique,
Des fleuves d'or et des hommes tout nus.
Je veux bien haut proclamer ma conquête ;
Sur un rocher j'essaye à m'affermir ;
Le rocher roule et me casse la tête!...
Les rats m'empêchent de dormir.

Ah ! qu'il est doux de battre la campagne !
Je laisse aller mes jambes au hasard ;
Parbleu ! je suis dans la blonde Allemagne,
Je m'en vais voir Jellachich et Mozart !
Je vois rouler des torrents d'eau-de-vie,
S'enfuir des rois et des canons vomir ;
Et nos tambours entrent dans Varsovie!...
Les rats m'empêchent de dormir.

Sur le soleil j'ai braqué ma lunette ;
Je sens vers lui des ailes m'élever ;
Chemin faisant, je trouve une planète
Que Leverrier n'eût pu jamais trouver !
Je t'y rencontre, ô ma belle maîtresse ;
Que viens-tu faire?... Ah ! je me sens blémir!...
Un vieux magot sous mon nez la caresse....
Les rats m'empêchent de dormir.

Bon ! me voilà dans les sombres abîmes !
Je reconnais Babylone et Paris ;
De l'arsenic je compte les victimes ;
Dieu ! quel monceau de rats et de maris !
Au bord fatal je cherche en vain Voltaire ;
Près de Lafarge est mon chien Casimir....
J'irai demain chez mon apothicaire ;
Les rats enfin me laisseront dormir !

LES ÉCREVISSÉS.

AIR de Paillasse.

Les écrevisses autrefois
Ne marchaient qu'en arrière ;
Voici que des docteurs sournois
Nous prouvent le contraire.
Mais, croyez-le bien,
Ils n'en savent rien,
Ce sont pures malices ;
Je les vois toujours
Marcher à rebours :
Vivent les écrevissés !

Croyez-en ces poissons savants,
Tout est en décadence ;
Les morts ont tué les vivants
Bien avant leur naissance.
Pauvres écrivains,
Vos efforts sont vains,
Allez, prêtres novices,
Baiser les autels
Des dieux immortels ;
Vivent les écrevissés !

Oui , bientôt on s'habillera
Suivant l'antique mode,
Dans tous les arts on proscrira
La nouvelle méthode ;
Ils sont préparés
A siffler Duprez ,
Ponchard fait leurs délices ;
Quant à Rossini ,
C'est déjà fini ;
Vivent les écrevisses !

Supprimons les inventions
De l'école nouvelle ;
Le gaz et ses explosions
Valent-ils la chandelle ?
Les chemins de fer ,
Vomis par l'enfer ,
Sont du diable complices ;
Parbleu ! les coucous
Étaient bien plus doux !
Vivent les écrevisses !

Doucement nous remonterons
Le fleuve de la vie ;
Peut-être que nous trouverons
Sa source en Moscovie :
Nos filles, nos sœurs ,
Pour de grands seigneurs
Garderont leurs prémices !
Nous aurons des rois ,

**Nous en aurons trois !
Vivent les écrevisses !**

**Mais les écrevisses, ma foi,
Sont fort bonnes à table :
Dans du vinaigre, croyez-moi,
C'est un mets délectable.
Pour des crustacés,
Ce n'est point assez,
Joignons-y des épices ;
Nous les mangerons,
Et nous chanterons :
Vivent les écrevisses !**

LES ÉCUS.

Ma femme, le mariage
N'est pas tout amusement ;
Il faut régler son ménage
Et s'amuser sagement.
Vois-tu bien, ma bonne amie,
Il faut de l'économie :
Dépensons peu ; mais surtout,
Tâchons d'amasser beaucoup.

UN MENDIANT. (*Parlé.*) Monsieur, la charité, s'il vous plaît. — Laissez-moi, mon ami, je n'ai pas de monnaie.

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

Certes, nous avons d'avance
De quoi vivre, et même plus ;
Ce n'est rien, si l'on ne pense
A bien placer ses écus.

Tout ce que l'argent peut rendre ,
Il faut savoir le lui prendre ;
L'eau va toujours à la mer ,
Et l'argent-coûte si cher !

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde ,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends ,
Les écus font des enfants.

De vingt mille francs de rente ,
Que l'on fait fructifier ,
On peut bien en tirer trente ,
Au moins, sans faire crier .
Avec dix, ou douze, ou treize ,
Nous vivrons fort à notre aise ;
Tout le surplus de nos frais
Produira des intérêts.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde ,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends ,
Les écus font des enfants.

Avec la chance commune ,
Seulement, vois, dans vingt ans ,

Quelle superbe fortune
 Pour établir nos enfants,
 Doux gages de notre flamme...
 Nous en aurons deux, ma femme;
 Nos calculs seraient perdus,
 S'il en venait un de plus.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,
 C'est vous que cela regarde.
 — Ma femme, tu me comprends,
 Les écus font des enfants.

De ce que le ciel nous donne
 Jouissons honnêtement;
 Ainsi, sans nuire à personne,
 Nous vivrons en nous aimant.
 La plus maligne satire
 Sur nous n'aura rien à dire;
 Et, quant à faire du bien,
 C'est bon pour ceux qui n'ont rien.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,
 C'est vous que cela regarde.
 — Ma femme, tu me comprends,
 Les écus font des enfants.

MONSIEUR BOURGEOIS.1848.

**Monsieur Bourgeois est un brave homme,
Bon époux, bon père et marchand;
Simple, rangé, sobre, économe,
Peu vaniteux, et pas méchant.
Mais, quand il parle politique,
Il devient amer et caustique...**

**Monsieur Bourgeois,
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.**

**Monsieur Bourgeois a l'habitude
D'aller au café tous les soirs.
C'est là qu'il a fait une étude
De ses droits et de ses devoirs.
Il parle, s'agite, raisonne,
Manifeste et pétitionne!...**

**Monsieur Bourgeois,
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.**

**S'il pouvait gouverner la France,
Comme tout se mènerait mieux!**

Il supprimerait la dépense,
 La police et les factieux.
 Il ferait marcher le commerce
 Et voudrait conquérir... la Perse...
 Monsieur Bourgeois,
 Prenez garde, monsieur Bourgeois,
 Vous allez vous brûler les doigts.

Quand monsieur Bourgeois est colère,
 Ne soyez pas sur son chemin!
 Il passe sa journée à faire
 Ce qu'il regrettera demain.
 Pour le moindre mot, il se cabre;
 Il prend son fusil et son sabre!...
 Monsieur Bourgeois,
 Prenez garde, monsieur Bourgeois,
 Vous allez vous brûler les doigts.

Il part comme une giboulée;
 Ne l'arrêtez pas, sacrebleu!
 Puis, quand la maison est brûlée,
 Il se met à crier : « Au feu! »
 Il veut battre le locataire,
 Les pompiers et le commissaire!...
 Monsieur Bourgeois,
 Prenez garde, monsieur Bourgeois,
 Vous allez vous brûler les doigts.

Puis il revient dans sa boutique,
 Penaud, mais turbulent toujours.

Sa femme, la douce Angélique,
Le met au pain sec pour trois jours.
Même on ne sait, en son absence,
Jusqu'où put aller la vengeance...

Monsieur Bourgeois,

Qu'avez-vous fait, monsieur Bourgeois?
Vous vous êtes brûlé les doigts.

LE CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE.

Le seigneur de cette terre
Habite un manoir altier,
Et Nicolas, son fermier,
Niche dans une chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le manoir est fait de pierre,
La cabane est de cailloux;
Mais le château, voyez-vous,
Porte envie à la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur n'a rien à faire,
Nicolas fait tout ici.
Le château jalouse aussi
Le travail de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le château fait grande chère ;
Mais, quand il peut s'échapper,
Le seigneur s'en vient happer
Les crêpes de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Quelquefois, la nuit entière,
On danse dans le château ;
Mais, le soir, sur l'escabeau,
Comme on rit à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur ne dort plus guère,
Il a souvent des ennuis ;
Mais il voit, toutes les nuits,
Comme on dort à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur croit être père
De deux enfants blancs et blonds ;
Mais qu'ils sont rouges et ronds,
Les dix gars de la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur à sa fermière
A fait la cour ; on l'a su :
Mais le château n'a reçu
Qu'un soufflet de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

LE DOCTEUR GRÉGOIRE.

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé ;
Il n'a ni cordons ni grades ;
Il est détesté
De la faculté :
Il guérit tous ses malades.
Ah ! le bon docteur
Et le remède admirable !
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants ,
Soyez bons vivants :
Suivez bien mon ordonnance :
C'est la bonne humeur
Qui fait le bonheur,
Voilà toute la science.

Votre corps va mal?
Vite, prenez-moi ce verre;
Si c'est le moral,
Buvez la bouteille entière.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire!

Au pauvre ouvrier,
Lassé du métier,
Et qu'on veut mettre à la diète,
Il dit : Viens ici;
Tiens, prends-moi ceci :
C'est de l'or dans ta cassette.
Et, quand il a bu
Le remède de Grégoire,
L'ouvrier fourbu
Se met à chanter victoire!

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire!

A qui voudrait voir
Tout le monde en noir,
Il met des lunettes roses;
Aux pauvres rimeurs

Qui versaient des pleurs,
Il a fait chanter des choses!...
Il a guéri plus :
Deux ou trois cents journalistes,
Cent mille cocus
Et quatre socialistes.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire!

Eh bien, la liqueur
De ce bon docteur
Est le jus d'une racine
Qui vient du Pérou,
De je ne sais où,
De Golconde ou de la Chine...
Non : c'est du raisin
Qui pousse dans la campagne,
Et qui fait du vin
D'Argenteuil ou de Champagne.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire!

LA BALLADE AU MOULIN.

Au fond d'un pays sauvage,
Chez les mécréants,
Vivait un roi juste et sage,
Voilà bien longtemps.
Il était bon comme un père
Et riche comme la terre. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Ses sujets se révoltèrent
Contre le bon roi,
Et du trône le chassèrent,
On ne sait pourquoi.
Il erra de ville en villè;
Un moulin fut son asile. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Là, sans gloire mais sans crainte,
Le roi travaillait.

Sans faire entendre une plainte,
Le meunier chantait.
Il dormait la nuit entière ;
Jadis il ne dormait guère. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Mais, un jour, dans sa chaumière,
Vinrent bien des gens
Qui l'avaient chassé naguère :
Ils sont si changeants !
« Reprenez votre couronne.
— Non, dit-il, je vous la donne. » —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

« Ma femme sera meunière,
Meuniers mes enfants.
L'eau coule dans la rivière,
Le blé pousse aux champs ;
Tout le reste change, change,
Mais le pain toujours se mange. » —

Jean, arrête le moulin :
Voilà que mon sac est plein.

LE CARNAVAL
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

1850.

Je suis moulu, j'ai la tête fêlée ;
Quel cauchemar ! quel affreux bacchanal !
Mes chers amis, je viens de l'Assemblée ;
Nos députés fêtaient le carnaval.

Tous déguisés, ventrus ou démocrates,
Dissimulaient leurs voix et leurs talents ;
A droite étaient des diables écarlates ;
Sur la montagne erraient des pierrots blancs.

Et cependant le costume et le masque
Allaient si bien à chaque mannequin,
Qu'on ne voyait, dans la troupe fantasque,
Pas un paillasse et pas un arlequin.

L'archet en main siégeait sur une table
Dupin-Musard, Dupin-Paganini,
Dupin poli, Dupin méconnaissable,
Dupin ganté, brossé, frisé, verni.

Thiers en chicard s'élançait à la danse ;
Gargantua sorti de son étui ,
Il était grand , grâce à l'impertinence
De son plumet trois fois plus haut que lui.

Un autre avait les traits d'Alcibiade :
C'était Crémieux.... Près de lui , frais tondu ,
Oubliant tout , ses mœurs et sa triade ,
Pierre Leroux sautait comme un pendu.

Dans un fauteuil était un petit père ,
Maigre et chétif , avec un habit vert ;
Je reconnus le masque de Voltaire :
Le croirait-on ?... C'était Montalembert.

Il s'écriait : « Le pape n'est qu'un homme !... »
Il foudroyait les jésuites surpris :
Et je voyais les citoyens de Rome
Trembler devant le Romain de Paris.

Falloux et lui , joints par la destinée ,
Sans être amis , ont le même drapeau ;
Ainsi l'on voit , sur une cheminée ,
Près de Voltaire un buste de Rousseau.

Une peau d'ours couvrait deux personnages
Qui , tour à tour , servirent les tyrans ;
Et les huissiers poursuivaient trois sauvages
Qui refusaient de toucher vingt-cinq francs.

Preux défenseur des veuves en souffrance,
Second ténor, des premiers au besoin,
Bac soupirait une tendre romance,
Et se tenait tranquille dans son coin.

Sur un amas de titres et de chartes,
Trônait Barrot, qui prévit Février,
Le grand Barrot, Barrot tireur de cartes,
Magnétiseur, somnambule et sorcier.

Il prédisait à monsieur La Palisse
Que nous mourrions avant d'être enterrés ;
A trois maris, qu'ils auraient la jaunisse,
A deux banquiers, qu'ils seraient décorés.

Le gros Thouret paraissait en abeille,
Favre en curé, Changarnier en pékin ;
Je vis Lagrange en marquis de la veille,
Avec Murat en roi du lendemain.

Molé chantait une ronde bachique,
Mauguin tonnait contre les avocats ;
Berryer criait : « Vive la République !... »
Greppo parlait, Charras ne parlait pas.

Dieu ! quel gâchis ! quel étrange amalgame !
Comment va-t-on les retrouver demain ?
J'ai vu Nadaud composant un gros drame,
J'ai vu Hugo la truelle à la main.

Chacun des deux, par un échange honnête,
De son confrère avait pris la façon :
L'un bâtissait des murs comme un poëte,
L'autre faisait des vers comme un maçon.

Pourtant, je vis aussi, je le confesse,
Des citoyens plus dignes de ce nom,
Loin de la foule, ainsi que la sagesse,
Loin des excès, comme on peint la raison.

Ils étaient peu, mais grande est l'espérance
Qui les soutient à travers les partis ;
Je saluai l'avenir de la France,
Et, tenant bien mes poches, je sortis.

En franchissant cette enceinte sonore,
Je vis, flairant la salle des élus,
Émile, et ceux qui n'y sont pas encore,
Avec Armand, et ceux qui n'y sont plus.

Dansez, sautez : le carnaval commence ;
Ouvrez la Chambre et fermez l'Opéra ;
Déguisez-vous, députés de la France,
Déguisez-vous, et l'on vous aimera.

LES DIEUX.

Les dieux s'en vont, disent les sages :
La raison a tué la foi.
Sur un océan plein d'orages,
Plutôt que de voguer sans loi,
Rendez-nous la mythologie
Avec ses dieux grands et petits ;
Faites-nous croire à la magie :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Quelle est cette blonde déesse
Qu'un temple ne peut contenir ?
Inclinez-vous : c'est la jeunesse
Qui s'élançe vers l'avenir.
Elle a l'audace ; elle veut croire
A tous les nobles appétits,
A l'amour et même à la gloire :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Après d'elle est la folle fille
Qui d'un banquet fait son autel ;
Ses yeux sont un flambeau qui brille,
Sa voix est un rire éternel.

Elle chante toutes les causes ,
Elle boit à tous les partis ;
C'est la gaité semant des roses :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Avec plus d'art et de mystère ,
Un dieu gouverne tous nos sens :
L'amour, aussi vieux que la terre,
Aussi jeune que le printemps.
Par ses tourments ou par ses charmes
Il tient nos cœurs assujettis ,
Plein de plaisirs et plein de larmes :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Et toi, qui des seules injures
Veux toujours prendre la moitié,
Baume de toutes les blessures,
Salut à toi, sainte amitié !
Malheureux qui n'rait l'empire
Des liens qu'il n'a pas sentis !
Plus malheureux qui les déchire !...
Tous les dieux ne sont pas partis.

Mais non : ces dieux imaginaires
Ne sont que les rayons du jour.
Un seul maître verse à nos sphères
Le soleil, la vie et l'amour.
Pour les grands il fit la clémence ,
Le courage pour les petits ;
A tous il donne l'espérance :
Tous les dieux ne sont pas partis.

BONHOMME.

Vous ne savez pas mon âge ?
J'ai bientôt quatre-vingts ans :
Après un si long voyage,
On a connu bien des gens.
Mais je suis bon camarade,
Et toujours jeune d'humeur ;
Je ne suis jamais malade ;
J'ai bonne jambe et bon cœur.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme vit encor.

Il pleut ? J'ai mon parapluie ;
Il fait froid ? J'ai mon manteau.
Si par hasard je m'ennuie,
Je m'en vais voir couler l'eau.
La nature tutélaire
Veille sur les passereaux ;
Je laisse tourner la terre ;
Je ne lis pas les journaux.

C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;
 Ma gaité, c'est mon trésor,
 Et Bonhomme rit encor.

J'avais assez de richesse ;
 Mais je fus trop obligeant,
 Ce qui fait qu'en ma vieillesse
 Je n'ai pas beaucoup d'argent.
 A quoi pourrais-je prétendre ?
 Les petits vivent de peu ;
 J'ai du vin et du pain tendre,
 Et le soleil du bon Dieu.

C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;
 Ma santé, c'est mon trésor ;
 Et Bonhomme vit encor.



De tous côtés j'entends dire :
 « Que ces jeunes gens sont fous ! »
 Je ne fus meilleur ni pire
 Que la plupart d'entre vous.
 Eh quoi ! pour des peccadilles
 Gronder ces pauvres amours !
 Les femmes sont si gentilles !...
 Et l'on n'aime pas toujours.

C'est Bonhomme
 Qu'on me nomme ;

Ma gaité, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme rit encor.

Rien ne peut plus me surprendre ;
Là-bas j'irai sans regret ;
Et, quand il faudra m'y rendre,
J'aurai mon paquet tout prêt.
J'ai fait quelque bien sur terre ;
Bientôt je n'en ferai plus ;
Quand je serai sous la pierre,
Je veux qu'on mette dessus :

« C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaité fut mon trésor.... »
Mais Bonhomme vit encor !

LA SOLUTION.1851.

On nous promet des merveilles :
Nous interrogeons les cieux ;
Nous ouvrons les deux oreilles ,
Nous écarquillons les yeux .

Bon , bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire ,
Et qui fera ce qu'il faut.

Par les passions contraires
Les hommes sont désunis ;
Et nous avons tant de frères ,
Que nous n'avons plus d'amis.

Bon , bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire ,
Et qui fera ce qu'il faut.

Chaque cause a son apôtre;
L'un prétend que Dieu le veut :
Dieu ne le veut pas, dit l'autre ;
Entendez-vous, s'il se peut.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Mon portier, tous les dimanches,
Est rouge comme le feu ;
Mes blanchisseuses sont blanches,
Mon marchand de vin est bleu.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Un malade se lamente,
Il appelle un médecin ;
Il en vient sept cent cinquante
De la Garonne au Bas-Rhin.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

L'un l'attaque par derrière,
Avec des moyens nouveaux.
Il lui faut du riz, dit Pierre;
Paul ordonne des pruneaux.

Bon, bon! Remplis mon verre;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Il n'est plus temps que l'on rie :
Armons-nous et combattons ;
Il faut sauver la patrie ;
Nous sommes bourgeois... votons!

Bon, bon! Remplis mon verre;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

La patience a ses bornes ;
Voisin, il faut en finir ;
Nous allons montrer les cornes ;
Qu'on sache à quoi s'en tenir.

Bon, bon! Remplis mon verre;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Prenons de sacrés emblèmes
Pour effrayer les poltrons :
Faisons-nous peur à nous-mêmes,
Quand nous nous regarderons.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Nous voulons un capitaine
Digne de pareils soldats :
Nommons tous Croquemitaine,
Pour qu'il ne nous mange pas.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Que chacun à nu se montre :
Mes amis, dépouillons-nous ;
Êtes-vous pour, ou bien contre ?
Sacrébleu ! prononcez-vous !

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

.....
La nature est immortelle ;
Il est encor de beaux jours ;
Ma maîtresse est toujours belle ,
Mes amis m'aiment toujours.

Bon , bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là - haut
Qui sait ce qu'il faut faire ,
Et qui fera ce qu'il faut.

LES IMPOTS.1851.

Bien que j'aie une patente,
Une femme et des enfants,
Je n'aime pas qu'on plaisante
Des impôts ; je le défends.
D'enrichir notre patrie
Nous devons être contents.
Augmentez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

Mon voisin me scandalise
Par un luxe ruineux ;
Tous les jours, sous sa remise,
Roulent des chars orgueilleux.
J'entends dans son écurie
Hennir trois chevaux fringants. ..
Imposez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

Ma femme est assez jolie ;
J'en suis même un peu jaloux,

Car elle aime à la folie
Les chats blancs et les chiens roux.
De cette ménagerie
J'abhorre les habitants....
Imposez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

J'accueille dans ma boutique
Des jeunes gens pommadés;
Je ménage leur pratique,
Mais je crains leurs procédés.
Ils en veulent à Marie,
Et j'ai déjà quatre enfants...
Imposez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

Je ne bois que de l'eau claire;
Par goût, je ne fume pas :
Frappez le vin et la bière;
N'épargnez point les tabacs;
Seulement, l'épicerie
Souffre depuis bien longtemps.
Dégrevez-la, je vous prie,
Messieurs les représentants.

LES RÉFORMES.1851.

Le monde a des abus énormes ;
Il est bien temps de changer tout.
Nous allons faire des réformes :
Nous ne laisserons rien debout.
D'abord, réformons nos costumes ;
Dépouillons-nous du bas en haut...
Mais nous n'avons ni poils ni plumes,
Et, l'hiver, il ne fait pas chaud.

Après tout, mon compère,
Le monde est fait comme cela.
Conservons notre habit vulgaire ;
Abandonnons cette réforme - là.



Il est une chose incongrue
Qui m'a toujours fort irrité :
Nous n'avons pas pignon sur rue,
Et l'on parle d'égalité!

Tant pis pour mon propriétaire ;
Je ne veux plus rien lui payer...
Mais, dans trois mois, un prolétaire
Viendra toucher notre loyer...

Après tout, mon compère,
Le monde est fait comme cela.
Payons notre propriétaire ;
Abandonnons cette réforme-là.



La famille est un esclavage ;
Les grands parents ont fait leur temps.
Abolissons le mariage :
Que les maris seront contents !
Mais voilà bien longtemps que j'aime
Celle que je nomme tout bas ;
Et, si je la veux pour moi-même,
Je veux qu'un autre ne l'ait pas.

Après tout, mon compère,
Le monde est fait comme cela.
On aime sa femme et sa mère ;
Abandonnons cette réforme-là.



Bornons-nous à la politique :
Jadis nous fûmes libéraux ;

Nous préparions la république ;
 Nous nous conduisions en héros.
 Aujourd'hui, c'est tout le contraire ;
 Mais, que reviennent les Tarquins,
 Et, si je sais bien notre affaire,
 Nous deviendrons républicains.

Après tout, mon compère,
 Le monde est fait comme cela.
 Laissons la république faire ;
 Abandonnons cette réforme-là.



Récapitulons, mon compère :
 Je vois que nous ne changeons rien ;
 Alors, laissons tourner la terre,
 Et proclamons que tout est bien.
 Mais nous tombons dans les extrêmes ;
 Je crois que nous devenons vieux.
 Si nous nous réformions nous-mêmes,
 Peut-être que tout irait mieux.

Qu'en dis-tu, mon compère ?
 Le monde est fait comme cela.
 Commençons par savoir nous taire ;
 Tâchons d'avoir cette réforme-là.

PANDORE

ou

LES DEUX GENDARMES.

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune boudier.
Le premier dit d'un ton sonore :
« Le temps est beau pour la saison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir ;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
« Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

— Ah! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété ;

Défendre les champs et la ville
 Du vol et de l'iniquité!
 Pourtant, l'épouse qui m'adore
 Repose seule à la maison.
 — Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison.

— Il me souvient de ma jeunesse ;
 Le temps passé ne revient pas...
 J'avais une folle maîtresse
 Pleine de mérite et d'appas.
 Mais le cœur... (pourquoi?... je l'ignore ,)
 Aime à changer de garnison.
 — Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison.

— La gloire, c'est une couronne
 Faite de rose et de laurier ;
 J'ai servi Vénus et Bellone :
 Je suis époux et brigadier.
 Mais je poursuis ce météore
 Qui vers Colchos guidait Jason...
 — Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison. »

Puis ils rêvèrent en silence ;
 On n'entendit plus que le pas
 Des chevaux marchant en cadence ;
 Le brigadier ne parlait pas.

**Mais, quand revint la pâle aurore ,
On entendit un vague son :
« Brigadier, répondait Pandore ,
Brigadier, vous avez raison. »**

L'HISTOIRE DU MENDIANT.

Jeunes gens qui chantez à table,
Prenez pitié de moi : j'ai faim.
— Non. — Laissez prendre au pauvre *diable*,
J'ai soif, une goutte de vin.
— Non. — Ma nudité me fait honte ;
J'ai froid. — Allons, c'en est assez !
— Voulez-vous que je vous raconte
Une histoire des temps passés ?

— Ah ! voyons ton histoire ;
Va, nous t'écoutons tous ;
Te croira qui voudra te croire ;
Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Un jour, dans un festin immense,
Les grands du monde étaient assis,
La richesse avec la puissance
De tout temps et de tout pays.
Déjà, dans la noble assemblée,
Le plaisir allait grandissant,
Lorsque, sur la porte ébranlée,
Heurta le bâton d'un passant. »

— Ah! ah! la bonne histoire!
 Va, nous t'écoutons tous;
 Te croira qui voudra te croire;
 Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Alors, une voix lamentable :
 Seigneur de ce lieu, laisse-moi
 Prendre les miettes de la table;
 Je prâtrai le bon Dieu pour toi.
 — Qui donc es-tu? — Je suis ton frère.
 — Toi? Veux-tu railler, par hasard?
 Je suis l'empereur de la terre,
 Et je me nomme Balthazar! »

— Ah! ah! la bonne histoire!
 Va, nous t'écoutons tous;
 Te croira qui voudra te croire;
 Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Et moi, je me nomme Lazare;
 Tu t'en souviendras quelque jour.
 Pour le pauvre tu fus avare;
 Tu deviendras pauvre à ton tour.
 Et vous, les heureux de la terre,
 N'avez-vous plus de charité?
 Qui veut soulager ma misère?
 Qui veut couvrir ma nudité? »

— Ah! ah! la bonne histoire!
 Va, nous t'écoutons tous;

Te croira qui voudra te croire ;
Allons, vieillard, divertis-nous.

— « D'effroi leur'âme était saisie :
Tiens, dit l'un, accepte mon pain.
Prends mes bijoux, dit Aspasia ;
Prends mon manteau, dit saint Martin.
Et lui, sur une ligne étroite,
Promenant son bâton fatal :
« Hommes de bien, passez à droite ;
Restez à gauche, hommes de mal ! »

— Ah! laissez votre histoire ;
Vieillard, asseyez-vous ;
Venez, venez manger et boire,
Et priez le bon Dieu pour nous.

MON HÉRITAGE.

Mon cher, il faut que tu penses
Au repos de tes vieux jours ;
De l'argent que tu dépenses
Tu te souviendras toujours.
As-tu fait, pour un autre âge,
Quelque placement prudent ?
— Moi? J'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

— As-tu donc, en Amérique,
Un vieil oncle invétéré?...
Une tante apoplectique,
Ou bien un cousin curé?
— Non. Je n'ai, pour tout potage,
Que mes frères en Adam ;
Mais j'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

— As-tu quelque chose en vue,
Quelque place, quelque état,
Quelque fille bien pourvue?
Veux-tu te faire soldat,

Usurier prêtant sur gage,
Ou bien avocat plaidant?
— Non. J'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

Car il doit être sur terre
Au moins un riche garçon,
Au moins une douairière
Qu'amusera ma chanson.
Grâce à ma gaité, je gage
Qu'ils riront en décédant;
Et j'attends leur héritage,
Et je chante en l'attendant.

Il viendra bientôt, te dis-je,
Je ne sais d'où ni comment...
Il se peut qu'on le rédige,
Quelque part, en ce moment.
Toi qui signes cette page,
Je te pleure... et cependant
J'accepte ton héritage,
Et je chante en l'attendant.

On frappe... C'est mon affaire;
J'entends le bruit d'un papier :
Entrez, monsieur le notaire...
Ah! pardon, c'est un huissier.
Mais, baste! on sait que le sage
Est prêt à tout accident;
Et j'attends mon héritage,
Et je chante en l'attendant.

MES MÉMOIRES.

César contait ses victoires ;
Nous dépassons les anciens :
Mon portier fait ses Mémoires ;
Je veux publier les miens.
Car enfin toute la terre
Se demanderait pourquoi
L'histoire ne parle guère
D'un grand homme tel que moi.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, deux volumes
In-octavo, douze francs !

Il faut que l'on sache au juste
A quelle heure je suis né,
Où l'on doit placer mon buste,
Si j'étais ou non l'aîné.
Je compterai les fenêtres
De mon antique maison ;
Je vieillirai mes ancêtres ;
J'embrouillerai mon blason.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, deux volumes
In-octavo, quinze francs!

Je parle de mon enfance :
Je fus malade souvent.
Quand on songe que la France
Pouvait perdre cet enfant!
A ma naissance, ma mère
De langes m'enveloppa ;
Puis, je marchai sans lisière ;
A dix mois, je dis : « Papa! »

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, trois volumes
In-octavo, dix-huit francs!

Il faut aussi que l'on sache
L'heure de mes déjeunés,
La couleur de ma moustache
Et la coupe de mon nez.
Je veux mettre à nu mon âme,
Avec toutes ses vertus ;
J'y joindrai même, en réclame,
Des défauts que je n'ai plus.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,

CHANSONS POPULAIRES.

95

Mes Mémoires, cinq volumes
In-octavo, vingt-cinq francs!

Je raconte mon voyage
De Pontoise à Saint-Germain;
Remarquez bien ce passage :
Je fais l'aumône en chemin.
C'est quatre sous qu'il m'en coûte;
Mais mes neveux apprendront
Tout ce que j'ai fait en route;
Ces papiers le leur diront.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, six volumes
In-octavo, trente francs!

Je montrerai mes maîtresses
Dans un discret négligé :
Deux grisettes, trois duchesses,
Madame A***, mylady G***.
Je couronnerai de roses
Les vierges de l'Opéra;
Je raconterai des choses
Que personne ne croira.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, dix volumes
In-octavo, deux cents francs!

Qu'on me lise, et qu'on s'étonne!
Je ne ménagerai rien;
Je n'épargnerai personne :
Mes amis, tenez-vous bien!
Indulgent pour moi que j'aime,
Je m'élève un Panthéon,
Et, Plutarque de moi-même,
J'égale Napoléon.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, cent volumes
In-octavo, mille francs!

LA VIEILLE SERVANTE.

Gudule est la vieille servante
Qui nous tint petits en ses bras ;
L'âge a rendu sa main tremblante ;
Un long fauteuil retient ses pas.
Elle est près du foyer qui brille,
Comme un vieux portrait de famille.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Dans sa pauvre tête alourdie
On sent décroître sa raison ;
Toute la famille est grandie ;
Elle est l'enfant de la maison.
Nous berçons sa triste vieillesse
Comme elle fit notre jeunesse.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Gudule est quelquefois grondeuse,
Surtout quand le temps va changer ;

Nous écoutons sa voix pleureuse,
Sans rire et sans nous corriger.
Chez nous, on n'oserait rien faire
Sans son avis... qu'on ne suit guère.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Nous lui racontons les merveilles
Dont jadis elle nous parlait ;
Elle écoute des deux oreilles,
En égrenant son chapelet.
Nous contons l'histoire éternelle
Du diable ou de la fée Urgèle.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Gudule, autrefois économe,
Devint avare à soixante ans ;
Chaque année arrondit la somme
Qu'elle amasse pour ses enfants.
Or, elle n'a garçon ni fille :
Nous sommes toute sa famille.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche a tinté ses huit coups.

MA PHILOSOPHIE.

Socrate à mes yeux est un sage ;
J'honore Aristote et Platon ;
Épicure plaît davantage ;
J'admire èt Voltaire et Newton.
Après eux, je prends la parole...
Qui? moi, vous donner des leçons? —
Oui. Puisqu'on fait tout en chansons,
En chantant je fonde une école.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Le premier pas dans la sagesse ,
C'est l'amour d'un Dieu révélé ;
C'est le mépris de la richesse ;
On peut l'avoir, puisque je l'ai.
On trouve, aussi bien qu'en un livre ,
Ce dogme écrit au fond du cœur ,
Ce conseil, donné par l'honneur ,
De bien penser et de bien vivre.

Mes amis, voilà
 Ma philosophie;
 Heureux qui se fie
 A ces chansons-là!

Eh quoi! philosophe ascétique,
 Quel oubli fais-tu de tes sens? —
 Ah! voici le moment critique :
 Le corps a des besoins puissants.
 Notre âme, qui prie et qui pense,
 Nous laisse encor quelques loisirs;
 Sans débauche il est des plaisirs,
 Et des libertés sans licence.

Mes amis, voilà
 Ma philosophie;
 Heureux qui se fie
 A ces chansons-là!

Soyons toujours ce que nous sommes,
 Frères par notre infirmité;
 On peut, en méprisant les hommes,
 Aimer encor l'humanité.
 Semez, semez, sans espérance,
 Les bienfaits qui font des ingrats;
 La vertu ne me touche pas
 Quand elle attend sa récompense.

Mes amis, voilà
 Ma philosophie;
 Heureux qui se fie
 A ces chansons-là!

Surtout, n'augmentez pas le nombre «
De nos politiques étroits;
Vivez en paix, restez à l'ombre;
Les devoirs sont avant les droits.
Bravez l'opinion fragile,
Et marchez d'un pas affermi;
Quand vous n'auriez qu'un seul ami,
C'en est assez pour être utile.

Mes amis, voilà
Ma philosophie;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là!

J'en j'étais là de ma doctrine,
Lorsqu'une voix me dit tout bas :
« Est-ce là ta muse badine?
Chante, et ne nous sermonne pas! »
Soit! J'abandonne mon système;
Qu'un autre vous l'explique mieux,
Et, s'il n'est pas trop ennuyeux,
Je le prends pour maître, et je l'aime.

Mes amis, voilà
Ma philosophie;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là!

LES DEUX NOTAIRES.

Hé ! bonjour, maître Robin.
— Collègue, ouvrez-moi la porte ;
C'est un contrat que j'apporte
A parapher, ce matin.
La cliente est fort gentille ;
Vous savez que c'est la fille
De monsieur André Bontemps ;
Elle a bientôt dix-huit ans.
Ah ! maître Lebègue,
Mon très-cher collègue,
Vous souvenez-vous du temps
Où nous avions dix-huit ans ?
Nous étions de gais compères,
Et nous n'étions pas,
Hélas !
Et nous n'étions pas
Notaires !

Que nous étions beaux à voir
Au sein de la capitale !
Comme feu Sardanapale,
Nous festinions chaque soir.
On disait : Voilà des princes

Qui sortent de leurs provinces....

— Nous disons que le futur

Se nomme monsieur Arthur....

— Ah! maître Lebègue,

Mon très-cher collègue,

Paris est un bel endroit ;

Nous y faisons notre droit ;

Nous étions célibataires ;

Et nous n'étions pas,

Hélas !

Et nous n'étions pas

Notaires !

Avous-nous joué des tours

A la portière majeure,

Qui nous gourmandait, à l'heure

Où l'on ne vient pas du cours !

Un soir, que nous étions quatre,

Nous avons failli la battre....

— Nous disons que les parents

Compteront cent mille francs....

— Ah! maître Lebègue,

Mon très-cher collègue,

Nous fumions et nous chantions ;

Même parfois nous dansions

Des polkas un peu légères ;

Et nous n'étions pas,

Hélas !

Et nous n'étions pas

Notaires !

— Te rappelles-tu Clara ?
 — Parbleu ! c'était la grisette,
 Avec son nez en trompette,
 Ses yeux noirs, et cætera.
 Et puis, elle était si vive,
 Si fidèle, si naïve !...
 — Hum ! le régime adopté
 Sera la communauté....
 — Ah ! maître Lebègue,
 Mon très-cher collègue,
 Elle m'adorait.... — Tais-toi :
 Elle était folle de moi.
 — Nous étions déjà confrères ;
 Mais nous n'étions pas,
 Hélas !
 Mais nous n'étions pas
 Notaires !

— Chut ! Robin, tâchons, mon vieux,
 De nous regarder sans rire ;
 Songe à ce qu'on pourrait dire
 Si l'on nous connaissait mieux.
 Tu sais bien que mon épouse
 Est un tant soit peu jalouse.
 Il faut bien se résigner....
 Il ne reste qu'à signer.
 — Ah ! maître Lebègue,
 Mon très-cher collègue,
 Vous êtes un scélérat....
 N'oublions pas mon contrat :

Vous nous en passions naguères,
Quand nous n'étions pas,
Hélas !
Quand nous n'étions pas
Notaires !

LA PETITE VILLE.

J'habite une petite ville
Où l'on tient des propos affreux ;
Nous sommes là deux ou trois mille
Citoyens des plus dangereux.
L'on médit, l'on glose, l'on tranche ;
Croiriez-vous qu'en plein jour on dit...
On dit qu'il fait beau le dimanche,
Quand il a plu le vendredi.

Pas de question qu'on n'aborde
Dans ce petit pays perdu ;
On oserait parler de corde
Dans la demeure d'un pendu.
On n'a plus de respect pour l'âge :
L'autre jour un enfant m'a dit...
M'a dit qu'à souffler le potage,
Le potage se refroidit.

Dans ce tripot qui se déguise
Sous le nom de Cercle des Arts,
Il faut voir comme on catéchise
Les rois, les sultans et les czars.

En s'abreuvant de limonade,
Le docteur Chavasson prétend...
Prétend qu'on est toujours malade,
Quand on n'est jamais bien portant.

Une célibataire infirme
Dit qu'un berger lui jette un sort ;
Une veuve agréable affirme
Que Louis dix-sept n'est pas mort.
En cousant une carmagnole,
Une couturière soutient...
Soutient que l'amant qui s'envole
Ne vaut pas le mari qu'on tient.

Le dimanche, on dîne en famille ;
Mais, quand arrive le café,
Une mère emmène sa fille,
Tant son cousin est échauffé.
Il faut chanter, dit le notaire ;
Mais un vieux marguillier répond...
Répond qu'à danseuse légère
Il faut allonger le jupon.

Enfin, chacun dit ce qu'il pense,
Et c'est imprudent, en effet,
Car notre ville est en Provence ;
Vous jugez du bruit qu'il s'y fait.
Un de ces jours, ils vont se battre ;
Aussi, pour mon compte, je crois...
Je crois que deux et deux font quatre ;
De quatre ôtez un, reste trois.

LE CHEVALIER A BOIRE.

Il faut dire à plein gosier

L'histoire du chevalier

A boire!

Qui fut fameux dans son temps,

A boire!

Et vécut jusqu'à cent ans.

A boire!

Ses fermes et ses troupeaux

Étaient des brocs et des pots

A boire!

Et son antique château

A boire!

Était le cul d'un tonneau.

A boire!

Il conquît tous les coteaux

De Dijon jusqu'à Bordeaux ;

A boire!

Ses ennemis défoncés

A boire!

Dans sa cave étaient placés.

A boire!

Comme il était généreux ,
Il eut des amis nombreux :

A boire!

Il ne fit que des ingrats ,

A boire!

Mais le vin ne trahit pas.

A boire!

Un jour, le bon chevalier
Manqua de se marier ;

A boire!

L'amour lui dura deux jours ,

A boire!

Mais la soif resta toujours.

A boire!

Il périt par le poison :

Un ami de la maison

A boire!

Versa de l'eau dans son vin ;

A boire!

Il creva le lendemain.

A boire!

Au-dessus de son tombeau ,

L'on plaça cet écriteau :

A boire!

Bons voyageurs qui passez ,

A boire!

Sur cette pierre versez

A boire!

LANLAIRE.

Avez-vous connu Lanlaire,
Dont nous pleurons le trépas ?
De pareils, on n'en voit guère ;
De pareils, on n'en voit pas.

Lanlaire, lanla.

A peine était-il au monde,
Qu'au lieu de geindre et crier,
Il s'en allait à la ronde
Chanter dans tout le quartier :

Va te faire

Lanlaire !

A ce point qu'on l'appela

Lanlaire,

Lanla.

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla !

On le mit dans un collège

Pour apprendre le latin ;

Il jouait, le sacrilège ;

Il fumait, le libertin !

Lanlaire, lanla.

Et, quand le maître sévère
Le condamnait au pain sec,
Sa nourriture ordinaire,
Il lui répondait en grec :

Va te faire

Lanlaire !

Il ne savait que cela :

Lanlaire,

Lanla !

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla !

On lui dit : Va-t'en ou reste ;
Sois soldat. — C'est trop frugal.
— Médecin.... — Je suis modeste.
— Commerçant.... — Je suis loyal.

Lanlaire, lanla !

— Tu veux donc être notaire ?
— La charge est lourde à payer.
— Puisque tu ne sais rien faire,
Sois avocat ou boursier.

— Va te faire

Lanlaire !

Le diable a passé par là.

Lanlaire,

Lanla !

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla !

— Qu'êtes-vous en politique ?
— Moi ? Je n'ai jamais changé.

- Aimez-vous la république ?
 — J'aime toujours ce que j'ai.
 Lanlaire, lanla !
 — Êtes-vous légitimiste ?
 — Je suis toujours de mon temps.
 — Seriez-vous socialiste ?
 — Nous verrons dans cinquante ans.

 Va te faire

 Lanlaire !

Mon système, le voilà :

 Lanlaire,

 Lanla !

 Va te faire lanlaire,

 Va te faire lanla !

Il ne plaçait la sagesse
 Que dans les plaisirs permis,
 Changeant souvent de maîtresse,
 Ne changeant jamais d'amis.

 Lanlaire, lanla !

On voulut lui faire prendre
 Femme aimable et grosse dot.
 Moi, dit-il, j'irais me vendre,
 Et demain le premier sot

 Va me faire

 Lanlaire....

Comment nommez-vous cela ?

 Lanlaire,

 Lanla !

 Va te faire lanlaire,

 Va te faire lanla !

Il ne fit rien en sa vie,
Pour ne pas faire le mal ;
Il fut pauvre sans envie ;
Il vécut au sol natal.

Lanlaire, lanla !

Il resta célibataire,
Et même il n'eut pas d'enfants ;
Si tu crois trouver sur terre
Beaucoup de ses descendants,

Va te faire

Lanlaire !

On n'en fait plus, de ceux-là !

Lanlaire,

Lanla !

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla !

LE FOU GUILLEAU.

Un soir, on frappe à la cabane
Que Jacque, avec sa femme Jeanne,
Habite seul au fond des bois :
« Entrez ! » répondent les deux voix.

Sur la porte, un vieillard se penche ;
Il a longue moustache blanche ;
Ses habits tombent en lambeaux ;
Il tient à la main ses sabots.

Il dit : « C'est ici la chaumière
Qu'habitait, du temps de la guerre,
Jean Guilleau. Qu'est-il devenu ?
— Nous ne l'avons jamais connu.

— Mais sa femme... Elle était si bonne !
On l'appelait la Bourguignonne ;
Vous vous la rappelez ? — Mais non ;
Nous ne connaissons pas ce nom.

— Deux enfants formaient leur famille :
Jeanne-Marie était leur fille ;
Serait-elle partie aussi ?
— On ne l'a jamais vue ici.

— Mais vous avez entendu dire
Qu'autrefois, du temps de l'Empire,
Le garçon Guilleau s'enrôla?
— On ne nous a pas dit cela.

— Eh bien, Guilleau, c'était mon père;
La Bourguignonne était ma mère;
Jeanne-Marie était ma sœur,
Et j'ai servi sous l'Empereur.

J'ai bien souffert pour ma patrie;
J'arrive de la Sibérie,
Et je retrouve ma maison
Après quarante ans de prison.

Mais ma maison n'est plus la même;
Elle a perdu tout ce que j'aime.
Mon Dieu! que vais-je devenir?
Mieux valait ne pas revenir.

— Allez-vous-en jusqu'à la ville;
Là, vous trouverez un asile.
Il ne sied pas aux indigents
De venir déranger les gens.

Là, vous vous ferez reconnaître;
On saura qui vous pouvez être,
Et, quand vous serez reconnu,
L'hôpital est fort bien tenu. » —

Le lendemain, près de l'église,
Un mendiant à tête grise
Tendait la main au voyageur
En lui parlant de l'Empereur.

Il contait toujours des histoires
De batailles et de victoires,
Et tous les enfants du hameau
L'ont appelé le fou Guilleau.

LE VIEUX TÉLÉGRAPHE.

Que fais-tu, mon vieux télégraphe,
Au sommet de ton vieux clocher,
Sérieux comme une épitaphe,
Immobile comme un rocher?
Hélas! comme d'autres peut-être,
Devenu sage après la mort,
Tu réfléchis, pour les connaître,
Aux nouveaux caprices du sort.

C'est que la vie est déplacée;
Les savants te l'avaient promis,
Et toute royauté passée
N'a plus de flatteurs ni d'amis.
Autrefois, tu faisais merveille,
Et nous demeurions tout surpris
De voir, en un seul jour, Marseille
Envoyer deux mots à Paris.

Tu fus l'énigme de notre âge;
Nous voulions, enfants curieux,
Deviner ce muet langage
Qui semblait le parler des dieux,

Lorsque tes bras cabalistiques
Lançaient à l'horizon blafard
Les mensonges diplomatiques
Interrompus par le brouillard.

Maintenant, en une seconde,
Le Nord cause avec le Midi;
La foudre traverse le monde
Sur un brin de fer arrondi.
L'esprit humain n'a point de halte,
Et tu restes debout et seul,
Ainsi qu'un chevalier de Malte
Pétrifié dans son linceul.

Tu te souviens des diligences
Qui roulaient jadis devant nous,
Portant écoliers en vacances,
Gais voyageurs, nouveaux époux.
Tu ne vois plus, au clair de lune,
Aux rayons du soleil levant,
Passer tes sœurs en infortune,
Qui jetaient leur poussière au vent.

Ainsi s'éteignent toutes choses
Qui florissaient au temps jadis;
Les effets emportent les causes :
Les abeilles sucent les lis.
Ainsi chaque règne décline,
Et les romans de l'an dernier,
Et les jupons de crinoline,
Et les astres de Leverrier.

Moi, je suis un pauvre trouvère
Ami de la douce liqueur ;
Des chants joyeux sont dans mon verre ;
J'ai des chants d'amour dans le cœur.
Mais à notre époque inquiète
Qu'importent l'amour et le vin ?
Vieux télégraphe, vieux poète,
Vous vous agiteriez en vain.

Puisque le destin nous rassemble,
Puisque chaque mode a son tour,
Achevons de mourir ensemble
Au sommet de ta vieille tour.
Là, comme deux vieux astronomes,
Nous regarderons fièrement
Passer les choses et les hommes,
Du haut de notre monument.

MONSIEUR DE LA CHANCE.

L'autre soir, monsieur De la Chance,
Un joueur qui gagnait toujours,
S'endormit ayant fait d'avance
Sa prière de tous les jours :

« Mon Dieu, vers moi daignez descendre ;
J'ai bien des titres au porteur :
Faut-il les garder ou les vendre ?
Conseillez-moi, mon bon Seigneur. » —

« Me voici ! » dit une voix forte ;
Et le dormeur se soulevant
Vit se dresser devant sa porte
Un mort qui paraissait vivant.

« Qui va là ? — Palsambleu, mon maître,
Dit le spectre d'un ton strident,
Tu ne veux pas me reconnaître ?
Nous sommes frères cependant.

— Mais ton nom ? — Voilà bien les hommes !
N'as-tu pas, d'après mes rapports,
Encaissé d'assez fortes sommes
Sur les primes et les reports ?

J'étais ton ami véritable ;
 C'est moi qui dirigeais ton jeu.
 Il faut bien que je sois le diable...
 Car je ne suis pas le bon Dieu.

— Qui, toi? Satan, arrière, arrière!
 Je suis loyal et bon chrétien ;
 Je fais tous les soirs ma prière ;
 J'ai tout payé, je ne dois rien.

— Ha, ha! nous passons la mesure :
 J'ai des amis, bel innocent,
 Qui font ce qu'on nomme l'usure
 Pour gagner dix écus sur cent.

Ici, la chose est différente :
 Ton argent, que je gouvernais,
 T'en rapportait de vingt à trente :
 Tu vois bien que tu me connais! » —

Alors, le pauvre De la Chance
 Se signait et tendait les bras :
 « Si j'ai péché, c'est ignorance ;
 Mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

Pour toi, je ne veux plus t'entendre ;
 Va-t'en, démon!... Un mot pourtant :
 Faut-il garder ou faut-il vendre?
 — A la bonne heure! » dit Satan.

LE POT DE VIN.

Quatre amis faits pour se comprendre ,
Quatre financiers hasardeux ,
Se rencontrèrent, et l'un d'eux
Dit aux autres : « Qu'allons-nous prendre ?
— De la groseille, dit Godin.
— Une glace, dit Gourgandin.
— De l'eau, murmura Cafardin.
— Un pot de vin ! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin ,
Le pot de vin !
C'est de l'or qu'il recèle ;
Ruisselle ,
Or potable du pot de vin ! »

Dans un large vase d'albâtre
Le doux nectar fut apporté :
« Messieurs, point de rivalité ;
Chacun sa part, nous sommes quatre,
— Aux chemins de fer ! dit Godin.
— Aux omnibus ! dit Gourgandin.

- Aux gaz! soupira Cafardin.
- A nos clients! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,
Le pot de vin.
C'est de l'or qu'il recèle;
Ruisselle,
Or potable du pot de vin! »

Pour faire bavarder les hommes,
Rien de tel que le vin doré.
Quand chacun en fut saturé :
« Il faut convenir que nous sommes
Des gens habiles, dit Godin.
— Intelligents, dit Gourgandin.
— Heureux, hasarda Cafardin.
— Des fripons! s'écria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,
Le pot de vin.
C'est de l'or qu'il recèle;
Ruisselle,
Or potable du pot de vin! »

Il ne restait plus que la lie :
« Allons, messieurs, il faut finir;
Buvons pour la soif à venir,
Et que la coupe soit remplie!
— Quand nous verrons-nous? dit Godin.
— En quel endroit? dit Gourgandin.

— Je n'en sais rien, dit Cafardin.

— Je le sais bien! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,

Le pot de vin.

C'est de l'or qu'il recèle;

Ruisselle,

Or potable du pot de vin! »

L'AIMABLE VOLEUR.

Pardon, monsieur le voyageur,
Vous manquez un peu de prudence
A passer seul, la nuit, sans peur,
Dans un bois où plus d'un voleur
Fixe, dit-on, sa résidence.
Si l'on vous attaquait ici,
Vous pourriez bien crier merci.
Sans être Mandrin ni Cartouche,
On vous tûrait comme une mouche.
Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route.
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Parlez, monsieur, je vous écoute.
— Ah! vous me faites trop d'honneur;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Vous voyez quelle est ma toilette;
Je néglige trop ma santé;
Je sors, l'hiver comme l'été,
Avec une simple jaquette.

Si l'on m'offrait un habit neuf
 Doublé de soie, en drap d'Elbeuf,
 Un manteau garni de fourrures,
 De bonnes et fortes chaussures,
 Du linge fin, j'y tiens beaucoup,
 Pour vivre au bois on n'est pas loup;
 Mon Dieu, je changerais de mise...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 — Oui, je les vois, retirez-les ..
 Voici la clef de ma valise.
 — Ah! vous me faites trop d'honneur;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Je ne tiens pas à la fortune;
 J'ai là quelques propriétés :
 La route où vous vous arrêtez,
 Et des forêts au clair de lune.
 J'ai lu dans plus d'un bon auteur
 Que l'or ne fait pas le bonheur,
 Et Bias trouvait qu'en voyage
 On a toujours trop de bagage.
 D'aucuns en sont embarrassés;
 D'autres n'en ont jamais assez.
 Quand j'ai soif, je vais à la source...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 — Oui, je les vois, retirez-les...
 Voulez-vous accepter ma bourse?
 — Ah! vous me faites trop d'honneur;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Ici, nous n'avons pas de cloche ;
On n'a jamais bien su pourquoi
Des philosophes tels que moi
N'ont pas de montre dans leur poche.
Des astres nous savons le cours ;
Mais les jours sont plus ou moins courts,
Et, pour rentrer dans sa demeure,
On aimerait à savoir l'heure.
Si, par hasard, au coin d'un bois,
Il me tombait entre les doigts
Un chronomètre de rencontre...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Pourrais-je vous offrir ma montre ?
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Un mot encore, et je vous quitte.
Grâce à moi, d'un cas imprudent
Vous vous tirez sans accident ;
Souffrez que je vous félicite.
Quoi qu'en disent les dégoûtés,
La vie a quelques bons côtés ;
Je vous la laisse saine et sauve ;
Monsieur, l'occasion est chauve.
Pressez-moi donc sur votre cœur,
En m'appelant votre sauveur...
Si toutefois c'est votre envie...

D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...

— Oui, je les vois, retirez-les...

C'est à vous que je dois la vie.

— Ah! vous me faites trop d'honneur;

Adieu, monsieur le voyageur.

LE CIGARE.

J'aime à fumer, je le confesse ;
Un cigare me rend heureux :
Il est ma meilleure maîtresse ;
Il est l'ami de ma paresse ,
Et je suis souvent paresseux.

Viens donc, mon fidèle cigare ,
Mon compagnon silencieux ;
Que par toi ma raison s'égare
En des pensers capricieux.

Que j'aime à suivre ta fumée ,
Tantôt sous un feuillage vert ,
Tantôt, dans ma chambre fermée ,
Auprès de la bûche enflammée ,
Cette verdure de l'hiver.

Dans chaque flocon qui s'élève
Pour s'étendre et s'évanouir ,
Je vois se balancer un rêve ,
Et rêver, n'est-ce pas jouir ?

N'est-ce pas une douce chose
De hausser son esprit aux cieux,
De voguer sans suite et sans cause,
Dans cet horizon blanc et rose
Qu'on ne voit qu'en fermant les yeux ?

Ah ! respirer par la pensée
Et vivre par les sentiments,
Ce n'est pas là chose insensée :
Je crois encore aux doux serments.

Non, l'amitié n'est point un leurre,
Ami, je connais ta vertu ;
Que fais-tu loin de ta demeure ?
Lorsque je pense à toi, je pleure.
Mon ami, quand reviendras-tu ?

Reviens, j'ai besoin de t'entendre
Et j'ai besoin de te parler ;
Mais j'entends une voix plus tendre
Qui vient ici me consoler.

Amour, j'ai maudit ta torture,
Je t'ai nié pour trop souffrir ;
Ta puissance n'est que trop sûre :
Le cœur a toujours sa blessure
Qui se ferme pour se rouvrir.

Mais je n'aperçois que les charmes
Que tu livres à tes élus ;
Tes yeux ne versent plus de larmes,
Ta blessure ne saigne plus.

Tu bannis ma triste mémoire ;
Je crois à ce monde nouveau ,
A la vertu comme à la gloire ;
Je crois en toi , car je veux croire
A tout ce que le ciel fit beau.

Volez , volez , douce fumée :
Là-haut emportez mon espoir ;
Ma cendre tombe consumée ;
Mon cigare est fini. Bonsoir.

LES
LAMENTATIONS D'UN RÉVERBÈRE,
OU
LE GAZ A L'INSTITUT.

Passants, écoutez la plainte
D'un réverbère trépassé.
Ouvrez l'oreille au glas qui tinte,
Et saluez une âme éteinte
D'un *requiescat in pace*.

Nous étions encore cinq frères,
Cinq invalides, cinq débris;
Nous nous abritions sous nos verres,
Pour nous cacher, vieux réverbères,
Au centre du nouveau Paris.

C'était à l'Institut de France;
Nous y vivions obscurément,
Dans la naïve confiance
Que l'égide de la science
Couvrirait notre monument.

Les vieilles croyances sont mortes ;
Les dieux païens n'ont plus d'autels.
Esprit moderne, tu l'emportes ;
Le gaz s'avance ; il bat les portes
Du temple où sont les immortels.

Jusque dans mon dernier asile
Il creuse un canal souterrain ;
Il se glisse, hideux reptile,
Allongeant son tuyau fossile
Sous le parvis de Mazarin.

Oh! que dira l'Académie,
Lorsque, sortant de son sommeil,
Un aigle de l'astronomie
Se verra frappé d'ophtalmie
Aux feux d'un nocturne soleil?

Écoute mon vœu prophétique :
Tu périras, gaz de l'enfer,
Supplanté, comme un empirique,
Par quelque démon électrique
Qu'on appellera Lucifer.

Adieu, mon maître, mon lampiste ;
Tu me traitas avec douceur.
Ton office était d'un artiste ;
Voudras-tu, pauvre Jean-Baptiste,
Passer à l'état d'allumeur?

Adieu ; ma carrière est brisée ;
L'huile va manquer au ressort ;
Ma dernière mèche est usée ;
Qu'on me mette dans un musée
Avec la date de ma mort !

Et vous , amoureux solitaires ,
Quand vous traverserez ces cours ,
Cherchant d'impossibles mystères ,
Souvenez-vous des réverbères
Contemporains de vos amours !

LA CHANSON DE GROS-PIERRE.

Gros-Pierre chante toujours
Quand il est à son ouvrage ;
Or, jugez de son courage :
Il chante le long des jours.
Il se conte son histoire,
Même il se fait la leçon :
Il s'est interdit de boire ;
Sa morale est sa chanson :

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Je te dis en vérité,
Se chante-t-il à lui-même,
Qu'au printemps il faut qu'on sème,
Pour récolter en été.
Tu sais qu'après la semaine
Le dimanche reviendra ;
Tu sais qu'au bout de la peine
Le pain blanc se trouvera.

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Quand il partit d'ici-bas,
Ton père fit son partage :
Tu reçus en héritage
Un bon cœur et deux bons bras.
On a vu les jours se suivre,
Parfois bons, souvent mauvais ;
Tu ne gagnais pas pour vivre,
Et cependant tu vivais.

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Ta femme vaut un trésor ;
Elle est économe et sage ;
Elle soigne son ménage
Comme un avare son or.
Elle a fait, coûte que coûte,
Quatre enfants jusqu'aujourd'hui ;
Si le cinquième est en route,
Elle aura du lait pour lui..

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Que t'importe l'avenir ?
Ce n'est pas là ton affaire ;
Dieu qui fait tourner la terre
Sait comment tout doit finir.
Qui n'a rien n'a rien à craindre ;
Laisse aux autres le souci ;
Gros-Pierre, au lieu de te plaindre,
Tu dois dire au Ciel : Merci !

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

LE PUIIS DE PONTKERLO.

Auprès du puits la paysanne
Arrive, sa cruche à la main.
Le meunier monté sur son âne
S'arrête au milieu du chemin :
« Bonjour, la belle Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Bonsoir, la belle Marjolaine ;
Ne peut-on vous aider un peu ?
— Merci, je ne crains pas la peine,
Et j'ai deux bons bras, grâce à Dieu.
— Vous verra-t-on danser dimanche? »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous verra-t-on danser dimanche ?
— Dimanche, à la messe j'irai,
Beau meunier à la veste blanche ;
Puis à vépres retournerai.
— Vous ne voulez jamais me croire. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous ne voulez jamais me croire :
La vérité pour logement
Prend un puits, vous savez l'histoire ;
Regardez-y tant seulement :
Vous verrez bien que je vous aime. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous verrez bien que je vous aime.
— Beau meunier, le puits est profond ;
Je vois que je m'y vois moi-même ;
Ne sais ce qui se passe au fond.
— Regardez encor, Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Regardez encor, Marjolaine.
— Je regarde et ne puis rien voir,
Si ce n'est que ma cruche est pleine
Et qu'il va faire nuit, bonsoir.
— Bonsoir, la belle Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

LE SULTAN.

Le Sultan qui règne à Byzance
Est enfermé dans son sérail ;
On s'agenouille en sa présence ;
On se tait devant le portail.
Depuis le lever de l'aurore
Jusqu'à ce que le jour ait fui,
Il regarde l'eau du Bosphore,
Et le Sultan se meurt d'ennui.

De la Perse à l'Adriatique,
Et du Danube on ne sait où,
L'Europe, l'Asie et l'Afrique
Sont le collier qu'il porte au cou.
Il a des pachas qui s'exercent
A s'emparer du bien d'autrui,
D'autres pachas qui les renversent
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des courtisans sans nombre ;
Il a des gardes panachés,
Des ulémas en robe sombre
Et des vizirs endimanchés.

Il a des flatteurs qu'il décore
Pour mettre sa pipe à l'étui,
Et pour lui dire qu'on l'adore :
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des actrices chrétiennes
Pour le distraire par leur jeu,
Et des troupes européennes
Pour faire l'exercice à feu.
Il a des sultanes instruites
A se dévoiler devant lui,
Et des banquiers israélites...
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a chaque jour les harangues
Des ambassadeurs de tout rang,
Qui lui parlent toutes les langues,
Excepté celle qu'il comprend.
Chacun, de Pilate à Caïphe,
S'efforce à lui servir d'appui ;
Il a lord Stratford de Redcliffe....
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Écoute, ma jeune maîtresse,
Tu ne sais pas, toi, simple cœur,
Tous les soucis de la richesse,
Tous les tourments de la grandeur.
Mais c'est pour nous que l'herbe pousse,
Que le soleil luit aujourd'hui ;
Viens, l'air est pur, la vie est douce.
Et le Sultan se meurt d'ennui.

LA CUISINE DU CHATEAU.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau,
J'aime à m'assoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

Dès avant que l'aube paraisse,
Partout on s'agite, on se presse;
On circule d'un pied léger;
La porte s'ouvre et se referme;
On reçoit les œufs de la ferme
Et les herbes du potager.

Dans la marmite en fer de forge,
La bouillie ou la soupe d'orge
Bourdonne tout le long du jour,
Tandis que la broche sonore
Présente au feu vif qui les dore
Les poulets de la basse-cour.

C'est là que le pauvre qui passe
Trouve du pain pour sa besace
Et s'assied sur le banc de bois;

Et le colporteur en tournée
Y vend aux filles de journée
Les colifichets villageois.

Les chats sournois, les chiens avides,
A l'entour des assiettes vides,
S'en vont flairant je ne sais quoi ;
Partout le mouvement, la vie,
Et, jusqu'à la table servie,
Chaque minute a son emploi.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau,
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

Le soir venu, le travail cesse ;
On rentre, la lampe se dresse
Autour de l'âtre on est pressé ;
Les femmes actives tricotent ;
Les vieilles, en filant, marmottent
Quelque refrain du temps passé.

Le jardinier, dans un lexique,
Cherche le nom scientifique
Des dahlias ou des œillets ;
Le garde-chasse du village
Parle des choses d'un autre âge,
Des loups ou des esprits follets.

Et, dans ce brouhaha paisible,
Le grillon, causeur invisible,
Dans un coin du foyer bruit ;
Et quand le coucou de l'horloge
A chanté dix fois, on déloge ;
On se sépare ; bonne nuit !

Tout s'endort, et moi, je demeure
Assis encor durant une heure
Auprès du brasier consumé.
Et mes rêves prennent des ailes,
Pour aller vers ceux ou vers celles
Qui m'aiment ou qui m'ont aimé.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau,
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

MACADAM.

Il faut que ma colère éclate :
J'ai traversé le boulevard ;
Me voilà fait comme un canard...
Pardon, je crois que je me flatte.
Quel est cet affreux badigeon ?
Comment nommez-vous ce mélange
De sable, de pierre et de fange,
Qui semble un produit de Dijon ?

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver.
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Il nous vient de l'Écosse antique,
Ton vieux système recrépi ;
La banque du Mississipi
Sortait de la même boutique.
Pourtant, je dois le confesser,
Tu nous fais voir des choses neuves :
Paris a maintenant dix fleuves,
Et pas un pont pour les passer !

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Quelquefois, le long du rivage,
Je chemine, cherchant un gué ;
Je vois le peuple triste ou gai
Qui tourne ou force le passage.
Les uns marchent sur les talons,
Les autres enfoncent leurs pointes ;
Et moi, l'œil fixe et les mains jointes,
Je me dis : « Il le faut, allons ! »

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Combien j'ai vu de pauvres dames
Relever leurs jupons bouffants,
Et dresser leurs petits enfants
A ce métier d'hippopotames !
Puis, quand ils sont au beau milieu,
Voici les équipages... gare !
Tout s'embourbe dans la bagarre...
Ils sont sauvés, merci, mon Dieu !

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver

D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Oui, je le sais, vous êtes riches,
Vous avez des chevaux de choix,
Et, sans y penser, je le crois,
Vous éclaboussez les caniches.
Au moins, du haut de vos coussins,
Regardez en bas, je vous prie ;
Messieurs de la cavalerie,
Vous oubliez les fantassins.

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Si j'étais peintre ou statuaire,
Je représenterais Paris
S'élevant seul sur les débris
Des vieilles cités de la terre.
Ses traits seraient nobles et beaux,
Il aurait le geste suprême ;
Son front ceindrait le diadème,
Et ses pieds auraient des sabots.

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Et quoi ! je parle de statue ?
C'est la tienne qu'on dressera :
Je la vois, devant l'Opéra,
De ton manteau jaune vêtue,
Les cochers et les décrotteurs
Te devaient certes cette offrande ;
Et, sur le socle, je demande
A graver ces couplets vengeurs.

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

L'HISTOIRE DE MON CHIEN.

Le héros de la contrée,
C'est Médor, le grand chasseur.
Sa mère était Bigarrée,
Et Misquette était sa sœur.
Il possède allure prompte,
Oeil vif et noble maintien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Viens, Médor, causons ensemble,
Ici, mon doux animal ;
Il ne faut pas que l'on tremble,
Quand on n'a pas fait le mal.
Donne-moi la patte et monte
Sur ce fauteuil, près du mien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, il faut que je dise
Où vous péchez, il le faut :

Vous avez la gourmandise ;
C'est un fort vilain défaut.
Mais tu chasses pour mon compte,
Et tu m'apportes ton bien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Dans des maisons étrangères,
On me dit que, chaque jour,
A des levrettes légères
Vous allez faire la cour.
Voyez un peu quel mécompte
Pour Mirza qui n'en sait rien !

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Avec moi, par les campagnes,
Tu chasses dans la saison ;
Au jardin tu m'accompagnes,
Et tu gardes la maison :
Des amis que je décompte
Tu restes le plus ancien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Tu sais bien l'enchanteresse
Qui nous gâtait autrefois ?

Je reconnaissais maîtresse
A la douceur de ta voix.
Elle t'embrassait sans honte ;
Nous l'aimions, tu sais combien...

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, si je fus bon maître,
Tu fus plus fidèle, toi.
J'ai d'autres amours peut-être,
Et tu n'as d'ami que moi.
Vous voyez qu'en fin de compte
Médor ne me doit plus rien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

LIBRE !1860.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre,
Notre sœur d'au delà des monts !
C'est ton nom, c'est ta voix qui vibre
Dans l'air que poussent nos poumons.
Le tocsin de ta délivrance
Nous unit dans un même élan ;
Le Campanile de Florence
Répond au Dôme de Milan.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !
Tu ne connaîtras qu'un drapeau.
Arrière le vieil équilibre
Qui parquait un peuple en troupeau !
Que ton oreille musicale
S'ouvre à l'écho qui va changer ;
Tu n'entendras plus sur ta dalle
Sonner l'éperon étranger.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !

Il te souvient des anciens preux.
Nous avons encore la fibre
Des vaillants et des généreux.
Que de nos veines soit tirée
La mesure de ta rançon,
Et la terre désaltérée
Aura sa paisible moisson.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !
Rien ne viendra souiller ton air,
Des Alpes aux sources du Tibre,
Et d'une mer à l'autre mer.
Fils du Corrège et de Bramante,
Votre soleil n'est plus terni ;
Chantez donc les versets de Dante
Et les hymnes de Rossini !

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !

MON AMI BERNIQUE.

C'est un de mes vieux amis ,
Un ami d'enfance ,
Écolier sage et soumis ,
Garçon d'espérance.
Il avait à tous les jeux
Une chance unique :
Vous croyez qu'il fut heureux ?
Bernique ,
Bernique ,
Mon ami Bernique.

Il voulut être avocat ;
Ce n'est pas trop dire.
Pour que rien ne lui manquât ,
Il apprit à lire.
Il fut fort en droit romain
Comme en rhétorique ;
Mais, au premier examen....
Bernique ,
Bernique ,
Mon ami Bernique.

Pour jouer à l'amoureux ,
Comme tout le monde ,
Il chante en vers langoureux
Sa cousine blonde.
Quand il a mis dans son sein
Un feu platonique ,
Survient un'second cousin....
Bernique ,
Bernique ,
Mon ami Bernique.

Il veut voyager sur mer ;
Funeste aventure !
Il saute en chemin de fer ,
Il verse en voiture .
Il veut aller en ballon
Jusqu'en Amérique ;
Le voyage sera long...
Bernique ,
Bernique ,
Mon ami Bernique.

Voyant que l'oisiveté
N'emplit pas la caisse ,
Un beau jour , il est tenté
De grande finesse :
Il met sa fortune en vin ,
L'envoie au Mexique ;
Vous croyez qu'elle en revint ?
Bernique ,

Bernique,
Mon ami Bernique.

Il sollicite ardemment
Un siège à la chambre;
Il l'obtient tout justement
Le premier décembre.
Il a la démangeaison
D'être auteur tragique,
Ou préfet de... Montbrison...
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Il n'a plus qu'un seul espoir,
C'est mon héritage.
Or, c'est là, comme on va voir,
Un bel avantage.
Pour le narguer en tout temps,
Le sort ironique
Me fera vivre cent ans...
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

MON ONCLE GASPARD.

Mon Dieu, quelle affaire!
Voyez-vous les coups du sort?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort!

Rangé, modeste, économe,
Il n'avait pas un défaut ;
Il est mort un peu trop tôt :
Il était si galant homme!
Bon parent, riche rentier,
Sensible célibataire,
Fort propriétaire...
Il m'a fait son héritier.

Mon Dieu, quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

Pauvre ami, tu peux m'en croire,
Je ne serai point ingrat ;
Je signerai un contrat
Pour honorer ta mémoire.

Ton respectueux neveu
Va faire à ta gouvernante
Cent écus de rente,
Pour remplir ton dernier vœu.

Mon Dieu, quelle affaire!
Voyez-vous les coups du sort?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

Je veux, en touchant mes termes,
Te pleurer tous les trois mois ;
Je veux pleurer chaque fois
Qu'on me soldera mes fermes.
Ému de tant de bienfaits,
J'aurai des douleurs intimes,
En palpant les primes
Des Strasbourg que tu m'as faits.

Mon Dieu, quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

Toi que l'on croyait avare,
Tu thésaurisais pour moi ;
Tu ne sauras pas l'emploi
Qu'à ton argent je prépare.
Par conscience, je veux
N'en pas conserver un zeste,

Et léguer le reste
A mes coquins de neveux.

Mon Dieu , quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

C'est horrible , quand je pense
Que , jusqu'au dernier moment ,
On pouvait impunément
Le rendre à mon espérance.
C'en est fait : il a vécu ;
Mais son image vivante
Me sera présente
Jusqu'à mon dernier écu .

Mon Dieu , quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

LE ROI BOITEUX.

Un roi d'Espagne ou bien de France
Avait un cor, un cor au pié ;
C'était au pied gauche, je pense ;
Il boitait à faire pitié.

Les courtisans, espèce adroite,
S'appliquèrent à l'imiter,
Et, qui de gauche, qui de droite,
Ils apprirent tous à boiter.

On vit bientôt le bénéfice
Que cette mode rapportait,
Et, de l'antichambre à l'office,
Tout le monde boitait, boitait.

Un jour, un seigneur de province,
Oubliant son nouveau métier,
Vint à passer devant le prince,
Ferme et droit comme un peuplier.

Tout le monde se mit à rire,
Excepté le roi, qui tout bas

Murmura : « Monsieur, qu'est-ce à dire ?
Je crois que vous ne boitez pas ?

— **Sire, quelle erreur est la vôtre !**
Je suis criblé de cors ; voyez :
Si je marche plus droit qu'un autre,
C'est que je boite des deux pieds. »

L'IMPROVISATEUR DE SORRENTE.

Un improvisateur, par un beau soir d'été,
Passait au bord du golfe où se baigne Sorrente.
La foule l'entoura, nombreuse et turbulente ;
Il prit donc sa guitare et chanta. J'écoutai
Sa voix mâle et vibrante.

Que vous chanterai-je ce soir ?
Si quelqu'un désire savoir
Qui me retient en son pouvoir,
Je dirai que c'est une brune.
Sa lèvre est un matin vermeil,
Sa joue, un printemps au réveil ;
Elle a tout l'éclat du soleil,
Avec la pâleur de la lune.

Son front se perd dans les sommets
Où la neige ne fond jamais,
Et, pour les baiser, tu te mets
Sous ses pieds, ô mer azurée !
Venise, Milan et Turin
Sont les trois perles de l'écrin
Qui lui font un collier d'airain ;
Et Rome, la ville sacrée,

Rome est son cœur ; le sentez-vous ?
Mettez-lui la main sur le pouls ,
Et vous jugerez à ses coups
De la fièvre qui la tourmente.
Mais sa volupté , la voilà :
Naples , Naples , saluez-la !
Versez le vin de Marsala
Dans la coupe de mon amante !

Elle chante comme l'oiseau ;
La grâce naît sous son pinceau ;
Elle sacre avec le ciseau
Les blocs arrachés de la fange.
Ses vierges descendent du ciel
Dire la gloire d'Israël ;
Sa douceur a nom Raphaël ,
Et sa puissance , Michel-Ange.

Et je me dis avec effroi :
Fût-il prince , empereur ou roi ,
Qui donc serait digne de toi ,
O ma fiancée immortelle ?
Et le Vésuve seulement
Répond par son tressaillement ;
Un douloureux enfantement
Se prépare en sa citadelle.

Oh ! quelle sinistre rougeur ,
Lorsque viendra le jour vengeur ,
Et que le fleuve voyageur
Versera sa lave écumante !

Quand la foudre aura retenti,
Peuple, tu seras averti.
Versez le lacryma-Christi
Dans la coupe de mon amante!

Le chanteur s'arrêta; la foule, avec terreur,
Écoutait... écoutait... Mais une ritournelle
Arriva jusqu'à nous, et le peuple infidèle
Oublia l'Italie et le pauvre chanteur
Pour une saltarelle!

LES COTES D'ANGLETERRE.

L'autre jour, dans le parlement
(Ceci se passe en Angleterre),
Certain amiral, vieux Normand,
Connu pour son bon caractère,
S'écriait : « La France est là-bas,
Debout sur ses falaises hautes.
Messieurs, ne nous endormons pas :

Fortifions,
Fortifions,
Fortifions nos côtes.

« Nos armements sont incomplets ;
Notre marine est déplorable ;
Douvres n'est pas loin de Galais ;
Gibraltar n'est pas imprenable.
Cherbourg ne s'est-il pas permis
De nous traiter comme des hôtes ?
Nos amis sont nos ennemis :

Fortifions,
Fortifions,
Fortifions nos côtes. »

« Devant le commodore anglais,
Dit un autre, je me découvre ;

Mais si Douvre est près de Calais ,
 Calais n'est pas bien loin de Douvre.
 Quoi ! la France, en combat naval ,
 Vrai, c'est à s'en tenir les côtes ,
 Lutter avec.... mais c'est égal :

Fortifions ,
 Fortifions ,
 Fortifions nos côtes. »

Alors un ministre fameux
 Dit : « Messieurs, je suis bien le vôtre ;
 Vous avez raison tous les deux ,
 Mais vous avez tort l'un et l'autre.
 Le ministère qui n'est plus
 Avait commis fautes sur fautes.
 Savez-vous ce que j'en conclus ?

Fortifions ,
 Fortifions ,
 Fortifions nos côtes. »

Chers Anglais, gardez votre sol ;
 Votre tâche est assez remplie :
 Vous avez pris Sébastopol
 Et combattu pour l'Italie.
 Vous possédez la Toison d'or ;
 Reposez-vous, fiers Argonautes.
 Si le cœur vous en dit encor,

Fortifiez ,
 Fortifiez ,
 Fortifiez vos côtes.

A PROPOS D'ANNEXION.

1860.

J'ai pour voisin un fils de la Savoie,
D'or pour le cœur, d'acier pour le jarret.
Si loin, si loin que le client l'envoie,
 Il part plein de joie,
Courrier agile et messenger discret.
J'eus, hier soir, recours à son office
Pour un billet, une invitation ;
Je causai donc avec l'ami Maurice,
 Et, non sans malice,
Je prononçai le mot d'annexion.
Il répondit : « Ma mère était Française,
Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,
 Je serais fort aise
Que mes enfants le fussent comme moi.

» Je ne suis pas savant en écriture ;
Je le dirais qu'on ne me croirait pas ;
Mais le coup d'œil remplace la lecture :
 C'est loi de nature
Que l'eau des monts coule de haut en bas.
J'ai vu rouler l'inondation blanche

Sur les vallons creusés par le torrent.
 On doit toujours tomber par où l'on penche.
 Comme l'avalanche ,
 L'homme a sa pente et court à son courant.
 Or, voyez-vous , ma mère était Française ,
 Mon père aussi , moi de même , et , ma foi ,
 Je serais fort aise
 Que mes enfants le fussent comme moi. »

« Mais , mon ami , lui dis-je , l'Italie
 Vous sera-t-elle un pays étranger ?
 Sa grande tâche est à moitié remplie ;
 Faut-il qu'on oublie
 Le sort commun et le commun danger ?
 — Oh ! non , monsieur , j'ai le cœur d'un bon frère ,
 Et l'Italie est notre sœur à tous .
 Elle a nos vœux ; mais si ma sœur m'est chère ,
 J'aime aussi ma mère :
 J'ai bu son lait , et son sang coule en nous .
 Car , avant tout , ma mère était Française ,
 Mon père aussi , moi de même , et , ma foi ,
 Je serais fort aise
 Que mes enfants le fussent comme moi .

» Et puis , monsieur , la langue est un baptême ;
 On peut s'entendre encore en un procès .
 Si je veux dire à quelqu'un que je l'aime ,
 Ça va de soi-même ,
 Je parle franc , c'est-à-dire français .
 — C'est bien , Maurice , il faut que je vous laisse ;

Je vous comprends ; vous comprendre m'est doux.

Allez porter ma lettre à son adresse :

C'est chose qui presse.

A des amis je donne un rendez-vous.

— Je pars, monsieur, ma mère était Française,

Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,

Je serais fort aise

Que mes enfants le fussent comme moi. »

LE MANDARIN.

Pé-Pi-Po, fils de Tsi-Tsin-Tson,
Mandarin du Céleste Empire,
Chantait toujours une chanson
Que je vais tenter de traduire :
« J'ai le bonnet à bouton d'or,
Je porte la soie amarante,
Et pourtant je suis jeune encor,
Je navigue entre vingt et trente.
Je compte parmi les lettrés,
Dans les manuscrits je sais lire,
Et par moi les livres sacrés
Disent ce que je leur fais dire.
Depuis quinze ou seize cents ans
Mes aïeux font des anagrammes ;
On dit même que je descends
De Confucius par les femmes.

Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède.

» Ce rien qui manque à mon bonheur,
 Je le cherche et je le demande.
 J'ai la bouche arrondie en cœur
 Et les yeux fendus en amande.
 Tous les éléments de beauté
 Sont réunis dans ma personne,
 Double menton, nez épaté,
 Teint d'orange en saison d'automne.
 J'ai de grands ongles aux dix doigts,
 Mes petits pieds sont deux merveilles,
 Et pas un ne pourrait, je crois,
 Montrer de plus grandes oreilles.
 Mon front semble un onyx poli
 Où s'enchâsseraient deux turquoises;
 Enfin je suis le plus joli
 Des Chinois, selon les Chinoises.

Et pourtant il me manque, hélas!
 Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide!
 Pour avoir ce que je n'ai pas,
 Je donnerais tout ce que je possède.

» Ce n'est pas non plus la santé :
 J'ai l'estomac d'une baleine,
 Et je me suis toujours porté
 Comme la Tour de porcelaine.
 J'ai des fermes et des palais,
 Des terres, des chasses, des pêches;
 J'achète l'opium des Anglais
 Et je leur vends des feuilles sèches.

Je dors quatorze heures par jour,
 Dans mon hamac je me balance ;
 J'apprends à battre du tambour
 Et je fredonne la romance.
 Au besoin, je suis belliqueux ;
 Je commande à dix mille braves ;
 Je dois être plus brave qu'eux,
 Puisqu'ils sont mes humbles esclaves.

Et pourtant il me manque, hélas !
 Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide !
 Pour avoir ce que je n'ai pas,
 Je donnerais tout ce que je possède. »

Il survint alors, m'a-t-on dit,
 Deux malheurs, la guerre et la peste.
 Le pauvre mandarin perdit
 Fortune, bouton et le reste.
 « Bon, dit-il, le sort rigoureux
 M'apprend enfin à me connaître ;
 On ne voit qu'on était heureux
 Qu'à l'heure où l'on cesse de l'être.
 Cet inconnu tant souhaité
 Vient à point combler ma lacune :
 Il me manquait l'adversité
 Pour apprécier la fortune.
 Si je retrouve un jour mon bien,
 Mon rang, mon titre et ma jeunesse,
 Il ne me manquera plus rien,
 Maintenant que j'ai la sagesse.

Mais il me manque désormais
Je sais bien quoi... Le ciel me vienne en aide!
Pour retrouver ce que j'avais,
Je donnerais tout ce que je possède.

LA FERME DE BEAUVOIR.

C'est à la ferme de Beauvoir
Qu'est un troupeau de vaches blanches.
Je vais là-bas, tous les dimanches,
Rien que pour les voir.
Quand elles mangent dans l'étable,
On dirait des gourmands à table;
Et, lorsque les foins sont rentrés,
Elles s'abattent sur les prés
Comme des avalanches.
Je vais le dimanche à Beauvoir,
Pour seulement apercevoir
Les grandes vaches blanches.

C'est à la ferme de Beauvoir
Qu'est un grand chien qui bat les autres.
Le lundi, j'y mène les nôtres,
Rien que pour le voir.
Mais dès qu'ils ont pu reconnaître
De quel côté s'en va leur maître,
Ils disparaissent pas à pas,
Tête en arrière et queue en bas,
Comme petits apôtres.

Le lundi, je vais à Beauvoir,
Pour seulement apercevoir
Le chien qui bat les autres.

C'est à la ferme de Beauvoir
Qu'est le vieux berger Nicodème.
Tous les jeudis, j'y vais de même,
Rien que pour le voir.
Il me raconte un tas d'histoires ;
Il épelle dans des grimoires
Et lit couramment dans la main.
Il est long comme un grand chemin
Et sec comme carême.
Le jeudi, je vais à Beauvoir,
Pour seulement apercevoir
Le berger Nicodème.

C'est à la ferme de Beauvoir
Qu'est une fillette que j'aime.
Denise est son nom de baptême,
Et je vais la voir.
Ce n'est pas pour les vaches blanches
Que je vais là tous les dimanches ;
Je n'y vais pas tous les lundis
Pour le chien, ni, tous les jeudis,
Pour le vieux Nicodème.
Tous les jours, je vais à Beauvoir,
Pour seulement apercevoir
La fillette que j'aime.

LA MOUCHE DE M. LETORTU.

Quand monsieur Letortu se couche,
Il pense endormir son ennui ;
Mais une coquine de mouche
Vient bourdonner autour de lui.

Bji.

La mouche lui dit à l'oreille :
« L'ami, l'ami, tu n'es pas beau :
Voyez le drôle de museau
Quand il sommeille !

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu ?

— Bji.

— Que me veut cette impertinente ?
Va-t'en, mouche du diable, sors !
Je n'aime pas qu'on me plaisante ;
Je suis grave lorsque je dors. »

Bji.

Aussitôt la mouche de dire :
« Histrion, sois grave, tant mieux ;
C'est justement ton sérieux
Qui me fait rire.

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu?

— Bji.

— Je suis riche et ne puis comprendre
Cette étrange inquisition :
Si le sommeil était à vendre,
J'en aurais pour un million.

Bji.

— L'ami, l'ami, ton or est louche ;
Tu l'as gagné, par quel moyen ?
Ne le dis pas ; Dieu le sait bien,
Et moi, ta mouche.

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu?

— Bji.

— Une chose me contrarie :
J'ai trop longtemps boudé le roi.
Pour servir encor ma patrie,
J'accepterais un bon emploi.

Bji.

— Voyez-vous ces petits apôtres
Qui servent leur bourse et le roi !
Nous saurons nous passer de toi
Et de bien d'autres.

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu?

— Bji.

— C'en est trop, et, sur ma parole,
Tu me le paifras cette fois. »

Il se lève... La mouche vole ;
Mais elle est prise entre deux doigts.

Bji.

La mouche expire sans défense ;

Mais elle dit en bourdonnant :

« Où placeras-tu maintenant
Ta conscience? »

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu?

LA NÉVRALGIE.

Le mal que nos grossiers aïeux
Avaient appelé rhumatisme
A pris un nom mélodieux ,
Grâce à notre néologisme.
Les nerfs, aux dépens des humeurs,
Ont trouvé leur sphère élargie ;
Ainsi font la mode et les mœurs :
Tout le monde a sa névralgie.

Dès qu'elle vous prend tête ou bras,
Cette infatigable compagne
Vous parcourt du haut jusqu'en bas
Et de la plaine à la montagne.
En vain la chassez-vous du sud,
Au nord elle se réfugie,
Insaisissable comme Jud...
Tout le monde a sa névralgie.

Hélas ! n'avons-nous pas aussi,
Dans notre petite cervelle,
Un hôte assidu, le souci,
Qui voyage et se renouvelle ?

Soyez berger ou soyez roi ,
Toujours l'implacable vigie
Vous regarde et vous dit : C'est moi.
Tout le monde a sa névralgie.

Son nom est ici vanité ,
Là-bas , misère et poésie ,
Ambition , de ce côté ,
De l'autre , amour et jalousie.
Traitez le mal vieux ou nouveau
Par l'abstinence ou par l'orgie ;
Il boit du vin , il boit de l'eau.
Tout le monde a sa névralgie.

Médecins , rebouteurs de corps ,
Philosophes , rebouteurs d'âmes ,
Découvrez-nous donc vos trésors
De préceptes et de dictames.
Vos successeurs , pour nos enfants ,
Inventeront quelque magie.
Nous sommes trop vieux de cent ans.
Tout le monde a sa névralgie.

LE BONHOMME SÉRAPHIN.

Dans ma ville de province,
Étant enfant, j'ai connu
Un vieillard petit et mince
Dont le nom m'est revenu.
Il s'habillait à la mode
Des écoliers ; mais enfin,
Il était vieux comme Hérode,
Le bonhomme Séraphin.
Et nous disions au collège
Que ses cheveux fins et longs,
Ayant traversé la neige,
Étaient redevenus blonds.

Notre tête est une cage
Faites pour un hôte ailé ;
Elle a perdu son usage
Quand l'oiseau s'est envolé.
Dans sa folie ingénue,
Le pauvre vieillard disait
Sa jeunesse revenue :
Est-ce lui qui s'abusait ?
Avec ses traits doux et blêmes
Il inspirait la pitié :

II.

16

Les petits enfants eux-mêmes
L'avaient pris en amitié.

Tous les jours, quand la cohorte
Des écoliers matineux
Rasait le seuil de sa porte,
Il prenait rang avec eux.
Puis, dans un coin de la classe,
Sans se distraire un moment,
Toujours à la même place
Il ouvrait son rudiment.
Puis enfin, quand les aiguilles
Marquaient midi, grave et lent,
Il allait jouer aux billes
Ou guider un cerf-volant.

Ainsi, d'année en année,
Il suivait le même cours ;
Et la classe terminée
Pour lui commençait toujours.
Un matin, le vieil élève
A son banc ne parut pas :
Il avait, comme en un rêve,
Passé de vie à trépas.
Et les enfants de la ville,
Qui le croyaient endormi,
Jusqu'à son dernier asile
Conduisirent leur ami.

Si le ciel, en ma vieillesse,
Devait briser la cloison

Qui tient captive l'hôtesse
Que j'appelle ma raison ;
Au moins , dans son inclémence ,
Qu'il adoucisse ma fin ,
En m'accordant la démençe
Du bonhomme Séraphin ;
Et , parmi la bande folle ,
Je veux qu'il me soit permis
De retourner à l'école
Avec mes petits amis.

SIMPLE PROJET.

Écoute le simple projet
Qui m'est arrivé tout d'un jet,
Et qu'ici je consigne :
Nous faisons un voyage à pié,
Tous deux, l'un à l'autre appuyé,
Comme à l'ormeau la vigne.

Tu prends une robe lilas ;
A ton corsage tu mettras
Cette fleur que je cueille.
Tu coiffes le ruban vert d'eau,
Qui sied à ton double bandeau
Comme à l'arbre la feuille.

Nous partons au premier matin ;
Nous allons en pays lointain,
A Saint-Cloud, je suppose ;
Moi, fier de ton chaste embarras,
Et toi, suspendue à mon bras
Comme au rosier la rose.

Dans les champs nous nous élançons,
Cherchant, moi la fleur des buissons,

Et toi la pâquerette.
Je me déchire aux églantiers ,
Et tu bondis par les sentiers
Comme au bois la chevette.

Nous nous offrons un grand dîné
Par ton esprit assaisonné
Et par ta chansonnette.
Tu diras celle qui me plaît,
Tu sais : « Au bois rossignol est.... »
Comme au champ l'alouette.

Nous voyons descendre au couchant
Le soleil, lorsque s'approchant
La nuit tendra ses voiles.
Et nous suivons dans leur décours
Nos jours passés, nos heureux jours,
Comme au ciel les étoiles.

Tu veux de ce projet charmant
Savoir quel est le dénouement ?
Tu me la donnes belle !
Tout en est simple, et frais, et doux :
Le soir, nous rentrerons chez nous,
Comme au nid l'hirondelle.

L'HISTOIRE DU GÉNÉRAL.

Je vais vous raconter l'histoire
De mon illustre Général.

— Qu'on verse à boire
Au Caporal !

— Il naquit dans un âge tendre
A Lille, en Flandre.

Jeunes conscrits, écoutez bien
Ce que raconte votre ancien :
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse, verse à boire
Au Caporal !
Il va conter l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
Du père de mon Général.

— Qu'on verse à boire
Au Caporal !

— Il se montra de grande taille
A la bataille.

Il a cueilli bien des lauriers

Dans le premier carabiniers.

J'ai soif! à boire!

— Qu'on verse, verse à boire

Au Caporal!

Il raconte l'histoire

Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire

Du frère de mon Général.

— Qu'on verse à boire

Au Caporal!

— Il tira le numéro treize.....

Et trois font seize.

Il a cueilli bien des lauriers

Dans le deuxième cuirassiers.

J'ai soif! à boire!

— Qu'on verse, verse à boire

Au Caporal!

Il raconte l'histoire

Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire

De l'oncle de mon Général.

— Qu'on verse à boire

Au Caporal!

— Il est sorti de la fabrique

Polytechnique.

Il a cueilli bien des lauriers

Dans le troisième canonniers.
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse , verse à boire
Au Caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
De la sœur de mon Général.

— Qu'on verse à boire
Au caporal !
On appréciait sa cuisine
A la cantine.
Elle arrosa bien des lauriers
Dans le quatrième lanciers.
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse , verse à boire
Au Caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
Des enfants de mon Général.

— Qu'on verse à boire
Au Caporal !
— C'étaient des conscrits bien honnêtes ,
Comme vous l'êtes ,
Payant la goutte à leur ancien .

Qui leur disait : Écoutez bien :
J'ai soif ! à boire !

— **Qu'on verse , verse à boire**
Au Caporal !
Il a conté l'histoire
Du Général.

TROP TARD.

Hier, pour cueillir la framboise,
Je m'en vais d'abord
Au chemin du Nord :
Je me dirigeais vers Pontoise.
Ma montre, il paraît,
Hier retardait :
J'arrive ; l'horloge ennemie
S'apprête à sonner la demie.
Prompt comme l'oiseau,
Je vole au bureau.
Je dis de ma voix la plus ferme :
« Pontoise ! » Le guichet se ferme.
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

Il me faut errer dans la gare.
Que faire en errant
Une heure durant ?
Je vais allumer un cigare.
Que faire en fumant ?
Penser tristement
A ceux qui là-bas vous attendent ;

Ils sont treize qui me demandent.
Le couvert est mis ;
Salut, mes amis.
L'air est doux, le ciel est superbe.
Comme on doit être bien sur l'herbe !
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

Que n'avais-je réglé ma montre ?
Sans mon accident,
J'aurais cependant
Pu faire une bonne rencontre :
Un riche éditeur,
Un vieux sénateur
Qui m'aurait pris pour secrétaire,
Ou bien une jeune insulaire
Cherchant des maris,
N'importe à quel prix,
Et qui se serait enflammée
Pour mon profil de vieux camée.
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

On dit qu'autrefois la fortune
Doucement allait
En cabriolet ;
Mais cette lenteur l'importune.
Un train de vapeur
Ne lui fait plus peur.
La foule se presse aux portières ;

Les premiers prennent les premières.
C'est bien : les seconds
Auront les wagons.
La vapeur siffle ; le train vole :
Voilà l'express pour le Pactole !
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

On devrait plaindre, en ce bas monde,
Ceux que le hasard
Fit naître en retard,
Ne fût-ce que d'une seconde.
Je suis dans ce cas,
Et n'en riez pas,
Car je vous entraîne en ma chute :
C'est à ce fragment de minute
Qu'on doit la façon
De cette chanson.
Si je n'avais pas manqué l'heure,
J'en aurais fait une meilleure.
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

CARCASSONNE.

« Je me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie
Sans avoir, durant tout ce temps,
Pu satisfaire mon envie.
Je vois bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur complet pour personne.
Mon vœu ne s'accomplira pas :
Je n'ai jamais vu Carcassonne !

» On voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues ;
Mais, pour y parvenir, il faut,
Il faut faire cinq grandes lieues ;
En faire autant pour revenir !
Ah ! si la vendange était bonne !
Le raisin ne veut pas jaunir :
Je ne verrai pas Carcassonne !

» On dit qu'on y voit tous les jours,
Ni plus ni moins que les dimanches,
Des gens s'en aller sur le cours,
En habits neufs, en robes blanches.

On dit qu'on y voit des châteaux
 Grands comme ceux de Babylone,
 Un évêque et deux généraux !
 Je ne connais pas Carcassonne !

» Le vicaire a cent fois raison :
 C'est des imprudents que nous sommes.
 Il disait dans son oraison
 Que l'ambition perd les hommes.
 Si je pouvais trouver pourtant
 Deux jours sur la fin de l'automne.....
 Mon Dieu ! que je mourrais content
 Après avoir vu Carcassonne !

» Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi
 Si ma prière vous offense ;
 On voit toujours plus haut que soi,
 En vieillesse comme en enfance.
 Ma femme, avec mon fils Aignan,
 A voyagé jusqu'à Narbonne ;
 Mon filleul a vu Perpignan,
 Et je n'ai pas vu Carcassonne ! »

Ainsi chantait, près de Limoux,
 Un paysan courbé par l'âge.
 Je lui dis : « Ami, levez-vous ;
 Nous allons faire le voyage. »
 Nous partîmes le lendemain ;
 Mais (que le bon Dieu lui pardonne !)
 Il mourut à moitié chemin :
 Il n'a jamais vu Carcassonne !

LE PRINCE INDIEN.

Certain prince de l'Hindoustan ,
Qui s'ennuyait comme un sultan ,
Avait puisé dans des lectures
Un goût effréné d'aventures ,
Qui se traduit un beau soir
De la façon qu'on va savoir .

Tandis que derrière sa porte
Dormait l'innombrable cohorte
Des dignitaires du palais ,
Chambellans , gardes et valets
Chargés de veiller sur le maître ,
Crac ! il sauta par la fenêtre .

Le voilà courant à grands pas
Les provinces de ses États
Qu'il ne connaissait qu'en peinture ,
Admirant la riche nature
Et se disant en aparté :
« Dieu ! que c'est bon , la liberté ! »

Après avoir , à perdre haleine ,
Franchi les monts , franchi la plaine ,

Il entra poudreux et crotté
Dans une opulente cité,
Et vit devant une boutique
Des gens qui parlaient politique.

Comme il était un peu bavard,
Il trouva bon de prendre part
A cet entretien populaire ;
Un des bourgeois, homme colère,
Lui dit, dès le troisième mot :
« Mon ami, vous êtes un sot. »

Le prince pensa : « Sur mon âme,
Cet homme est fou : ma cour proclame
Que j'ai plus d'esprit à moi seul
Que mon père, que mon aïeul,
Et que toute l'espèce humaine :
C'est un fou, la chose est certaine. »

Comme il parlait ainsi tout bas,
Il aperçut quelques soldats
Qui poussaient des bottes d'escrime.
« Bon, dit le prince magnanime,
Cachons mon rang, et montrons-leur
Ce que c'est qu'un royal tireur. »

C'est dit ; un jeune volontaire
Se dispose à le satisfaire.
Son fleuret était moucheté,
Par bonheur pour Sa Majesté,

Qui se vit battre, battre, battre
Comme farine ou pierre à plâtre.

« Oh ! oh ! dit le royal tireur,
Ceci doit cacher une erreur,
Car mon adresse est bien connue :
Toute ma cour est convenue
Que j'étais hier un héros ;
J'ai boutonné dix généraux. »

Il s'en allait l'oreille basse,
Quand il vit sur une terrasse
Des étrangers, Chinois et Grecs,
Qui, graves, jouaient aux échecs.
Il monte et propose partie ;
On l'accueille avec sympathie.

Il trouve vingt joueurs tout prêts ;
On commence... Dix coups après,
Le prince était mat. « Qu'est-ce à dire ?
Je suis le plus fort de l'empire.
Il faut qu'on m'ait joué des tours ;
Au palais je gagnais toujours. »

Il part ; au sortir de l'allée ,
Il trouve une femme voilée :
« Vous plaît-il, madame, un valet ?
— Fi ! seigneur, vous êtes trop laid.
— Quoi, laid ! Je suis laid ? dit le prince,
Voyez le goût de la province !

On m'a toujours dit à la cour
Que j'étais beau comme le jour. »
Tout en s'exprimant de la sorte,
Il sent une pression forte
Au talon droit : un paysan
L'écrasait de son pied pesant.

« Oh ! dit le prince, prenez garde,
Mon ami, j'ai la main gaillarde,
Et l'on m'a dit que, tout enfant,
J'étais plus fort qu'un éléphant. »
Lors, le paysan, sans colère,
Prend mon prince et le pose à terre.

Le malheureux, se relevant,
Se dit : « Là-bas, je suis savant,
J'ai de l'esprit, je suis sublime
Aux jeux, à la lutte, à l'escrime,
De plus aussi beau que le jour...
Retournons bien vite à la cour. »

VIVE MARGOT.

La bonne dame Marguerite
Avait depuis trente printemps,
 A cinquante ans,
Un perroquet d'un vrai mérite :
Ces oiseaux-là vivent longtemps.
Quelques amis, en sa jeunesse,
Par cœur avaient appris un mot
 Au bon Jacquot ;
C'était le nom de sa maîtresse :
 « Vive Margot ! »

La dame alla dans l'autre monde.
Jacquot, sans être consulté,
 Fut acheté
Par une fille rose et blonde,
Couturière de qualité.
Elle voulut lui faire apprendre :
« Du rognon » et « Du bon fricot ! »
 Maître Jacquot
Répondait sans vouloir comprendre :
 « Vive Margot ! »

Un vieux colonel en retraite,
Privé de son commandement

Bien indûment,
 Fit achat de la pauvre bête
 Qui lui tint lieu de régiment.
 Tous les jours c'étaient des vacarmes,
 Jurons de soldat, cris d'argot.

Maître Jacquot
 Disait, au lieu de : « Portez armes ! »
 « Vive Margot ! »

Puis il poursuivit son voyage ;
 Il traversa de main en main
 Le genre humain,
 Chacun lui parlant son langage
 Tudesque ou franc, grec ou romain :
 « Vive le roi, le czar, le pape !
 Goddam ! tarteifle ! per Bacco ! »

Maître Jacquot
 Répondait en riant sous cape :
 « Vive Margot ! »

Tout meurt ; les perroquets eux-mêmes
 Sont soumis aux lois du destin.

Un beau matin,
 Jacquot, sans cris et sans blasphèmes,
 Partit pour le pays lointain.
 La fidélité nous honore,
 Si mince que soit son écot.

Le bon Jacquot
 Ouvrit le bec pour dire encore :
 « Vive Margot ! »

SAINT MATHIEU DE LA DROME.

Vous qui prédisez la tempête,
Vous qui domptez les éléments
Dans cinq ou six départements,
Double et triple prophète,
Nos cris iront-ils jusqu'à vous
Dans votre haut royaume?
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous !

Vous qui parlez avec les astres
Comme on cause avec des amis,
Des ouragans qu'ils ont promis
Conjurez les désastres.
Quand ils auront frappé leurs coups,
Versez-nous votre baume.
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous !

La lune, votre confidente,
A fait des taches au soleil :
Dès lors, plus de printemps vermeil,
Plus d'année abondante.

Rendez leur saveur aux fruits doux ,
Aux plantes leur arôme.
Saint Mathieu de la Drôme ,
Priez pour nous !

Vous dirigez les longs voyages
Des vents déchaînés dans l'Éther ;
Vous êtes le vieux Jupiter
Assembleur de nuages.
La terre gravite au-dessous ;
Le ciel est votre dôme.
Saint Mathieu de la Drôme ,
Priez pour nous !

Il se peut bien qu'on vous ennuie
Par des souhaits compromettants :
Le blé demande le beau temps ,
L'avoine veut la pluie.
Pour ne pas faire de jaloux ,
Pesez bien chaque atome.
Saint Mathieu de la Drôme ,
Priez pour nous !

Oui , nous savons bien que nous sommes
Les fils incrédules d'Adam ;
Plus d'un de nous a lu Renan...
Ayez pitié des hommes !
Faites qu'au moins ils soient absous
S'ils ont chanté ce psaume :
Saint Mathieu de la Drôme ,
Priez pour nous !

LES BOSSES DE GROS-JEAN.

Gros-Jean est venu sur son âne,
Ce matin, me montrer son crâne :
— J'ai là, dit-il, de tous côtés,
Des bosses ; vous qui savez lire,
Tâtez-les et me racontez
Ce que cela veut dire.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Entre les mains je prends sa tête,
Et du premier coup je m'arrête :
Gros-Jean, voici la vanité :
Cette bosse ; palpez vous-même.
— Oui, monsieur, c'est la vérité,
Je m'admire et je m'aime.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Voici l'amour de la fortune :
Cette bosse est assez commune ;

Mais pour vous , paysans sensés ,
C'est le vin , la viande et la miche.
— Non pas ; on n'a jamais assez
Tant qu'un autre est plus riche.

— Quoi ! Gros-Jean , vous aussi ,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Tenez , en voici bien d'une autre :
L'ambition !... Quelle est la vôtre ?
D'avoir le foin dans vos greniers
Et la paix dans votre ménage ?
— Mais non : je serais volontiers
Maire de mon village.

— Quoi ! Gros-Jean , vous aussi ,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Voici le jeu , l'amour... la gloire !
Oh ! maintenant je puis tout croire !
On n'en saurait jamais finir ,
Si l'on voulait compter la somme
De soucis que peut contenir
La cervelle d'un homme !

— Quoi ! Gros-Jean , vous aussi ,
Vous avez donc plus d'un souci ?

LE FROID A PARIS.

Il faisait froid, le six janvier ;
Paris était gelé sur place ;
Le thermomètre Chevallier
Marquait dix degrés sous la glace.
Des employés dans leur bureau
Se chauffaient autour d'un grand poêle....
Et je pensais aux porteurs d'eau ,
Qui sont mouillés jusqu'à la moelle.

Les passants, laids à faire peur,
Agitaient leurs jambes rétives,
Et lançaient des flots de vapeur,
A l'instar des locomotives.
Des cache-nez d'un goût affreux
Laisaient voir des fronts bleus et rouges...
Et je pensais aux malheureux
Qui n'ont pas de feu dans leurs bouges.

Une élégante au pied cambré
Sur le sol battait la mesure ;
Son corps paraissait enterré
Dans le velours et la fourrure.

Ses yeux, soleils parisiens,
Cachaient leurs rayons sous un voile...
Et je pensais aux bohémiens
Qui couchent à la belle étoile.

Près d'un hôtel passant le soir,
Je vis, se dressant sur les hanches,
Des cavaliers en habit noir
Danser avec des robes blanches ;
Ils bondissaient sur les planchers
Comme des bonshommes de liège...
Et je pensais à leurs cochers
Qui les attendaient sur leur siège.

Je rentrai chez moi tout transi ;
Mais, quel dénouement de théâtre !
L'amitié m'attendait ici,
Un bon feu petillait dans l'âtre.
A ces deux intimes foyers
S'échauffa notre causerie...
Et nous pensions aux prisonniers
Qui sont là-bas en Sibérie !

L'AIGUILLEUR.

Celui qui compte les années
Des frêles humains,
Celui qui tient nos destinées
Entre ses deux mains,
Ce n'est plus Minos ni la Parque,
Ce n'est plus le fier potentat,
Le médecin ni le soldat :
Un autre dieu conduit la barque :

Aiguilleur, garde à toi !
Aiguilleur, en place !
Voici le convoi
(Garde à toi!) qui passe.

L'aiguilleur est l'intelligence
Du siècle nouveau ;
Il commande à la force immense
Du fer et de l'eau.
Gardien sévère de la ligne,
Il faut qu'il reste, en son emploi,
Infaillible comme la loi
Et grave comme une consigne.

Ne ris pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Ne ris pas!) qui passe.

Voyez-le quand le train accoste
Et quand il s'enfuit,
Exact à l'heure et fixe au poste,
Le jour ou la nuit.
Pour lui le sommeil est un crime;
Un seul retard, un seul oubli,
Un seul... et tout est accompli :
Un train va sombrer dans l'abîme.

Ne dors pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Ne dors pas!) qui passe.

Si parfois de ses camarades
Le joyeux essaim
Va par d'abondantes rasades
Fêter quelque saint,
Lui seul de ces poisons infâmes
Sait le danger, qu'il s'interdit;
Il ne boit pas, car il s'est dit
Que l'aiguilleur a charge d'âmes.

Ne bois pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place!

Voici le convoi
(Ne bois pas!) qui passe.

Voyageurs qui courez la France,
Aller et retour,
Saluez cette Providence
A trois francs par jour,
Qui tient le fil de vos chimères,
De vos espoirs, de vos tourments,
Les larmes de tous les amants
Et le cœur de toutes les mères.

Aiguilleur, garde à toi,
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Garde à toi!) qui passe.

L'ESTOMAC.

Ce n'est pas tout de manger et de boire,
S'il en faut croire
Certain dicton tourné comme un refrain.
Je n'en connais ni l'auteur ni la date ;
Est-ce Hippocrate,
Ou Désaugiers, ou Brillat-Savarin ?

Voici ce dicton populaire
(C'est de l'homme que l'on parlait) :
« Dites-moi comment il digère,
Et je vous dirai ce qu'il est. »

C'est en effet l'estomac qui te mène,
Machine humaine
Qu'un grand ressort anime et fait mouvoir.
S'il marche mal, l'horloge la meilleure
Ne sait plus l'heure
Et prend toujours le matin pour le soir.

L'estomac dirige la tête,
Et la pensée est un ruisseau
Qui prend sa source dans la bête
Pour se filtrer dans le cerveau.

Selon l'état du corps qui la voit naître,
Elle peut être
Triste ou riante alors qu'elle jaillit,
Pareille à l'eau qui va calme ou rapide,
Trouble ou limpide,
Selon le sol où s'est creusé son lit.

Connaissez-vous un hypocrite,
Un bilieux au teint cuivré?
Vous connaissez une gastrite
Dans un appareil délabré.

Les mécontents, les pointus et les aigres,
Espèces maigres,
Tristes engins, pauvres tempéraments;
L'ambition, la fureur des richesses,
Lourdes espèces,
Grands appétits et mauvais instruments!

Voyez au contraire cet homme
Qui rit et chante en un- taudis,
Rouge et poli comme une pomme;
Il digère, je vous le dis.

Il sent toujours germer dans sa poitrine
La fleur divine,
Fleur de gaité qui s'ouvre avec le jour.
Il est heureux d'un rayon qui l'enivre,
Heureux de vivre,
Enclin au bien et dispos à l'amour.

Soignons ce précieux viscère
Comme la prunelle des yeux :
Le rétablir, c'est nécessaire ;
L'entretenir, cela vaut mieux.

Certain mari, gouverné par sa femme ,
Un jour réclame
L'autorité, signe d'échauffement !
Un purgatif rétablit l'équilibre ,
Et, l'esprit libre ,
Il redevient mouton en un moment.

L'estomac, c'est l'homme lui-même ;
C'est par là qu'on nous a légué
L'esprit malsain et le teint blême ,
Ou le teint clair et le cœur gai.

Hier, un pinson me lançait sa roulade :
« Mon camarade ,
Lui dis-je alors, te voilà bien joyeux? »
Il répondit dans sa trille légère :
« L'oiseau digère
Mieux que personne ; il doit donc chanter mieux. »

CHEVEUX NOIRS ET BLANCS.

J'avais vingt-cinq ans, j'étais amoureux,
Et pour ma maîtresse
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,
La plus noire tresse.
Tout en la coupant, je fus bien forcé
De voir, non sans peine,
Plus d'un fil d'argent qui s'était glissé
Dans ma pure ébène.
Alors je me dis : Un amant discret
Ferait à sa belle
Un don qui toujours le rappellerait,
Sans danger pour elle.
Chaque cheveu blanc fut pris à son tour,
Et, la moisson faite,
J'offris ce présent à ma belle, un jour,
Le jour de sa fête.

J'avais cinquante ans, j'étais amoureux,
Et pour ma maîtresse
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,
La plus blanche tresse.
Tout en la coupant, je vis d'un côté,

Non sans quelque gloire ,
 Plus d'un cheveu brun encore *incrusté*
 Dans mon pur ivoire.
 Alors je me dis : Un amant *discret*
 Ferait à sa belle
 Un don qui toujours le rappellerait ,
 Sans danger pour elle.
 Je pris un par un chaque cheveu *noir*,
 Et, la moisson faite,
 J'offris ce présent à ma belle, un *soir*,
 Le soir de sa fête.

Ces doux souvenirs écrits en cheveux ,
 La même personne
 Tous deux les reçut, les garda tous *deux*.
 Cela vous étonne?
 Le temps est passé de la floraison
 Argentée ou noire ;
 L'automne a détruit ma double toison
 D'ébène et d'ivoire.
 Mais nous possédons quelque chose là
 Que rien ne défflore :
 Un cœur bien donné, qui jadis parla,
 Qui bégaye encore.
 Et nous revoyons nos jours et nos soirs,
 La vendange faite,
 Et mes cheveux blancs et mes cheveux noirs,
 Quand revient sa fête.

THOMAS ET MOI.

Lors des noces de ma cousine,
Au chant du coq je suis parti
Pour Saint-Flour, la ville voisine,
Avec Thomas, mon apprenti.
Je me dis : Ce bon camarade,
Vais-je le rendre assez content !
Il était bien un peu malade ;
Mais moi, j'étais si bien portant !

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Nous allâmes à la mairie,
Puis à l'église, en nous suivant
Comme un piquet d'infanterie,
Thomas derrière et moi devant.
Ensuite, on revint chez l'épouse ;
Nous étions mis, il fallait voir !
Thomas avait gardé sa blouse,
Mais moi, j'avais mon habit noir.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Puis on fit un repas sortable ;
On mangeait tant qu'on en pouvait ;
Nous étions tous assis à table ,
Hormis Thomas , qui nous servait.
Un chacun avait sa serviette ,
Chacun son verre à plusieurs fins ;
Thomas s'enivrait de piquette ;
Mais je buvais de si bons vins !

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi ,
Quelle noce nous avons faite ,
Thomas et moi !

Nous fumâmes de gros cigares
Pour faire plaisir à Thomas
Qui, voyant nos mines bizarres ,
S'amusait , et ne fumait pas.
Bref, nous fîmes telle ripaille
Que la nuit ne vint qu'au matin.
Thomas fit son lit dans la paille ;
Moi, je dormis dans du satin.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi ,

Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Puis on s'embrassa tous en ronde,
Hormis Thomas, mon apprenti,
Qui convint que jamais au monde
Il ne s'était tant diverti.
Puis chacun reprit sa monture,
Les invités, les mariés ;
Moi, je revins dans ma voiture,
Et Thomas revint sur ses pieds.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

LE FANTASSIN.

Le fantassin est le soldat
Qui porte une arme sur l'épaule,
Autant par goût que par état;
C'est le fils de la Gaule.
Sur ses jarrets il va d'aplomb,
Le corps dispos et l'âme nette;
Il a de la poudre et du plomb,
Il a sa baïonnette.

Le cavalier
Cherche à briller.
Le fantassin, petit de taille,
Est celui qui gagne bataille.

Le fantassin a bien appris
Dans quelque vieux livre d'histoire
Que c'est à pied, en tout pays,
Que marche la victoire.
Faut-il grimper de bas en haut
Sous les grêlons de la mitraille,
Passer ravin, donner assaut,
Franchir fosse ou muraille?

Le cavalier
Reste au quartier.
Le fantassin au pied agile
Est celui qui force une ville.

Le fantassin n'a pas besoin
D'un serviteur qui le gouverne :
Ce n'est pas l'avoine et le foin
Qu'on mange à la caserne.
Son fournement est un peu lourd ;
Mais dans son sac il porte l'arche.
Ce n'est pas un torrent qui court,
C'est un rocher qui marche.

Le cavalier
Fait son métier.
Le fantassin, soldat modèle,
Est celui qui prend citadelle.

Le fantassin, dans ses amours,
Est toujours discret et modeste ;
Il est pudique en son discours
Et timide en son geste.
Il obtient des succès flatteurs
Sans traîner une sabretache,
Sans prendre des airs séducteurs,
Sans friser sa moustache.

Le cavalier
Veut essayer.

Le fantassin au cœur sensible
Est celui qui touche la cible.

Le fantassin, avec raison,
N'a pas l'uniforme qui brille ;
Il n'est pas de grande maison ;
Le peuple est sa famille.
Son régiment sera toujours
L'unique blason de sa race.
Sonnez, clairons ; battez, tambours :
C'est le drapeau qui passe !

Le cavalier
Perd l'étrier.
Le fantassin détruit ou fonde.
C'est celui qui mène le monde.

LE CAVALIER.

Alerte, cavalier, alerte !
La trompette, avant le soleil,
A sonné le réveil.

Alerte !

La campagne est calme et déserte ;
Le brouillard blanchit le sentier ;
L'oiseau dort, le lièvre est au gîte ;
L'homme seul se lève et s'agite.

Alerte, cavalier !

En selle, cavalier, en selle !
Ton cheval a flairé là-bas
La poudre des combats.

En selle !

Comme à la jeune demoiselle
Il lui faut bijoux et collier.
Il obéit à la syllabe,
Il sait le français et l'arabe.

En selle, cavalier !

En plaine, cavalier, en plaine !
Les talus et les chemins creux

Sont bons pour les peureux.

En plaine !

Tu bois l'air à poitrine pleine ;

Franche course et franc étrier !

Guerriers qui craignent les entailles ,

Restez cachés sous vos murailles.

En plaine, cavalier !

Fourrage, cavalier, fourrage !

Il te faut nourrir bien ou mal

Le maître et l'animal.

Fourrage !

Toutes les femmes du village

Vont pourvoir à ton râtelier.

Elles ont toujours le cœur tendre :

Elles donnent ou laissent prendre.

Fourrage, cavalier !

Galope, cavalier, galope !

Tes aïeux, à cheval aussi,

Ont passé par ici.

Galope !

Ils ont fait le tour de l'Europe.

Pour connaître le monde entier,

Il fallait inventer l'Afrique,

La Cochinchine et le Mexique.

Galope, cavalier !

Au sabre, cavalier, au sabre !

L'ennemi, qui te croyait loin,

Est tapi dans son coin.

Au sabre !

Ton cheval résiste et se cabre ;

Dans ses flancs enfonce l'acier.

Il bondit pieds par-dessus tête.

Adieu, carré, besogne est faite !

Au sabre, cavalier !

Victoire, cavalier, victoire !

Tu ramènes au camp lointain

Prisonnier et butin.

Victoire !

Le soleil se couche en sa gloire.

Sois humain pour ton prisonnier ;

Songe au ciel, écris à ta mère :

Un mot là-haut, un mot sur terre.

Victoire, cavalier !

LE COCHER DES GRÈVES.

A Paris, dans le temps des grèves,
J'appris un peu tous les états ;
On fait faire par des élèves
Ce que les maîtres ne font pas.
Aussi d'étranges aventures
De ma vie ont marqué le cours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Aigle d'un petit séminaire
Où j'avais tous les premiers prix,
Je fus envoyé par mon maire
Dans un collège de Paris.
C'est là qu'à force de tortures
J'obtins deux prix au grand concours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Je devins bachelier ès lettres,
Licencié, mais sans emploi ;
J'étais aussi fort que mes maîtres
Qui n'étaient pas plus forts que moi.
Dans les vieilles littératures
J'aurais pu faire aussi mon cours.

Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

J'entrai dans la chapellerie
A la grève des chapeliers ;
Je fus dans la carrosserie
A la grève des carrossiers.
J'ai de pavés et de toitures
Fourni la ville et les faubourgs.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

J'ai subi bien des épigrammes ;
Mais, sans accident, j'ai conduit
Bien des messieurs chez bien des dames,
Au tarif de jour et de nuit.
J'ai fait parfois des conjectures
Qui n'aboutissaient pas toujours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Les cochers ont repris leur siège ;
On m'a mis à pied sans regret :
Phaéton fond comme la neige
Sitôt qu'Apollon réparait.
Les plus hautes magistratures
Ont leurs allers et leurs retours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Si maintenant je me repose,
Je ne suis pas encore au bout :
Quand on n'est pas bon à grand'chose

On peut se croire propre à tout.
J'ai pour toutes les conjonctures
Préparé mon petit discours :
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

J'aurai des harangues choisies
Quand se tairont les avocats ;
Je ferai protêts et saisies
Quand les huissiers n'en feront pas.
J'embrouillerai des procédures
Durant la vacance des cours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Quand chômeront les journalistes
Je fabriquerai des journaux,
Des râteliers, quand les dentistes,
Et quand les peintres, des tableaux ;
Des chansons et des ouvertures,
Quand chômeront les troubadours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Si par hasard (mais c'est un rêve)
Les sénateurs et députés
S'entendaient pour se mettre en grève,
On me verrait des deux côtés.
Bref, toutes les grèves futures
Peuvent compter sur mon concours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

LA COMPLAINTÉ
DU GRAND PRUSSIEN.

1866.

C'est un grand pays que la Prusse,
Bien qu'elle soit un peu trop Russe :
C'est là, chez un peuple allemand,
Affaire de tempérament.

Elle possède son grand homme ;
Vous savez comment il se nomme :
Monsieur le comte de Bismark :
Cela rime avec Danemark.

Il a vu dans cette assonance
Un décret de la Providence,
Qui rendait son règne certain
Dans le Sleswig et le Holstein.

C'est lui qui mène le royaume ;
Il mène aussi le roi Guillaume,
Le même qui fut libéral
Quand il était prince royal.

C'est le plus hardi des ministres ;
Il tient lui-même ses registres ,
Et prend de son autorité
Un budget qui n'est pas voté.

Il se disait que l'Italie ,
Grâce à Cavour, s'est accomplie ,
Et qu'il pourrait... Mais des Cavour,
Il ne s'en fait pas un par jour.

Certe, il a de vastes idées ;
Mais pour qu'elles soient fécondées ,
C'est peu de gouverner son roi ,
Il faut avoir un peuple à soi.

Avant de se mettre en campagne ,
Il a convoqué l'Allemagne ,
Jugeant que pour faire un bon coup
Il est prudent d'être beaucoup.

Achille appelle Diomède :
L'Autriche est venue à son aide.
Étant deux grands contre un petit ,
Ils se sont mis en appétit.

Avec nombreuse infanterie ,
Cavalerie , artillerie ,
Ils ont pris Düppel et Rensbourg ,
Soi-disant pour Augustenbourg.

Puis ils se sont dit : Pour les rendre,
Autant valait ne pas les prendre ;
Et, se partageant le gâteau,
Chacun a choisi son morceau.

On était d'accord pour la guerre ;
Mais pour la paix on ne l'est guère :
Quand on arrive au résultat,
Nul n'est content de son état.

Bismark a dit : « Je suis prophète ;
Donc que ma volonté soit faite.
J'aurai pour moi le droit canon. »
L'Autriche a répondu : « Mais non. »

Là-dessus on lève des troupes ;
Le feu va se mettre aux étoupes.
« C'est vous ! » dit Bismark en courroux.
— Mais non, répond Mensdorff, c'est vous ! »

Le public, qui voit bien les choses,
Commence à rire de leurs gloses ;
Pourquoi lever tant de soldats,
Puisque vous ne vous battez pas ?

Rédigez force protocoles ;
Vous pouvez agir en paroles
Et vous traiter du haut en bas,
Puisque vous ne vous battez pas.

**Tout finit par des chansonnettes ;
Rengâchez donc vos baïonnettes ,
Monsieur le comte de Bismark ,
Vous n'aurez pas le Danemark.**

.

**Celui qui fit cette plainte
Croyait que la justice est sainte ,
Que le cri de l'humanité
A quelque droit d'être écouté.**

**Le droit nouveau , c'est la conquête.
Peuples germains , baissez la tête !
Meunier , on t'a pris ton moulin...
Où sont les juges de Berlin ?**

CATHERINE.

Mes frères sont là-bas,
Qui font tourner la roue à bras
Ou la meule.
Et moi, dans la maison,
Je demeure, comme en prison,
Toute seule.

Petit Pierre, pourquoi...
(Je suis fille)
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?
Courez, mon aiguille.

Mes parents, tout le jour,
Restent aux champs jusqu'au retour
De l'étoile.

Moi, je couds les habits
Pris dans la toison des brebis,
Ou la toile.

Petit Pierre, pourquoi...
(Je suis fille)
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?
Courez, mon aiguille.

BLONDE ET BRUNE.

Pour l'amour d'une blonde
J'ai fait bien des faux pas.
Les beautés de ce monde
A mes yeux n'avaient pas
D'appas.

Elle est plus enivrante
Que la chaleur du ciel ;
Elle est plus transparente
Que l'ambre et que le miel.
Elle porte à la tête
Comme un coup de marteau ;
Elle vous rend plus bête
Que la mouche ou l'oiseau
Dans l'eau.

Je pris sa taille ronde
Avant d'avoir vingt ans :
Pour l'amour de ma blonde
Que j'ai perdu de temps !

Pour l'amour d'une brune
J'ai fui le cru natal ;
Sur le cours de la lune

J'ai mis mon capital

Total.

C'est une Bourguignonne ;
Elle est plus belle à voir
Qu'un nuage d'automne
Dans la pourpre du soir.
Aucune fleur ne pousse
Plus de parfums dans l'air ;
Sa chaleur est plus douce
Que le feu vif et clair,

L'hiver.

Son teint, comme la prune,
Est bleuâtre et changeant :
Pour l'amour de ma brune,
Que j'ai mangé d'argent !

Ces deux sœurs nonpareilles,
Belle nuit et beau jour,
Habitaient des bouteilles
Où je bus tour à tour

L'amour.

Sur les dents m'a mis l'une,
Et l'autre sur le flanc ;
Le vin rouge est ma brune,
Ma blonde est le vin blanc.
Allez, brune, allez, blonde :
Vos charmes sont menteurs.
Je ne suis plus du monde ;
Emportez vos faveurs
Ailleurs.

**Je fais économie
De temps et de santé,
Pour l'amour de ma mie
Qui ne m'a rien coûté.**

FIN DES CHANSONS POPULAIRES.

TABLE.

Les indulgences (1857).....	1
L'invalidé.....	3
Nous sommes gris.....	5 —
A Béranger.....	8
Le melon.....	10
Je m'embête!.....	12 —
Aujourd'hui et demain.....	15
Les grands-pères.....	17
Un propriétaire.....	19
Au coin du feu.....	23
Voyage en Icarie.....	26
Les pauvres d'esprit.....	29
Je pêche à la ligne.....	31 —
Les peuples (1848).....	33
Je ris.....	35 —
Chauvin.....	37 .
Le champagne.....	40
Dans cinquante ans.....	42
Les hommes utiles.....	44 .
Les rats.....	46 .
Les écrevisses.....	49
Les écus.....	52
Monsieur Bourgeois (1848).....	55
Le château et la chaumière.....	58 —
Le docteur Grégoire.....	61
La ballade au moulin.....	64

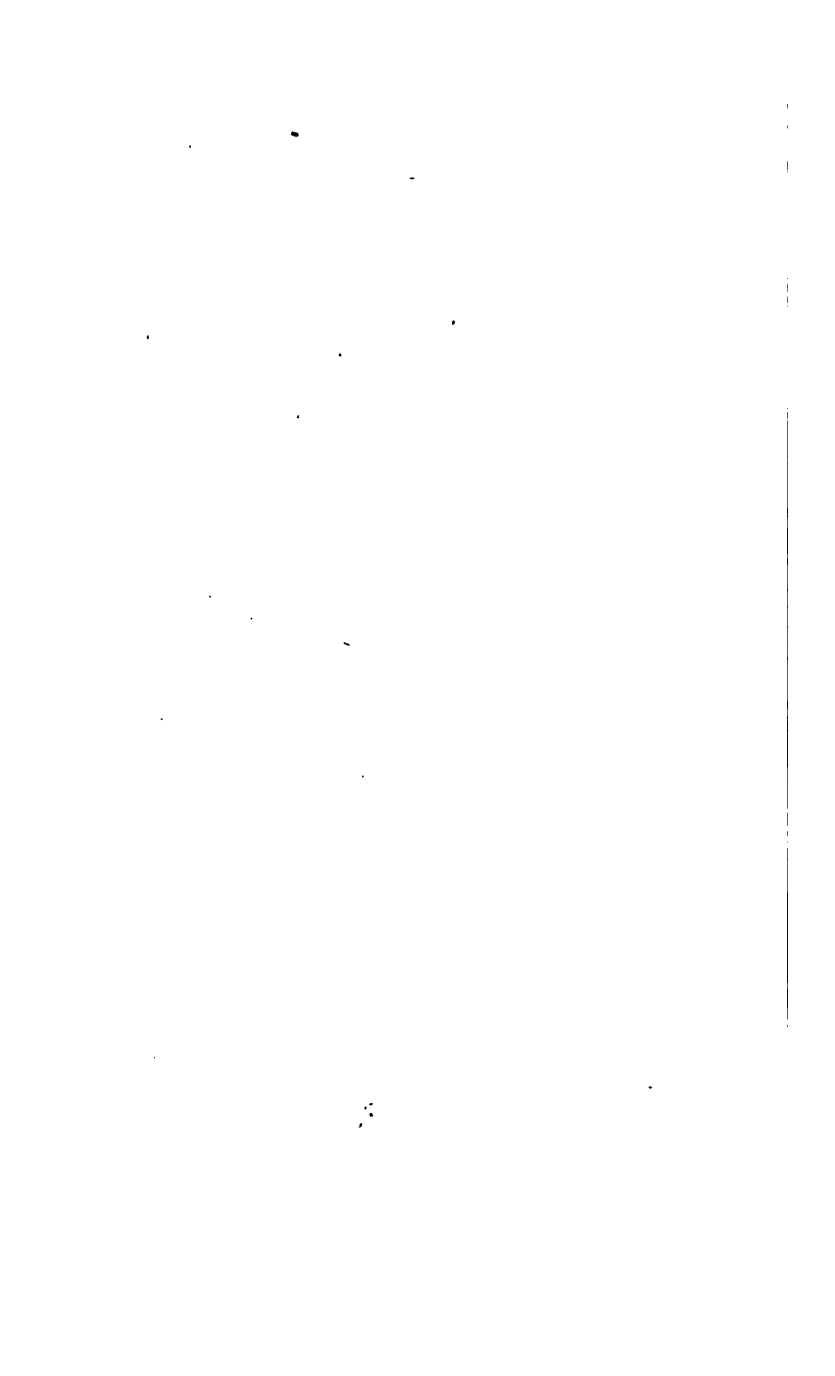
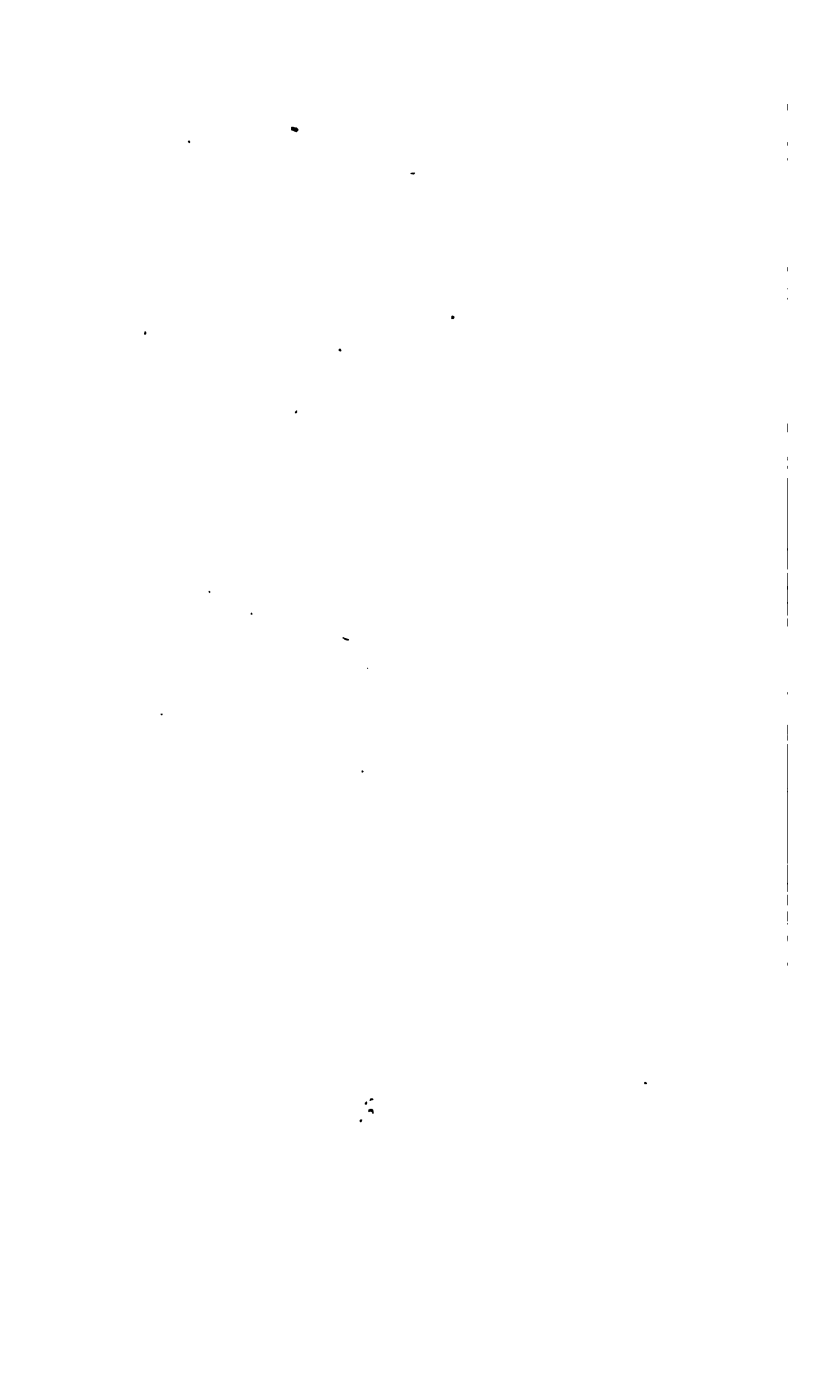


TABLE.

239

L'improvisateur de Sorrente.....	162
Les côtes d'Angleterre.....	165 —
A propos d'annexion (1860).....	167
Le mandarin.....	170 —
La ferme de Beauvoir.....	174 —
La mouche de M. Letortu.....	176 —
La névralgie.....	179
Le bonhomme Séraphin.....	181
Simple projet.....	184
L'histoire du général.....	186
Trop tard.....	190
Carcassonne.....	193 —
Le prince indien.....	195
Vive Margot!.....	199
Saint Mathieu de la Drôme.....	201
Les bosses de Gros-Jean.....	203
Le froid à Paris.....	205
L'aiguilleur.....	207
L'estomac.....	210
Cheveux noirs et blancs.....	213
Thomas et moi.....	215
Le fantassin.....	218
Le cavalier.....	221 —
Le cocher des grèves.....	224
La complainte du grand-Prussien (1866).....	227
Catherine.....	231
Blonde et brune.....	234

FIN DE LA TABLE.



CHANSONS
DE
GUSTAVE NADAUD

III

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en juillet 1867.



Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

GUSTAVE NADAUD



CHANSONS
LÉGÈRES



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

AU MÉNESTREL, 2 bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET C^{ie}

—
1867

Tous droits réservés



GUSTAVE NADAUD.

CHANSONS LÉGÈRES.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

A mes amis, mes chansonnettes :
Ils en sont pères à moitié ;
C'est pour eux que je les ai faites ;
Je les dédie à l'amitié.
Mais, lecteur, si mon pauvre livre
Ne tient pas ce qu'ils ont promis,
Les coupables, je vous les livre :
Prenez-vous-en à mes amis.

Si je ris de tous les systèmes,
C'est qu'il faut rire un peu de tout ;
La sottise est dans les extrêmes ;
Vous me direz qu'elle est partout.
Socialistes trop crédules,
Trop incrédules endormis,
Si je vous trouve ridicules,
Prenez-vous-en à mes amis.

Ma Muse a des façons galantes
Qui des prudes feraient l'effroi ;
Pardonnez-moi, femmes clémentes ;
Pauvres maris, pardonnez-moi.
Et si quelquefois la coquette,
Un peu plus bas qu'il n'est permis,
Laisse tomber sa collerette....
Prenez-vous-en à mes amis.

UN BANQUET.

1847.

AIR des Cancans.

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui nous manquait,
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

La banque socialiste
De tous les côtés craquait,
Et, pour compléter sa liste,
Le principal lui manquait...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

On court, on crie, on s'agite,
On met de l'huile au quinquet;

GUSTAVE NADAUD.

On fait rouler la marmite,
La broche et le tourniquet....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive , vive Bilboquet !

Déjà la gaité se gagne ,
On prend un tour plus coquet ,
On fait frapper le champagne ,
Et réchauffer le tokai....

Un banquet ,
Un banquet ,
Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet ,
Un banquet ,
Vive , vive Bilboquet !

Comme on boit à la patrie !...
Le vin ouvre le caquet :
Un montagnard en furie
Veut boire dans un baquet !...

Un banquet ,
Un banquet ,
Voilà ce qui lui manquait ;

Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

Dans une chanson à boire
S'égare un vieux perroquet ;
Un singe fait de l'histoire
D'après Dumas et Maquet....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

On tape le ministère ;
Chacun lui fait son paquet :
Richelieu n'est qu'un macaire,
Et Sully, qu'un paltoquet !...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

L'un prêche les alliances ;
L'autre tire le briquet ;

L'un tombe sur les finances,
Et l'autre, sur... le parquet!

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

Une dame se hasarde,
Timide, sous son bouquet;
Elle parle... prenez garde!...
Non... ce n'est que le hoquet...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

Les uns restent sous la table,
D'autres cherchent un bosquet;
Le seul resté raisonnable
Va chez Madelon Friquet....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait;

Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

A ses amours, à la gloire,
Chez nos aïeux on trinquait,
Sans discourir sur l'histoire;
On ne savait pas ce qu'est...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

LES REINES DE MABILLE.

Pomaré , Maria ,
Mogador et Clara ,
A mes yeux enchantés ,
Apparaissez , chastes divinités !

C'est samedi ; dans le jardin Mabille
Vous vous livrez à vos joyeux ébats ;
C'est là qu'on trouve une gaité tranquille ,
Et des vertus qui ne se donnent pas.

Le Cerbère crépu
M'a déjà reconnu ,
Et l'orchestre... bravo !
Est dirigé par monsieur Pilodo.

Voyez , là-bas , le sémillant Mercure ,
Et ses fuseaux qui tricotent gratis ,
Représentant le dieu qui nous récure ,
Et la maison G*** père et fils.

Dans un quadrille à part ,
Voici le grand Chicard
Avec grâce étalant
Un pantalon qui dimanche était blanc.

Ton noble front, ô grand roi de l'époque,
Porte le sceau de l'immortalité ;
Mais, avec toi, ton ignoble défroque
Vent-elle aller à la postérité ?

Dans ton rapide essor,
Je te suis, Mogador ;
Partage mon destin,
Fille des cieux... et du quartier Latin.

En te faisant si belle d'élégance,
Ton père eût dû songer, en même temps,
A te doter d'un contrat d'assurance
Contre la grêle... et d'autres accidents.

Maria, passe l'eau,
Laisse là ton Prado :
Prodiges superflus !
L'étudiant, hélas ! ne donne plus.

Que j'aime autour de ta prunelle noire
Ce cercle bleu tracé par le bonheur,
Liste d'azur qui garde la mémoire
Des amoureux effacés de ton cœur !

O grande Pomaré,
A ton nom révééré,
Ton peuple transporté
S'est incliné devant ta majesté !

Ah ! cambre-toi, ma superbe sultane,
Et sous les plis, que tu sais ramener,

Fais ressortir ce vigoureux organe
Que la pudeur me défend de nommer.

De ton humble sujet,
Accepte ce bouquet
Plus frais que tes appas,
Et parfumé... comme tu ne l'es pas.

Je t'aimais mieux lorsque, modeste et bonne,
O Rosita, tu faisais cent heureux ;
Ta tête alors n'avait pas de couronne,
Mais elle avait encore des cheveux.

O charmante Clara,
Professeur de polka,
J'aime mieux les ébats
Et les leçons que tu n'affiches pas.

Depuis dix ans, comment, sur cette foule,
As-tu gardé ce prestige enchanteur?...
C'est que, toujours, ta fontaine qui coule
De tes attraits entretient la fraîcheur.

Coule, coule toujours,
Fontaine des amours :
Qui sait si, quelque jour,
Je n'irai pas y puiser à mon tour?...

Oui, tu vivras autant que la Chaumière ;
Oui, sur l'airain ton nom se gravera ;
On a bien fait la fontaine Molière ;
Je te promets la fontaine Clara.

En voyant ces beaux yeux,
Ce sourire amoureux,
Et cette gorge-là !...

Qui ne dirait : La reine, la voilà ?...

Ah ! que ne puis-je, en une folle orgie,
Réunissant vos quatre majestés,
Vous décerner, comme à l'Académie,
Des prix Montyon de toutes qualités !...

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
Quel superbe festin
Je paîrai quand... il n'en coûtera rien !

VOLUPTÉ.

Plaisir suprême, adorable magie,
Prêtez un charme à mes tendres accents ;
Venez, venez, près de mon Émilie,
Remplir mon cœur et réveiller mes sens.

Loin les soucis !... arrière la contrainte !
Épanchez-vous, torrents des voluptés ;
Et sur nos cœurs, unis dans cette étreinte,
Versez, versez vos trésors enchantés.

Vins généreux, enivrante ambrosie,
Sous vos rubis que naissent les plaisirs !
Et, de la coupe où ma raison s'oublie,
Faites couler le trouble et les désirs....

O ma sultane, ô ma belle maîtresse,
De ton amant partage les transports ;
Viens sur mon cœur, ivre de mon ivresse ;
Viens dans mes bras riches de tes trésors.

De tes cheveux, aussi noirs que l'ébène,
Laisse tomber les flots au gré des vents ;
Ah ! laisse-moi vivre de ton haleine,
Voir par tes yeux et sentir par tes sens !

Lèvres de rose, épaule ravissante,
Confiez-moi tous vos enchantements;
Marbre sensible et neige éblouissante,
Dérobez-vous sous mes embrassements.

Presse ton cœur sur mon cœur qui s'agite,
Ta main tremblante en ma tremblante main;
Et que le cri de mon sein qui palpite
Trouve un écho palpitant dans ton sein.

Ah! qu'il est beau, ma superbe bacchante,
De voir tes yeux rayonner de plaisir,
Et ton corps souple et ta gorge mouvante
Sous mes baisers trembler et défaillir!...

Divine extase!... Ô volupté! je t'aime!...
Durez, durez, délice solennel!
Ah! puissions-nous, dans ce moment suprême,
Nous endormir du sommeil éternel!

LA LORETTE.

Prudes sournoises ,
Vertus bourgeoises ,
Qui des attraits ignorez tout le prix ,
Arrière , arrière ,
Pauvreté fière ,
Je suis lorette , et je règne à Paris.

Humble grisette , au bonnet populaire ,
Aux doigts meurtris au nocturne travail ,
Va , tu n'es plus qu'une ombre séculaire ,
Éloigne-toi , ma chère , tu sens l'ail !

Ma pauvre fille ,
De ta famille
Tu crains toujours les reproches grossiers ;
Chez moi , ma mère ,
Pour se distraire ,
Fait la cuisine et vernit les souliers.

Loin de la tourbe immonde et prolétaire ,
Je place haut mon palais passager ;
Terme nouveau , nouveau propriétaire ,
Nouvel amour ; en tout j'aime à changer.

Oiseau volage ,
Sur mon passage ,
A chaque fleur j'arrête mes désirs ;
Et puis , frivole ,
Mon cœur s'envole
Sous d'autres cieus chercher d'autres plaisirs.

Je ne vis pas des soupirs de la brise,
De l'air du temps, de la manne du ciel ;
Non, non, je vis de l'humaine bêtise....
Vous le voyez, mon règne est éternel !

Enfant crédule ,
Vieux ridicule ,
Gueux ou banquier, payez, payez, mon cher :
L'un, mes toilettes,
L'autre, mes dettes,
Vous, mes dîners, vous, mes chemins de fer !

Chacun de vous, marquant ici sa place,
D'un souvenir a couronné mon char :
Je vois Alfred dans cette armoire à glace,
Ce canapé me représente Oscar.

Voici le cadre
De mon vieux ladre,
Le bracelet de mon petit futur,
La croix bénite
Du bon jésuite,
Le lit d'Octave et le portrait d'Arthur.

Mon mobilier, c'est ma biographie
 Qui doit finir au Mont-de-Piété ;
 Et chaque objet , incident de ma vie,
 Me dit encor le prix qu'il m'a coûté.

Jeunes prodiges ,
 Combien d'intrigues
 Pour exciter vos folles vanités !
 Que de caresses ,
 Que de tendresses ,
 Pour réchauffer vos cœurs , vieux députés !

Mieux que Guizot , de ma diplomatie
 Je sais partout étendre les filets ,
 Sauver le Turc , sans froisser la Russie ,
 Flatter l'Espagne et conserver l'Anglais ;

Être riieuse ,
 Et vaporeuse ,
 Aimer le calme , et puis la Maison d'Or ;
 Être classique ,
 Et romantique ,
 Aimer Ponsard et sourire à Victor.

Sur le carré d'une antichambre étroite ,
 Discrètement introduire , le soir ,
 L'artiste à gauche et le lion à droite ,
 Quand le banquier attend dans mon boudoir :

Voilà ma vie ,
 Et mon génie ;

Je sais partout être aimable à la fois ;
Et chacun pense ,
En conscience ,
Tromper un sot.... ils ont raison tous trois !

Dieu , les bons tours , les plaisantes histoires !
Les beaux romans , comme on n'en écrit pas !
Je veux un jour rédiger mes mémoires ,
A la façon d'Alexandre Dumas !

Les cavalcades ,
Les mascarades
Se croiseront sur vélin illustré ,
Et puis les bustes
Des fous augustes ,
Abd-el-Kader, Pritchard et Pomaré !

Les gais propos , les châteaux en Espagne ,
A deux , le soir , au bord du lac d'Enghien...
Puis , les soupers ruisselants de champagne ,
Et les chansons qui ne respectent rien !...

Je suis coquette ,
Je suis lorette ,
Reine du jour , reine sans feu ni lieu !
Et bien j'espère
Quitter la terre
En mon hôtel... peut-être en l'Hôtel-Dieu.

LA LORETTE
DU LENDEMAIN.

J'étais coquette,
J'étais lorette ;
Mais qu'ils sont loin, mes beaux jours d'autrefois !
La république
Démocratique
A détrôné les reines et les rois !

Quelle fureur a fait tourner leurs têtes !
Hommes légers, ils ont tout jeté bas !
Ils étaient fous, ils sont devenus bêtes,
Et leurs journaux ne les guériront pas.

O décadence !
Toute la France
Fume aujourd'hui des cigares d'un sou !
L'argent est rare,
On est avare,
Et les messieurs aiment.... je ne sais où !

Que sont-ils donc, ces fringants gentilshommes
Qui jetaient l'or sur les tapis douteux?...

Ils sont fondus, et, sottes que nous sommes,
Tous nos lous sont partis avec eux.

Adieu ! conquêtes,
Joyeuses fêtes,
Où le champagne au lansquenet s'unit ;
Belles soirées,
Nuits adorées,
Qu'un jeu commence et qu'un autre finit !

De mes succès voici pourtant la place ;
Mais quel silence en mes salons déserts !
Sur mon sofa la poussière s'amasse,
Et tout le jour mes rideaux sont ouverts....

Plus de mystère ;
Là, solitaire,
Je fais des bas où j'arrose mes fleurs ;
Et quand arrive
La nuit tardive,
Je reste seule et je crains les voleurs !

Je ne l'ai plus, mon galant équipage ;
Tom est chassé, mes chevaux sont vendus ;
Mon serin seul est resté dans sa cage ;
Il chante à peine, et je ne chante plus !...

Robes nouvelles,
Bijoux, dentelles,
Ma tante, hélas ! sait où je vous ai mis ;

Elle s'envole,
Ma gaité folle ;
Plus de plaisirs, plus d'amants, plus d'amis !

Oiseaux plumés qu'a dispersés l'orage,
Ils vont chercher un monde plus parfait ;
Mon épicier devient un personnage ;
Arthur n'est rien, Oscar est sous-préfet !

Mon cœur est vide,
Mon front se ride ;
Mon boulanger ne me fait plus crédit...
Je crois qu'on sonne !...
Non, non, personne....
Que devenir en cet état maudit ?

Faudra-t-il donc, pour gagner l'existence,
Tombant plus bas dans mon étroit sentier,
De mes attraits tarifer l'impudence,
Et du plaisir enseigner le métier ?

Ou bien, plus sage,
Dans un village
Irai-je, au loin, racheter mon passé ?
Ou, pauvre fille,
Avec l'aiguille,
Dois-je finir comme j'ai commencé ?

Ou bien, quittant cette terre chérie,
Irai-je enfin chercher fortune ailleurs ?...

Non, non, jamais!... La France est ma patrie;
Je veux attendre ici des jours meilleurs:

J'étais coquette,
J'étais lorette;
Mais qu'ils sont loin, mes beaux jours d'autrefois!
La république
Démocratique
A détrôné les reines et les rois!

TROMPETTE.

**Trompette, Trompette, Trompette,
Est-ce là votre nom ?**

Non.

**Mais vous ne souffrez pas, coquette,
Qu'on vous appelle ainsi ?**

Si.

**Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.**



**Trompette est le nom d'une fille ;
Elle a des cheveux blonds ,
Longs.**

**L'amour, qui dans ses yeux petille,
Ne repose jamais....**

Mais,

**Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;**

Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous êtes mes amours.



Trompette, ma belle maîtresse,
 J'aurais moins de souci,
 Si
 Vous possédiez plus de sagesse,
 De grâces, moins, d'apas,
 Pas.

Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous me trompez toujours ;
 Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous êtes mes amours.



Trompette, Trompette, Trompette,
 Pourquoi montrer partout
 Tout ?
 Cachez plutôt cette toilette,
 Cet or et ce brocart ;
 Car,

Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous me trompez toujours ;
 Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous êtes mes amours.



Elle m'a trahi sans vergogne
 Pour trois ou quatre Anglais
 Laid ;
 Pour un vieux prince de Pologne ,
 Et pour deux palatins
 Teints !...

Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous me trompez toujours ;
 Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous êtes mes amours.



Mais, va, je t'oublierai moi-même :
 C'est déjà tout à fait
 Fait !
 Si je dis encor que je t'aime,
 Réponds que ton amant
 Ment !...

Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous me trompez toujours ;
 Trompette, Trompette, Trompette,
 Vous êtes mes amours.



Trompette, je suis en colère,
 Et j'en deviens, morbleu !
 Bleu.

Mais quoi? vous souriez, ma chère,
Et ma mauvaise humeur
Meurt....

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

MA FEMME N'EST PAS LÀ.

Vive la bombance
Et la danse !
Je veux me donner du plaisir
A loisir.
Au diable le ménage,
Les pleurs et le tapage !
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

Madame est en cage ;
Bon voyage !
Charbonnier est maître chez lui
Aujourd'hui !
Je veux faire une noce,
Une noce féroce :
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

Arrivez, vous autres,
Bons apôtres,
Amoureux de goûter le vin
Du voisin !

Dégustons beaune et grave :
J'ai la clef de la cave...
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

A notre victoire
Je veux boire ;
Restons ici jusqu'à demain,
Verre en main.
Chantons la gaudriole,
Dansons la Carmagnole...
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

S'il est une fille
Bien gentille
Qui veuille tâter d'un mari
Bien nourri,
Qu'elle vienne à ma table ;
Je serai bien aimable....
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

VOILA POURQUOI
JE SUIS GARÇON.

Ah ! si jamais je me marie ,
Je veux , lorsque viendra mon tour ,
Être amoureux à faire envie
A tous les couples d'alentour .
Je veux , doux , bénin et fidèle ,
Être sans crainte et sans soupçon ;
Je veux être un mari modèle....
Voilà pourquoi je suis garçon .

Il doit exister sur la terre ,
L'ange que j'ai rêvé toujours ;
En lui j'ai foi , par lui j'espère ;
De lui j'attends longues amours .
Illusion , sainte vestale ,
Dore toujours mon horizon ;
J'ai rêvé la femme idéale....
Voilà pourquoi je suis garçon .

Je ne veux pas d'une coquette ,
Ou d'une femme à sentiments ,
Qui ne songe qu'à sa toilette ,
Ou qui compose des romans .

e veux pas d'une harpie
 me fasse ici la leçon ;
 ne veux pas d'une pie....
 à pourquoi je suis garçon.

eux garder toute ma vie
 moi-même un pouvoir complet,
 ir lorsque j'en ai l'envie,
 entrer quand cela me plaît ;
 rir ou fermer ma fenêtre,
 ler ou vendre ma maison ;
 n je veux être mon maître...
 à pourquoi je suis garçon.

veux que cette femme aimable
 trouve bon, gentil, charmant,
 u, spirituel, adorable,
 s tout cela sans compliment ;
 elle ait toutes mes fantaisies,
 ie pense qu'à ma façon ;
 qu'elle aime mes poésies....
 là pourquoi je suis garçon.

veux, quand je serai grand-père,
 gré tous mes petits-enfants,
 z moi, choquer encor le verre
 mes amis de soixante ans !
 veux, en chœur, que nos voix grêles
 urent quelque vieille chanson
 c vrais amis, au vin, aux belles !
 là pourquoi je suis garçon.

Si j'étais comme Mithridate,
Je m'exposerais au danger ;
Mais ma santé plus délicate
M'ordonne de me ménager.
Je crains l'opium dans mon potage .
Et l'arsenic dans ma boisson ,
Et les boulettes du ménage....
Voilà pourquoi je suis garçon.

Enfin , j'ai connu la détresse
De tant de malheureux époux ,
Que je me suis fait la promesse
De n'être pas ce qu'ils sont tous.
C'est peut-être trop de scrupule :
On n'en meurt pas , dit la chanson ;
Mais moi , je crains le ridicule....
Voilà pourquoi je suis garçon.

IVRESSE.

es âmes pures
eu souverain,
annis le chagrin,
ermes nos blessures.

ermeil, ô vin sacré,
s à moi, ma voix t'implore :
l'ennui qui me dévore,
ls-moi le ciel azuré !

lus de colères,
lus de soucis ;
rends à nos esprits
riantes chimères.

toujours, divin trésor ;
e je veux, c'est ton ivresse,
ta vapeur enchanteresse
ait naître les rêves d'or.

lout se colore
A l'horizon,
la froide raison
ec toi s'évapore.

Tout est doré, tout est vermeil ;
Le passé n'est plus qu'un nuage ;
Le présent dans mon verre nage,
Et l'avenir, c'est le sommeil.

La brise est pure,
L'air embaumé ;
Tout est riant, aimé ;
Tout soupire et murmure.

Concerts divins, je vous entends ;
Pour moi le ciel n'a plus de voiles,
Et je contemple les étoiles,
Et je songe à leurs habitants !

Est-ce un prodige ?
Est-ce une erreur ?
L'univers en fureur
S'abandonne au vertige !

En vain je veux la retenir ;
La vieille terre est ébranlée :
La terre tourne !... O Galilée,
Je veux boire à ton souvenir !

Sainte ambrosie,
A ta chaleur,
L'amour renaît au cœur
Et la haine s'oublie.

venez dans mes bras ;
 pleurs , l'amour m'inonde ;
 iel , j'aime le monde ;
 x que je n'aime pas !

e les cuistres ,
 : enfants ,
 Àles savants ,
 e nos ministres ;

rois , l'hiver , les chiens ,
 tes romantiques ,
 les mathématiques ,
 thématiciens !...

toi , tout change ,
 rajeunit ;
 onnes l'esprit
 our sans mélange.

les vieillards sont surpris ,
 tir encor des flammes ;
 s embrassent leurs femmes ,
 es baisent leurs maris !

ore ! encore !
 s suis-je fou ?
 utelle au long cou
 ndit en amphore !

Versez toujours ! versez encor !
Mais arrière le vin moderne !
Ce que je bois c'est le falerne
Qui petille en ma coupe d'or.

Plus de cravate,
Plus de gilet ;
Je foule le duvet
Sous ma toge écarlate.

J'entends la flûte aux airs si doux,
Et cet ami-là, c'est Horace
Qui descend exprès du Parnasse
Pour venir trinquer avec nous.

O Messaline,
Viens dans mes bras ;
Dévoile tes appas,
Ouvre-moi ta poitrine :

Je veux t'aimer en vrai Romain.
Allons, esclave, allons, des roses !
C'est bien. Va-t'en !... et, si tu l'oses,
Reviens nous éveiller demain !...

MADELEINE.

AIR de chasse : *Hallali.*

Ou : *Voici la saison de l'automne.*

Avez-vous connu Madeleine,
La belle fille aux blonds cheveux,
Aux yeux bleus?
Toujours son auberge était pleine,
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pas n'était besoin, dans la plaine,
D'appeler les chasseurs joyeux
De tous lieux;
On se trouvait chez Madeleine...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pour avoir la meilleure place,
On dit que plus d'un amoureux
Matineux
Devançait l'heure de la chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Mais souvent le premier lui-même,
Qui venait courant et poudreux,
 Mais heureux,
Se trouvait être le deuxième...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

 Madeleine! Qu'elle est gentille!
La peau blanche, les bras nerveux,
 Les beaux yeux!
Madeleine, ouvre-nous la grille...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

 Chacun entre, chacun l'embrasse;
Madeleine, quel est l'heureux
 Que tu veux?
— Allons, partez, et bonne chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Et, tandis que la troupe avide,
Au loin, fait retentir les cieux
 De ses feux,
La belle à la broche préside...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

 Puis, au retour, sa main amie
Leur verse les flots généreux
 D'un vin vieux;
Et déjà la table est servie...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Qu'elle est charmante, qu'elle est folle !
Chacun boit à ses jolis yeux,
Et bien mieux !...
Elle chante une gaudriole...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Ah ! pauvre fille, prenez garde !
Les braconniers sont dangereux,
Et nombreux...
Du coin de l'œil on vous regarde...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

O Madeleine ! Madeleine !
Qui donc choisirez-vous entre eux?...
Un ou deux?...
Mais ils sont une quarantaine...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Or, Madeleine devint mère,
Mère d'un petit malheureux
Vigoureux !
Comment reconnaître son père?...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Il avait les yeux de Gustave,
Le teint d'Arthur, et les cheveux
De tous deux ;
Le front d'Edmond, le nez d'Octave...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Madeleine, jeunesse passe !
 Épousez un rustaud, tant mieux,
 S'il est vieux !
 Son mari fut fait... garde-chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

MA CLÉ.

Tu n'as pas brillante mine,
Tu n'es d'or ni de platine,
Mais de vilain fer raclé.
Pourtant tu sais si je t'aime;
Je te dois tout un poème,
O ma clé!

Des fâcheux de toute sorte
Toi seule défends ma porte;
Me voilà clos et cerclé.
Mais que l'amitié t'appelle,
Tu l'introduis sans chandelle,
O ma clé!

A ton vieux clou suspendue,
Tu pares la loge indue
D'un portier fort mal meublé;
Et tous ceux qui savent lire
Savent ce que tu veux dire,
O ma clé!

Si parfois, en mon absence,
Quelques amis en bombance



Viennent lever le scellé,
Remplace-moi; qui perd gagne;
Livre-leur tout mon champagne...
O ma clé!

Et tu protèges encore
Les mystères de l'aurore,
Lorsque mon lit est doublé.
En rougissant, une vierge
Te demande à ma concierge,
O ma clé!

Ouvre-lui mon nécessaire,
Ma caisse et mon secrétaire,
Où gît un drame bâclé;
Adèle est honnête et tendre,
Et puis, je n'ai rien à prendre...
O ma clé!

Il est tard, chère Julie;
Ouvre-moi, je t'en supplie,
Ta porte et ton lit renflé;
J'ai perdu, ma toute belle...
— Quoi?... Ta bourse?... me dit-elle.
— Non, ma clé!

Pour moi, qui n'ai pas de garde,
De suisse avec hallebarde,
Ni de valet bien bouclé,
Qui me remplace ces braves,
Et qui siffla les Burgraves?...
C'est ma clé!

ADÈLE.

Adèle est une lorette,
Elle vit de ses amours ;
Elle change tous les jours
D'amant comme de toilette,
Et chacun de ses désirs
Lui coûte un ou deux plaisirs.
Mais dans sa noire prunelle
Brille tant de volupté!...
Adèle, ma pauvre Adèle ;
Cela vous sera compté.

Adèle a tous les caprices ;
Il lui faut tous les bonheurs,
Des valets, de l'or, des fleurs,
Tous les luxes, tous les vices !
Elle se livre au premier
Qui sait plaire ou peut payer...
Mais Dieu, qui la fit si belle,
Lui donna tant de bonté!...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

De sa livrée insolente,
De ses chevaux hennissants
Elle insulte les passants ;
La courtisane indolente
Éclabousse sans pitié
La vertu qui marche à pié !
Mais, au pauvre qui l'appelle,
Elle fait la charité...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

L'été la fait châtelaine ;
Elle a des prés et des bois,
Un manoir, des villageois
Dont elle est la souveraine.
Elle va, par ses vilains,
Se faire baiser les mains ;
Mais elle sème autour d'elle
Le bien-être et la gaité...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

En ses mains l'or s'éparpille ;
Il s'envole au gré du vent ;
Un jour dévore souvent
L'aisance d'une famille !
Mais on m'a dit qu'en secret
A sa mère elle envoyait
Le pain, le bois, la chandelle,
Le repos et la santé...

Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

Adèle eut, dès son enfance,
Un fils, espoir de son cœur;
C'est sa dernière pudeur.
De loin, sur son innocence
Elle veille avec amour;
Il sera soldat un jour...
Sans jamais connaître celle
Dont rougirait sa fierté!...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

LES MOIS.

Il faut de la philosophie
Pour supporter les coups du sort;
C'en est fait, je me sacrifie,
Demain, demain, je serai mort!
Ma future est jeune, elle est belle,
Et je l'aimerai, je le dois;
Je veux toujours être auprès d'elle...
Mais dans un mois...

On me polit, on me façonne
Aux mœurs de mon nouvel emploi,
Et des avis que l'on me donne
Je me suis fait un code à moi;
Je suis comme l'agneau sans tache,
Je baisse les yeux et la voix...
On m'a fait couper ma moustache...
Mais dans deux mois...

J'aimais à fumer un cigare,
J'avais de généreux amis,
Et toujours le plaisir avare
A nos banquets était promis.

Je ne bois que de l'eau rougie ;
Adieu les chansons d'autrefois
Et les bienfaits de la régie...
Mais dans trois mois...

Femmes jeunes, femmes jolies,
Que de regards j'avais pour vous !
Que de désirs, que de folies !...
Passez, passez autour de nous.
Gardez pour un œil moins sévère
Vos traits fins et vos frais minois ;
J'ai perdu le droit de vous plaire...
Mais dans six mois !...

Ma foi, nargue de la tristesse !
Je veux, tandis que le jour luit,
Faire ma seconde jeunesse
Et prolonger le temps qui fuit.
A tout soupçon inaccessible,
Je serai bon mari, je crois,
Et père... le plus tard possible...
Mais dans neuf mois !...

LA CHAUMIÈRE.

O bayadères,
Nymphes légères,
Loin de Paris s'envolent les hivers;
Venez, fringantes
Étudiantes,
L'air est limpide et les bosquets sont verts.

Que du printemps les aimables prémices,
Du noir Prado fermant les deux battants,
Rouvrent vos cœurs aux amoureux caprices,
Et la Chaumière à vos pas inconstants.

Dans leur volage
Pèlerinage,
Voyez, là-bas, cent couples assortis
Suivre avec grâce
Du mont Parnasse
Les frais berceaux et les jardins fleuris.

Voyez bondir chaque fille rieuse,
En éteignoir son chapeau se pencher,
Et sa mantille accuser, la flatteuse!
Tous les contours qu'elle devrait cacher.

es coquettes,
 es toilettes,
 r dans le joyeux séjour ;
 reux délire !
 t y respire
 la jeunesse et l'amour.

osquets, pavillons tutélaires,
 zons, ingénieux sofas,
 isirs, que d'étranges mystères,
 omprend et que l'on ne dit pas !

crets bocages,
 as vos ombrages,
 ijours ces charmantes erreurs,
 ces pensées
 lis tracées
 meaux de vos lilas en fleurs !

un jour, quand nos têtes blanchies
 ront sur nos corps énervés,
 is-nous sur vos tiges grandies
 nirs par vous seuls conservés !

éminiscence
 e notre enfance,
 ferez alors battre nos cœurs !
 iens éphémères,
 leurs passagères,
 taris vous donneront des pleurs !

Mais à présent que la force et la vie
 Dans tous nos sens circulent à grands flots,
 Enivrons-nous... Aujourd'hui la folie,
 Le bruit, le monde!... et demain, le repos.

O ma déesse
 Enchanteresse,
 Viens, épuisons la coupe du plaisir,
 Source idéale,
 Où tout exhale
 Un souffle, un chant, un parfum, un désir!

Vois, comme nous, la nature avivée
 Des bois épais nous offrir le manteau;
 Là, l'herbe fraîche, en tertre relevée,
 Étend au loin son canapé nouveau.

Puis, des montagnes,
 Vois tes compagnes
 Rouler gaîment, en se donnant la main,
 Cohorte blanche,
 Que l'avalanche
 Rapide entraîne au fond de ce ravin.

Et maintenant, amazone hardie,
 Presse les flancs du Pégase indompté
 Qui, comme plus d'un moderne génie,
 Descend toujours, dès qu'il est remonté!

Avec audace,
 Franchis l'espace;

esier je suis les pas bruyants ;
lans l'abîme,
ple sublime,
ous radieux et chantants !

irons du chalet helvétique
ncor l'orchestre campagnard,
n pastoral et rustique
irs du champêtre Musard.

e à la danse
acun s'élançe ;
me on se presse, on accourt ;
le et frétille
ns le quadrille,
i qui rayonnes d'amour :

erçant domine la tempête ?
appelle ses époux ;
soir, l'amoureuse chouette
forêts réveille les hiboux.

euple frivole,
e temps s'envole,
dansez!... Mais que vois-je là-bas?...
ette figure,
'trange et mûre,
rand corps qui circule à grands pas ?

Parmi les fleurs et les willis vermeilles,
 Que viens-tu faire ici, sylphe ventru?
 Épais frelon, au sein de nos abeilles,
 Viens-tu chercher le miel qui nous est dû?

Non, c'est Lahire
 Qui, sans sourire,
 Promène au loin son regard vigilant;
 Sa main sévère,
 Et peu légère,
 De ses massifs extirpe le chiendent!

Pourquoi donner cent bras à Briarée?
 Au brave Argus pourquoi donner cent yeux?
 Avec sa vue et sa poigne sacrée,
 Lahire eût pu les remplacer tous deux.

Mais le bruit cesse;
 Chacun s'empresse
 De regagner ses pénates lointains;
 Puis, dans les rues,
 Cent voix émues
 Vont réveiller tous les échos latins.

De tous côtés, voyez, dans la nuit sombre,
 S'évanouir l'essaim mélodieux;
 Puis tout se tait, on n'entend plus, dans l'ombre,
 Qu'Angéline poussant son cri d'adieux.

Allez, fringantes
Étudiantes,
Allez trouver, étudiants joyeux,
Dans vos chambrettes,
Sur vos couchettes,
Le repos seuls ou le plaisir à deux.

URSULE.

Dans ma chambre solitaire,
J'étais, ce matin,
Dormant comme un prolétaire,
Quand un beau lutin,
De mon étroite cellule,
Brisa les verrous;
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous.

Il avait votre visage,
Mais plus indulgent;
Il avait votre corsage,
Mais plus engageant;
Il avait l'air plus crédule,
Et les yeux plus doux....
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous.

Votre pudeur alarmée
Cachait son beau corps;
Sa robe, trop tôt fermée,
Couvrait vos trésors;

Mais sa robe était de tulle ,
Si bien qu'au-dessous....
J'ai rêvé de vous , Ursule ,
J'ai rêvé de vous.

Il s'approcha de ma couche ,
Mais si près , si près ,
Que vos lèvres à ma bouche
Disaient leurs secrets ;
Puis , oubliant tout scrupule ,
J'en rougis pour nous....
J'ai rêvé de vous , Ursule ,
J'ai rêvé de vous.

Mais je m'éveillai , ma chère ,
Au plus doux moment ;
Et quand j'ouvris la paupière ,
A moitié dormant ,
Dans mon amour ridicule ,
Sens dessus dessous ,
Je rêvais encore , Ursule ,
Je rêvais de vous !...

LES POISONS.

Mon ami, la fièvre vous gagne,
Il faut suivre un régime enfin ;
Il faut aller à la campagne ;
D'abord ne buvez plus de vin.
— Eh ! quoi ? pas même de champagne ?...
— C'est un poison, entendez-vous !
— Docteur, le poison est si doux !

Évitez les courses, la chasse,
Soyez bien vêtu, bien chauffé ;
Ayez une vache bien grasse,
Et ne prenez plus de café.
— Quoi ! pas même une demi-tasse ?
— C'est un poison, entendez-vous !
— Docteur, le poison est si doux !

Appuyez-vous sur votre canne,
Et parfois, si c'est votre goût,
Montez à cheval... sur un âne,
Mais pas de cigare surtout.
— Quoi ! pas même de la Havane ?
— C'est un poison, entendez-vous !
— Docteur, le poison est si doux !

CHANSONS LÉGÈRES.

55

**partez, point de tristesse ;
en reviendrez... attendez !
e une seule promesse :
de... vous m'entendez?...
moi ! pas une seule maîtresse ?
e le défends, entendez-vous !
Docteur, le poison est si doux !**

PALINODIE.

AIR *des Reines de Mabilie.*

O filles de Laïs,
Que mes chansons jadis
Célébrèrent gratis,
Faut-il chanter votre *De profundis*?

O Maria, gentille demoiselle,
Toi, Mogador, qui nous fis les doux yeux,
Toi, Pomaré, que l'on crut immortelle,
Et toi, Clara, qu'aimèrent nos aïeux....

De Mabilie attristé,
Vous avez déserté
Le jardin enchanté,
Où se cambrait votre immortalité!

Ces frais lilas, et ce sable historique
Qui garde encor l'empreinte de vos pas,
Ces flots de gaz inondant le portique,
Tout vous appelle, et vous ne venez pas!

Craignez-vous pour vos traits
Les bosquets moins discrets ?
Naguère vos attraits
Ne craignaient pas d'être vus de trop près.

auriez-vous donc, loin des rives de France,
Sans vos sujets, signant le conjungo,
Toutes les quatre accepté l'alliance
D'un prince russe, ou d'un roi du Congo ?

Sous quels cieux plus galants,
Vers quels cœurs plus brûlants,
Vos destins turbulents
Aient-ils donc exporté vos talents ?...

bien encor, par un retour bizarre
Dieu d'amour, cette fois trop constant,
Pleriez-vous les murs de Saint-Lazare,
Le harem de quelque vieux sultan ?

Ou bien encor, suivant
L'inconstance du vent,
Un caprice fervent
A-t-il fait enfermer au convent ?

Non, cessez, ma plaintive élégie ;
J'ai trouvé nos quatre anges perdus,
Mais encor de séve et d'énergie,
Moins légers, moins frais, ou plus dodus.

A cheval , Mogador
Étale mieux encor
Le splendide trésor
De son brocart tissu de pourpre et d'or.

De Maria la moderne demeure
Est un laudau traîné par deux coursiers ;
Chacun sait bien que c'est à deux francs l'heure,
Mais nul ne sait comment ils sont payés.

Vos bijoux , vos bouquets ,
Vos costumes coquets
Se soldent en... caquets ;
Mais payez-vous ainsi tous vos laquais ?

La Pomaré , votre émule éternelle ,
Encore ici cherche à vous accrocher ,
Pour vous montrer sa jument plus rebelle ,
Son groom plus mince , et son plus gros cocher.

Son corps enveloppé
Dans le velours drapé
Au fond de son coupé ,
Par habitude , encor fait canapé.

Mais il en est une qui m'inquiète :
C'est ma Clara , ma vivace Clara ;
Et je promets la récompense honnête
A qui , tout seul , me la rapportera.

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
Croyez-moi, laissez là
Chevaux, coupés, laquais, *et cætera!*

LE SOUPER DE MANON.

Blaise , dit la fillette ,
Je viens souper chez vous...
— Souper dans ma chambrette?
Mais comment ferons-nous?...
Car je n'ai qu'une assiette....
— C'est assez , dit Manon.

Blaise prétend que non !

Blaise , mon ami Blaise ,
On est très-bien ici ;
Mettez-vous à votre aise ,
Asseyons-nous ainsi....
— Mais je n'ai qu'une chaise !
— C'est assez , dit Manon.

Blaise prétend que non !

Une chaise , une assiette ,
Cela suffit vraiment ;
Partageons la serviette
Et soupons.... — Mais comment?...

Je n'ai qu'une fourchette!...

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

Blaise, qu'allez-vous faire?

— Je ne fais rien du tout.

— Voulez-vous bien vous taire!...

Blaise, buvons un coup....

— Mais je n'ai qu'un seul verre....

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

Vous froissez ma toilette,

Blaise, délacez-moi....

Tirez ma collerette....

Et couchons-nous.... — Sur quoi?...

Je n'ai qu'une couchette....

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

Mais quoi!... Blaise lui-même,

Le matin, à mi-voix,

Disait : « Manon, je t'aime! »

Pour la troisième fois....

Non, pour la quatrième!...

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

LA MEUNIÈRE ET LE MOULIN.

Elle est belle, la meunière,
Et son moulin est béni;
Elle est là, joyeuse et fière,
Comme l'oiseau dans son nid.
Il est là, sur la colline,
Comme un géant s'élevant;
Il étend sa longue échine
Et ses bras rouges au vent.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

Voyez comme elle est pimpante,
Avec son simple jupon;
Écoutez comme elle chante
Et rechante sa chanson.
Voyez-le, fier sur sa base,
S'agitant soir et matin;
Écoutez comme il écrase
Les épis qui font le pain.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

Oui, j'en jure par mon âme,
Celui-là serait heureux
Qui pourrait avoir pour femme
La meunière que je veux.
Il produit dans sa journée
Quatre beaux sacs ronds et blancs ;
Il rapporte par année
Au moins sept à huit cents francs.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

Le moulin sans la meunière,
C'est le verre sans le vin ;
Mais aussi c'est vin sans verre
Que meunière sans moulin.
J'aurai des enfants, j'espère,
Mais il me faudrait enfin
La meunière pour les faire,
Pour les nourrir, le moulin.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT.

Je pleure.

Je vois tout gris, je vois tout noir ;

J'ai bu trop de bon vin, ce soir ;

Je vais être gris tout à l'heure :

Je pleure.

— Je ris.

Je vois tout bleu, je vois tout rose ;

Le vin est une douce chose ;

Voilà longtemps que je suis gris.

Je ris.

— Perds-tu la tête ?

— Perds-tu l'esprit ?

— Arrête ! — Arrête !

— Ah ! ah ! ah ! ah ! — Hi ! hi ! hi ! hi ! —

C'est Jean qui pleure et Jean qui rit.

Je pleure.

J'ai l'estomac trop délicat ;

Je ne puis manger que d'un plat :
Aussi je fonds comme du beurre.
Je pleure.

— Je ris.

Depuis que je me mets à boire,
Je ne mange que pour mémoire :
Aussi, vois comme je maigris.
Je ris.

Perds-tu, etc.

Je pleure.
Mon épouse, la connais-tu ?
Es-tu bien sûr de sa vertu ?
Je crois que la tienne est meilleure.
Je pleure.

— Je ris.

Cela ne m'inquiète guère ;
Je suis bien sûr de mon affaire :
Je ne suis plus dans les conscrits.
Je ris.

— Perds-tu, etc.

— Je pleure.
Entends la voix de la raison :
Je veux rentrer à la maison.
Partons ; tu sais où je demeure .
Je pleure.

— Je ris.

Moi, je change de domicile ;
J'habite les champs ou la ville ;
J'ai plusieurs maisons dans Paris.

Je ris.

— Perds-tu, etc.

Je pleure.

Car, qu'est-ce que la vie, enfin ?
C'est un flacon de mauvais vin....
Mais pourquoi faut-il que l'on meure ?
Je pleure.

— Je ris.

Car la mort.... Suis bien mon idée....
Est une bouteille vidée ;
On ne rend que ce qu'on a pris.
Je ris.

— Perds-tu la tête ?

— Perds-tu l'esprit ?

— Arrête ! — Arrête !

— Ah ! ah ! ah ! ah ! — Hi ! hi ! hi ! hi ! —
C'est Jean qui pleure et Jean qui rit.

LA KERMESSÉ.

Entends-tu là-bas
Les joyeux ébats ?
Javotte, c'est la kermesse :
Par tous les sentiers,
Bourgeois et fermiers,
Chacun s'agite et se presse.

La danse va commencer
Superbe ;
Ma Javotte, viens danser
Sur l'herbe.

Couples assortis,
L'un sur l'autre assis,
S'embrassent sous le feuillage ;
Et les vieux époux,
Dessus ou dessous,
A table font mariage.

La foule, entre quatre ormeaux,
Se presse ;
L'orchestre, sur deux tonneaux,
Se dresse.

L'archet a crié ;
Chacun est sur pié ;
Filles et garçons, en place !
On n'invite pas :
On prend par le bras
La plus belle ou la plus grasse.

Chaque visage se teint
De joie,
Ou, dans un grand pot d'étain,
Se noie.

Robes, cotillons,
Cheveux bruns ou blonds,
Blancs bonnets avec dentelle,
Tabliers, mouchoirs,
Rouges, blancs ou noirs,
Tout court, tout crie et se mêle.

Des cheveux jusqu'aux talons,
Tout tremble :
Viens, Javotte, brimbalons
Ensemble.

J'aime tes yeux bleus,
Et tes grands cheveux
Blonds commè des grains d'avoine ;
Tes grosses couleurs
Sont comme des fleurs
De pavot ou de pivoine.

On doit s'embrasser après
La danse :
Javotte, nous serons prêts
D'avance.

Sautons comme il faut,
Bien fort et bien haut,
Pour qu'on nous regarde faire ;
Puis nous tournerons
En faisant des ronds,
Des ronds à rouler par terre.

Et si quelque autre amoureux
Te lorgne,
Tant pis s'il revient boiteux
Ou borgne !

Et puis, à la fin,
Quand nous aurons faim,
Nous irons à la gargote :
Là, nous souperons,
Et puis nous rirons,
Et puis nous... rirons, Javotte.

PIERRETTE ET PIERROT.

Quinze ou seize ans, fraîche toilette,
Court jupon et corsage ouvert,
Un bonnet blanc, un ruban vert :
Voilà Pierrette.

De gros souliers, un grand jabot,
Un pantalon de son grand-père,
Un habit tombant jusqu'à terre :
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous ? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Un cou d'une blancheur parfaite,
Avec de charmants environs ;
Des cheveux bruns, des yeux marrons :
Voilà Pierrette.

La tournure d'un vieux magot,
Des cheveux roux, un œil verdâtre,

Un nez qu'on ne voit qu'au théâtre :
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous ? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Regard mutin, mine coquette,
La malice avec l'enjouement,
Feu de novice et cœur d'enfant :
Voilà Pierrette.

La conversation d'un pot,
Des yeux malins comme des bornes,
Et l'esprit d'une bête à cornes :
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous ? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Voilà que la noce s'apprête ;
A l'église on court se ranger ;
Robe blanche et fleur d'oranger :
Voilà Pierrette.

Pierrot dit oui, comme un grand sot ;
Puis aussitôt chacun de dire

Qu'on a vu Pierrette sourire...

Voilà Pierrot !...

Déjà Pierrette danse

Avec un invité.

Qu'en pensez-vous ? — Je pense
Que Pierrot l'a bien mérité.

UN MARI MALHEUREUX.

Qu'ai-je donc fait aux dieux
Pour être leur victime ?
Suis-je un homme odieux ?
Ai-je commis un crime ?
Vous voyez devant vous
Un mortel déplorable,
Le malheureux époux
D'une femme adorable !

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Car si Clémence enfin
Était comme les autres,
Si j'avais le destin
De tant de bons apôtres,
J'aurais pour avocats
Ses torts et ses caprices ;
Mais quelle femme, hélas !
Elle n'a pas de vices !...

III.

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Elle est d'une douceur
A vous rendre malade.
Si j'avais le bonheur
De la trouver maussade,
J'aurais quelque raison,
Pour adoucir ma peine,
De faire le garçon
Une fois par semaine.

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Si son ardeur du moins
Était plus raisonnable....
Mais des plus tendres soins
Sans cesse elle m'accable.
Elle est, dans son amour,
Pire que vingt maîtresses ;
Je ne puis un seul jour
Éviter ses tendresses.

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?

Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Que de fois je me dis :
Si ma femme était laide ,
J'irais voir mes amis
Anténor et Tancrede ;
Si quelque beau garçon
La trouvait plus sensible ,
Je pourrais bien.... Mais non ,
Elle est incorrigible !...

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous , Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Enfin je suis battu ;
Je l'accorde moi-même ;
Non... C'est trop de vertu :
Il faut bien que je l'aime.
Elle mourrait sans moi :
Je ne suis plus mon maître ;
Je crois presque , ma foi ,
Que j'aimerais mieux être....

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous , Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

MAY.

(FABLIAU.)

Oh ! may !
Oh ! may !
Oh ! le joli mois de may !
(VIEILLE CHANSON.)

« May ramène les longs jours :
C'est trop être endormie ;
May réveille les amours :
Réveillez-vous ; ma vie.

Oh ! may !
Oh ! may !
Oh ! le joli mois de may !

Viens voir si l'oiseau des bois
Chante toujours de même ,
Et si les fleurs à ta voix
Répondront que je t'aime.

Oh ! may !
Oh ! may !
Oh ! le joli mois de may ! »

Jeanne entend son amoureux
Chantant sous sa fenêtre ;
Elle éveille ses grands yeux,
Qui ne dormaient peut-être...

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Jeanne s'habille, elle accourt,
Sans faire sa prière ;
Elle a corsage plus court
Et jupe plus légère.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

« Bonjour, Jeanne, fleur de thym,
Qui brilles sans parure,
Fraîche comme le matin,
Simple comme nature.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Viens : au bois nous trouverons
Un feuillage bien tendre,
Où, tout bas, nous nous dirons
Ce qu'on ne doit entendre.

Oh! may!

Oh! may!

Oh! le joli mois de may!

Nous secourons sous nos pas
Les pleurs de la rosée;
Viens t'appuyer sur mon bras...
La route est malaisée.

Oh! may!

Oh! may!

Oh! le joli mois de may!

Pose ton front près du mien;
Mets ta main dans la mienne :
On dit que, pour s'aimer bien,
Il faut qu'on se soutienne.

Oh! may!

Oh! may!

Oh! le joli mois de may!

Trois baisers tu me devras
Sur ta bouche mignonne;
Celui-ci ne compte pas... »
C'est Jeanne qui le donne.

Oh! may!

Oh! may!


Oh! le joli mois de may!

Laissez-les au bois s'enfuir,
Dans la plus sombre allée ;
Jeanne voudrait revenir ;
Mais elle est si troublée!...

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Frais lilas, plantes des champs,
Ouvrez vos fleurs nouvelles ;
Fauvettes, dites vos chants ;
Aimez-vous, tourterelles!

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!



EST-CE TOUT?

Puisque je vous rencontre, Élise,
C'est un beau jour.
Permettez donc que je vous dise
Tout mon amour.
Mon cœur bat, que c'est un délire;
Laissez-moi tout bas vous le dire...

—Est-ce tout?—Non.—Comment! ce n'est pas tout?
Dépêchez-vous donc, monsieur Pierre;
On m'attend, là-bas, chez ma mère.
Hélas! comme il en dit beaucoup!
Ce n'est pas tout!...

— Comme vous avez belle mine
Sous ce bonnet,
Et comme votre taille est fine
Dans son corset!
Vous avez la fraîcheur des roses,
Et puis, et puis, tant d'autres choses!

—Est-ce tout?—Non.—Comment! ce n'est pas tout?
Dépêchez-vous donc, monsieur Pierre;

On m'attend, là-bas, chez ma mère.
Hélas! comme il en dit beaucoup!
Ce n'est pas tout!...

— Quand nous sommes tous deux ensemble,
Je sens en moi
Comme quelque chose qui tremble,
Je ne sais quoi...
Oh! que je voudrais à l'église,
Un jour, entrer avec Élise!...

— Est-ce tout? — Oui. — Comment! c'est déjà tout?
Vous aviez le temps, monsieur Pierre;
On ne m'attend plus chez ma mère.
Hélas! il n'en sait pas beaucoup :
C'est déjà tout!

LES DEUX.

J'ai deux amants , pas davantage :
L'un a tous les droits des maris ,
L'autre n'a que ceux qu'il a pris :
J'ai mon seigneur et j'ai mon page.
Comment donc faire un choix entre eux ?
Pourtant , celui que je préfère...
— C'est bien , je vous entends , ma chère ,
Ce n'est pas le premier des deux. —

Sans doute vous allez me dire
Que le premier est vieux et laid ?
Non pas : il est jeune , il me plaît ;
Le second n'a rien pour séduire ;
Il n'est ni beau ni gracieux :
Eh bien , celui que je préfère...
— Allez , je vous entends , ma chère ,
Ce n'est pas le plus beau des deux. —

Ainsi va l'humaine machine :
L'un est riche et l'autre sans bien ;
L'un me donne tout , l'autre rien ,
Et de celui que je ruine

Souvent nous rions tous les deux.
Eh bien, celui que je préfère...
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus généreux. —

L'un n'aime que moi dans le monde ;
Son bonheur est de m'obéir ;
L'autre est tout prêt à me trahir
Pour la première brune ou blonde ;
Même il le ferait sous mes yeux...
Eh bien, celui que je préfère...
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus amoureux. —

Par l'un, j'ai calèche et toilette ;
Je suis dame du haut en bas ;
Quand l'autre me tient à son bras,
Je ne suis plus qu'une grisette.
Et quand il a bu... c'est affreux!...
Eh bien, celui que je préfère...
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le meilleur des deux.

LE QUARTIER LATIN.

Non loin des bords de la Seine,
Paris ne connaît qu'à peine
Un quartier sombre et lointain,
Qui sur le coteau s'élève,
Devers Sainte-Geneviève :
C'est le vieux quartier Latin.

Les maisons sont hautes,
Où perchent les hôtes
De ce paradis fangeux ;
C'est que la jeunesse
Est l'aimable hôtesse
Qui rit et monte avec eux.

Au sein de la grande ville,
C'est le studieux asile
Où l'on travaille en s'aimant ;
Chaque maison a sa gloire,
Chaque chambre son histoire,
Chaque meuble son roman.

Joyeux ermitage,
Où tout se partage,

La couchette et le repas ;
Pays d'espérance,
Où l'on ne dépense
Que l'argent que l'on n'a pas !

Tout s'accouple et se complète :
L'écolier cherche Lisette ;
Le lierre cherche l'ormeau.
L'étudiant solitaire,
C'est la plante hors de terre,
C'est le poisson hors de l'eau.

Elle est si gentille,
La modeste fille
Qui chante dans son réduit !
Le jour, couturière,
Le soir, bayadère,
Que fait Lisette la nuit ?

Au Code combien d'atteintes !
Combien de flammes éteintes
Avant le terme promis !
Et parfois, sans qu'on y songe,
Le bail aussi se prolonge
Pour se léguer aux amis.

Anténor fidèle
Avec une Adèle
Est resté près de huit jours.
Puis d'autres arrivent ;

Les femmes se suivent
Et se ressemblent toujours.

Combien de types encore,
Depuis le gros Polydore
Qui mène Ursule au tambour,
Jusqu'aux nouvelles recrues
Qui poursuivent dans les rues
Les veuves du Luxembourg!

Comment satisfaire
Le monde et son père,
La Chaumière et l'examen;
Le billard, l'école,
Lisette et Barthole,
La pipe et le droit romain?

Puis arrivent les vacances :
Que de tristes échéances
De la Seine à l'Odéon!
Arthur a passé sa thèse,
Et l'amoureuse Thérèse
Tombe d'Arthur en Léon.

O belle jeunesse,
Combien de sagesse
Dans tes plus fougueux ébats!
Qu'ils sont moins aimables,
Ces gens raisonnables,
Ces austères magistrats!

C'est là, dans une mansarde,
Que travaille l'avant-garde
Du siècle qui va venir ;
Turbulente pépinière,
Qui commence la carrière
Que tant d'autres vont finir.

Mais l'heure s'avance
De la décadence :
Lisette a passé les ponts ;
Elle a fait fortune ;
Adieu, robe brune,
Blancs bonnets et courts jupons.

Quand sa thèse est terminée,
Un clerc de cinquième année
Parle comme un vieux robin ;
En sortant de la clinique,
Un docteur pharmaceutique
N'est plus même un carabin.

Las ! tout se disperse ;
Le quartier se perce,
Se transforme et s'assainit.
Des maisons plus belles
Vont remplacer celles
Où l'amour posait son nid.

Et, dans la cité nouvelle,
Un jour, quelque vieille Adèle,

Seul débris d'un siècle éteint,
Dira, cachant son visage,
Aux Anténors d'un autre âge :
« Là fut le pays Latin ! »

LES AMANTS D'ADÈLE.

Quoi! des bijoux, un cachemire,
A vous, si pauvre l'an dernier!
Adèle, oseriez-vous me dire
Comment vous pouvez les payer?
Un bonnet, une bagatelle
Comblaient vos modestes besoins...
Vous avez un amant, Adèle,
Vous avez un amant... au moins.

Ce n'est pas l'aiguille peut-être
Qui vous donne des diamants?
Mais permettez que je pénètre
Dans vos riches appartements.
Le luxe partout étincelle,
L'or se niche dans tous les coins...
Vous avez deux amants, Adèle,
Vous avez deux amants... au moins.

Vous avez, à ce qu'on m'assure,
Deux chevaux; on dit même trois :
Deux pour vous traîner en voiture
L'autre pour vous porter au Bois.

Voulez-vous que je vous rappelle
Ce que disent ces trois témoins?...
Vous avez trois amants, Adèle,
Vous avez trois amants... au moins.

Voilà ce qui s'appelle vivre...
Ce n'est pas encor tout, je crois :
Vous êtes inscrite au grand livre ;
Vous avez du cinq et du trois.
Ceci semble accuser, ma belle,
Un autre âge, avec d'autres soins...
Vous avez quatre amants, Adèle,
Vous avez quatre amants... au moins.

Voyons, Adèle, soyez bonne :
Sont-ils cinq... ou bien six... ou bien...
Sept?... Vous vous récriez, mignonne ;
Passe pour six, terme moyen.
Eh bien, ne soyez pas cruelle ;
Quittez ces grands airs superflus :
Vous aurez sept amants, Adèle,
Vous aurez sept amants... au plus.

TOINETTE ET TOINON.

Toinette et Toinon, sœurs jumelles,
Moitiés d'une même unité,
Toutes deux aimables et belles,
Plaisent par leur diversité.
L'une brille par la toilette;
L'autre porte un simple linon :
Voilà Toinette ;
Voici Toinon.

Dans son boudoir, quand elle cause,
Toinette est la femme d'esprit ;
Qu'un souper la métamorphose,
C'est Toinon qui chante et qui rit.
Quand l'une est sévère et discrète,
L'autre ne sait pas dire non.
Bonjour, Toinette ;
Bonsoir, Toinon.

Mais parfois l'écheveau se mêle ;
Quand le fil est embarrassé,
L'ouvrage est terminé par celle
Qui ne l'avait pas commencé.

En prenant sa robe coquette
La chrysalide perd son nom.
Adieu, Toinette ;
Salut, Toinon.

Toinette, c'est Toinon en robe ;
Toinon, c'est Toinette en jupon.
L'une sous l'autre se dérobe ;
Mais entre elles je jette un pont.
Je fais ma révolte complète
Sans barricade et sans canon.
A bas Toinette !
Vive Toinon !

MES ENFANTS.

Voyez-vous le bel avantage
D'avoir été jeune à vingt ans !
Les matrones du voisinage
Me font honneur de leurs enfants.
Quand j'en aurais fait trois ou quatre ,
Voilà-t-il pas de quoi me battre ?

Mais non, ma foi ,
Ces enfants ne sont pas de moi.

Hortense, ma première amie,
Que j'entrevis à peine un jour,
Prétend que sa fille Eugénie
Est l'enfant aîné de l'amour.
Pour un baiser sans conséquence
Avoir une pareille chance !...

Non, par ma foi ,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

J'ai bien quelque part sur la terre
Un filleul qui porte mon nom ;
Sa mère, qui fut ma commère,
Prétend qu'il me ressemble... Non.

Je ne suis pas beau, c'est possible ;
Mais le malheureux est horrible.

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

En vain vous prétendez, Adèle,
Que vous n'aimez pas votre époux :
Cela ne prouve rien, ma belle,
Sinon que votre fils est roux,
Qu'il a le goût de la chicane,
Qu'il est avocat, Dieu le damne !

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Jean, viens ici que je t'embrasse ;
Te voilà frais émancipé ;
Bon chien, dit-on, chasse de race :
Ton père fut souvent trompé.
Mais par la science tu brilles,
Et puis tu n'aimes pas les filles...

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Le fils de mon propriétaire,
Chose étrange, est un bon vivant ;
Il dépense l'or de son père,
Moitié mangeant, moitié buvant.
Mais, quand je lui lis notre histoire,
Son cœur ne bat pas pour la gloire !...

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Cependant tout le monde assure
Que Paul me ressemble. En effet,
Il a ma taille, ma tournure ;
Moi, je le trouve fort bien fait ;
Puis il aime l'indépendance,
Le vin, les femmes et la France.
Oui, par ma foi,
Celui-là peut être de moi.

Mais m'aviez-vous dit, à moi,
Qu'Arthur vous plaisait, traître ?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

SATAN MARIÉ.

lit un jour : Je commence
m'ennuyer.

x, pour faire pénitence,
le marier.

j'aurai passé mon envie,
ix recommencer ma vie.

Satan, crois-moi,
me est plus fine que toi.

sa dague rouge et bleue,
Il coupa tout,
s et poils, cornes et queue,
Jusques au bout.

ignit les étincelles
jaillissaient de ses prunelles.

Satan, crois-moi,
me est plus fine que toi.

rend figure, esprit, noblesse,
Et va partout,

Cherchant beauté, grâce, sagesse,
Argent surtout.
Il avise une jeune fille
Sage, bien en dot et gentille.

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Avec Agnès sa fiancée
Il est uni.
La foule à l'église est pressée ;
Tout est fini.
Que va dire Agnès déplorable,
Quand elle connaîtra le diable ?

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Un an, puis deux ans se passèrent ;
Ne changeait pas.
Griffes ni poils ne repoussèrent,
Ni queue, hélas !
Ses yeux restaient tristes et mornes ;
Rien ne reparut... que les cornes.

Satan, crois-moi,
Ta femme est plus fine que toi.

GAIETÉ FRANÇAISE.

Et-ils fait de l'esprit de nos pères,
jeunes gens austères,
vieillards de vingt ans ?
Venez apporter des perruques
sur ces têtes caduques
qui flétrit le printemps.

Les amis, verrons-nous en silence,
sur la terre de France,
à gravir moucherons
à passer sur leurs jambes roidies,
comme des tragédies,
comme des hérons ?

! changer la gaîté diaphane
pour la morgue anglicane
le flegme germain ?
Ouvre la porte à cette belle fille,
à son regard pétillant,
qui vous tend la main ?

Qu'on n'ait plus de fougue sympathique
pour la politique

Et son hideux pathos ;
Pour aboyer devant la foule accrue,
Comme on voit, dans la rue,
Des chiens devant un os !

Attendez donc que votre corps se penche,
Et qu'une barbe blanche
Vous ait fait écouter ;
Et vous aurez alors cet avantage
D'avoir acquis par l'âge
Le droit de radoter.

Mais non : j'entends sa voix qui nous appelle
Avec une crécelle
Et des airs triomphants ;
Son front vermeil rayonne d'espérance ;
La gaité, c'est la France ;
Nous sommes ses enfants.

Un pampre vert orne sa chevelure,
Qui jusqu'à sa ceinture
Tombe en festons joyeux.
C'est la beauté qui rit quand on la touche,
Et sait ouvrir la bouche
Sans fermer ses grands yeux.

Elle se plait à l'épigramme folle,
A l'esprit qui s'envole
Sans jamais s'arrêter ;
Dans un flacon elle perd la mémoire,

chante après boire
dit après chanter.

bras retenons-la captive,
ue chaque convive
ouonne de fleurs.
nde froid lui refuse un asile :
nons-lui domicile
; le fond de nos cœurs.

servons notre longue jeunesse
s une forteresse
ne se rendra pas ;
veux léguons cet héritage
vivre d'âge en âge
ès notre trépas.

tais le dernier de la race
picure et d'Horace,
es des bons vivants,
lèle, au fond d'une île indigne,
ais planter la vigne
faire des enfants !

LES BOUTONS.

Heureux garçons de tout âge,
Qui voulez garder toujours
La sainte horreur du ménage,
Avec l'amour des amours,
Fiez-vous à ma sagesse
Et retenez mes dictons :
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Un soir, certaine Artémise
Vit, en un certain moment,
Qu'un bouton, à ma chemise,
Manquait, je ne sais comment.
Elle dut à ma faiblesse
De le recoudre à tâtons...
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Le lendemain, grande affaire !
On veut tout voir en détail ;
Nous dressons un inventaire
De mon linge : quel travail !

comptons tout, pièce à pièce ;
trions, nous inspectons...
pas une maîtresse
recouse vos boutons.

rs, mes petits mystères
yeux sont dévoilés ;
des droits sur mes terres,
des droits sur mes clés.
in de ma forteresse
installe ses plantons.
pas une maîtresse
recouse vos boutons.

de fil en aiguille,
bouton en bouton,
chassé ma famille
a coiffé de coton.
force ou par l'adresse
tient tout des moutons.
z pas une maîtresse
recouse vos boutons.

si plus d'amis intimes,
is Arthur... qui lui plaît :
les enfants légitimes,
is un mari complet.
ur, nous crions sans cesse,
a nuit, nous nous battons !...
z pas une maîtresse
recouse vos boutons.

RÊVES ET RÉALITÉS.

Élançons-nous loin des sphères mortelles ;
Allons rêver dans ce monde divin
Où l'âme glisse, où le corps a des ailes,
Où le printemps n'a jamais eu de fin ;
Où chaque fleur ne meurt que pour renaître....
Mais, sapristi ! comme le vent est frais !
Dépêchons-nous de fermer ma fenêtre ;
Couvrons-nous bien ; nous rêverons après.

Oui, je le sens, le ciel me vivifie ;
L'air est plus pur et le soleil plus chaud.
Tous ces humains dévorés par l'envie,
Qu'ils sont petits, regardés de si haut !
Ce vil métal dont la terre fait gloire....
On frappe.... Entrez.... Hélas ! je l'ignorais :
C'est mon tailleur orné de son mémoire.
Payons toujours ; nous rêverons après.

Quels sentiments s'emparent de mon être ?
C'est la vertu, c'est la foi, c'est l'amour :
Non cet amour qu'un seul jour a fait naître,
Et qui s'enfuit emporté par un jour ;

flamme idéale et rêveuse....
encore.... Ah! c'est un fait exprès!
pas.... Tiens, c'est ma blanchisseuse!
Anna... nous rêverons après.

z-vous, champs de la poésie,
chemin épanchez vos trésors.
vos dieux je goûte l'ambrosie;
ectar pour moi coule à pleins bords!
longez ma mortelle existence!...
soir vient... O douleur! ô regrets!
omac réclame sa pitance!
îner; nous rêverons après.

LES GROS MOTS.

Contons une histoire badine ,
Sans reculer devant les mots.
Il est sûr, comme a dit Racine,
Que les meilleurs sont les plus gros.
Jeannot, villageois jeune et riche,
Rencontra Rose dans un pré,
Elle, simple comme une biche,
Lui, comme un vieux chasseur, madré.
Il lui dit... Que put-il lui dire?
Ah! bah! lâchons le mot pour rire :
Il lui dit..., il lui dit... : « Bonjour! »
Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche!
Il lui dit : « Bonjour! »
Et voilà comme on fait l'amour.

C'est que Rose était une blonde,
Mais blonde comme on n'en voit pas :
Grande, avec une taille ronde,
Large du haut, mince du bas.
Jeannot, plein d'ardeur et d'audace,
Allait, toutes voiles dehors ;

vant d'investir la place,
 dit maître des forts.
 it... Que put-il lui prendre ?
 ! pourquoi vous faire attendre ?
 it..., il lui prit... la main !
 foi, je le lâche ;
 pour celui qui s'en fâche !
 il prit la main ;
 comme on fait du chemin.

it, je ne saurais vous taire
 annot tremblait bien un peu ;
 comme un volontaire
 pas encor vu le feu.
 it, la main dans la poche,
 tant comment se tenir ;
 sur battait comme une cloche ;
 ref, il fallait en finir.
 it... Que dit-il encore ?
 ah ! parlons sans métaphore.
 it..., il lui dit... : « Adieu ! »
 . foi, je le lâche ;
 is pour celui qui s'en fâche !
 lui dit : « Adieu ! »
 là comme on marche au feu.

voilà bien une autre histoire ;
 nte ne finit pas là.
 ot... Qui donc aurait pu croire
 fût capable de cela ?

Il lui fit... (Rose était si sage,
Qu'on n'y voulait ajouter foi),
Il lui fit... (Mais tout le village
Peut vous l'affirmer comme moi),
Il lui fit... Que put-il lui faire ?
Ah ! bah ! ce n'est plus un mystère :
Il lui fit... ; il lui fit... la cour !
 Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
 Il lui fit la cour ;
Voilà ce que c'est que l'amour.

ES CONFESSIONS.

buvons. — Buvons, Adèle ;
é sort du tonneau.
us constant. — Tu fus fidèle.
c'était bon ! — Que c'était beau !
e crois plus à tes promesses.
e moque de tes serments.
or, buvons à tes maîtresses.
ns, Adèle, à tes amants.

je te connus, Adèle...
nd je te rencontrai, Victor...
leur était presque nouvelle.
n'avais pas vingt ans encor.
ais dupe de tes tendresses.
noi de tes beaux sentiments.
Victor, à tes maîtresses !
ns, Adèle, à tes amants !

ois encor notre chambrette.
ois toujours notre fauteuil.
souvient-il de ma toilette ?
rappelles-tu mon orgueil ?

- Le jour était plein de caresses...
- La nuit grosse d'événements!...
- Allons, Victor, à tes maîtresses!
- Allons, Adèle, à tes amants!

- Ingrat! comme je fus trahie!
- Ingrate! comme j'étais bon!
- J'ignorais Hortense et Julie.
- J'aimais Alexandre et Léon.
- Soyons cléments pour ces traîtresses.
- Pour ces traîtres soyons cléments.
- Allons, Victor, à tes maîtresses!
- Allons, Adèle, à tes amants!

- Mais depuis ces beaux jours de fêtes...
- Mais depuis ces temps fortunés...
- Que de victimes as-tu faites!
- Que de gens as-tu ruinés!
- Combien as-tu chanté de messes?
- Combien as-tu fait de romans?
- Allons, Victor, à tes maîtresses!
- Allons, Adèle, à tes amants!

Adèle, tout me remémore...

- Oui, Victor, nos vieilles amours.
- Je pense que je t'aime encore.
- Je crois que je t'aime toujours.
- Tu mens, quoique tu te confesses.
- Tu te confesses, mais tu mens.
- Ah! bah! tant pis pour mes maîtresses!
- Ah! bah! tant pis pour mes amants!

LES CERISES
DE MONTMORENCY.

1850.

grand'mère vous dira
que tout dégénère.
Le siècle qui viendra
ne vaut pas son père,
ses descendants, Dieu merci,
En verront de grises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Tout devient petit, petit,
Hommes comme femmes ;
Chez nous rien ne s'agrandit,
Excepté les drames.
Nous avons tout raccourci,
Même les chemises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

De Saint-Cloud à Charenton
Le flot monte et fume.

Où diable logera-t-on
Toute cette écume?
On dit qu'à Bicêtre aussi
Les places sont prises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

L'égalité doit régner,
Nous pouvons l'attendre ;
Mais l'un ne veut rien donner,
L'autre veut tout prendre.
Quand ils auront réussi
Dans leurs entreprises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Du pays nous voudrions
Gérer les affaires ;
Dieu sait où nous envoyons
Tous nos ministères !
Il est vrai que celui-ci...
Je dis des sottises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

De nos droits électoraux
Oublions les charmes.
On peut vivre sans journaux
Et loin des gendarmes.

vu passer par ici
les patrouilles grises...
ons à Montmorency
cueillir des cerises.

LES ÉTRENNES DE JULIE.

Pour le jour de l'an , on assure
Que Julie a reçu trois dons :
L'un d'argent, l'autre de parure,
Et le troisième de bonbons.
Ce triple présent la relie
A trois temps plus ou moins heureux.
D'abord, il accuse, Julie,
Trois amoureux.

Mais l'argent, c'est le fond du vase,
C'est le dernier charme détruit;
C'est la réalité sans gaze,
C'est l'amour en bonnet de nuit;
C'est, dans sa dernière folie,
Cupidon goutteux et cassé;
L'argent, avouez-le, Julie,
C'est le passé.

Les bijoux, c'est l'amour aimable
Qui croit en vous par vanité,
Qui, sans cesser d'être agréable,
Déjà songe à l'utilité.

qui sur votre cou se plie,
se vendre en un cas pressant.
ijoux, voyez-vous, Julie,
C'est le présent.

bonbons qui vous font sourire,
l'illusion de vingt ans,
oyance aux ailes de cire
fond le soleil du printemps :
l'espérance non remplie
va rêvant des cieux d'azur.
bonbons, ma chère Julie,
C'est le futur.

prochain, à pareille fête,
futur sera le présent;
passé prendra sa retraite;
présent sera-t-il présent?
sais que vous êtes jolie;
s le temps est si rigoureux!
is n'aurez pas toujours, Julie,
Trois amoureux.

JE N'AIME PAS.

Je t'aime, tu m'aimes, il m'aime,
Nous nous aimons, vous vous aimez,
Ils s'aiment... Voilà bien le thème
De tous ces mortels enflammés.
Il paraît que toute la terre
Fait l'amour du haut jusqu'en bas;
Moi seul, dans ce grand phalanstère,
Je n'aime pas!

L'amour... Eh bien, est-ce ma faute
Si ce mot me poursuit partout?
Le monde est une table d'hôte
Où l'on ne sert que ce ragoût.
Les petits bambins de huitième,
Les filles des pensionnats,
Tout cela sait dire : « Je t'aime! »
Je n'aime pas!

Dans les théâtres, quelles gammes
De l'Odéon au boulevard!
On aime, jusque dans les drames,
A coups de pied et de poignard,

les ballets, on aime en danse ;
ands airs, dans les opéras ;
sait comme on aime en romance...
Je n'aime pas !

le sottises il débite,
audit amour ! Ah ! pour Dieu,
z-vous donc au plus vite,
ez de l'eau sur le feu.
non : le vieux bois reprend flamme ;
ortière adore ses chats,
on voisin aime sa femme...
Je n'aime pas !

, dans toutes les carrières,
vois que des amoureux :
uiers, commis ou couturières,
ou tristes, riches ou gueux,
es, garçons ou demoiselles,
ais, modistes, avocats !
s bêtes s'aiment entre elles !...
Je n'aime pas !

AUGUSTE**ÉTUDIANT DE DIXIÈME ANNÉE.**

Auguste est un étudiant
Qui fit son droit à la Chaumière,
Toujours chantant, jouant, riant;
Aujourd'hui, c'est une autre affaire;
Il se range et devient austère.

Oui, mais plus d'un voisin prétend
Qu'il ne peut plus faire autrement.

C'est juste :

Mariez-vous, Auguste.

Il avait des amis barbus,
Vieux compagnons de ses bombances;
Maintenant on ne le voit plus
Hanter les cafés, ni les danses,
Ni ses mauvaises connaissances.

Parbleu ! c'est qu'il n'a plus d'amis,
Ils sont avocats ou commis.

C'est juste :

Mariez-vous, Auguste.

ait bruit dans son quartier
 e ses galantes prouesses ;
 idalisait son portier ;
 enant il fait cent promesses
 avoir plus que deux maîtresses.

sa portière me soutient
 as une, hélas ! ne revient.

C'est juste :
 riez-vous, Auguste.

it trente créanciers :
 rd sa blanchisseuse Annette,
 illeurs et ses chapeliers,
 marchande à la toilette :
 il ne fait plus une dette.

doute ; son traiteur me dit
 ne lui fait plus de crédit.

C'est juste :
 riez-vous, Auguste.

sera pas avoué
 gruger la pauvre pratique,
 it d'affaires trop roué,
 ire filant en Belgique,
 ême avocat platonique.

heu ! dit-on, je le crois bien,
 qu'il ne sera jamais rien.

C'est juste :
 riez-vous, Auguste.

BOISENTIER.

Boisentier, banquier blond et maigre,
Possède une femme, un commis,
Un petit domestique nègre,
Quelques parents et des amis.
De son épouse doit lui naître
Un joli petit héritier :
De quelle couleur va-t-il être ?

— Il sera blond, dit Boisentier.

Son commis, un garçon capable
Et fort habile à calculer,
Assure qu'il est vraisemblable
Que l'enfant va lui ressembler :
Il sera, s'il chasse de race,
D'un roux ardent comme brasier,
D'un roux qu'on ne voit qu'en Alsace.

— Il sera blond, dit Boisentier.

Mais un des cousins de madame,
Arthur est certain de son fait ;

st pas plus sûr de sa femme :
it sera son portrait.
aisons le portent à croire
era charmant cavalier,
aura la moustache noire.

sera blond , dit Boisentier.

et voisins , tous ensemble ,
excepté le moricaud ,
it que l'enfant leur ressemble ,
oit gros , maigre , grand , courtaud ,
t , beau , laid , chétif , énorme ;
chacun veut spécifier
leur , son poids et sa forme.

sera blond , dit Boisentier.

le jour fatal arrive ;
les prétendants sont venus :
ur présent , foule attentive ,
proposés et tenus .
porte un objet noirâtre
e met d'abord à crier....
nt se trouve être un mulâtre....

sera blond , dit Boisentier.

CHUT !

Grand-papa, vous êtes sévère ;
Un seul mot vous met en courroux :
Il faudrait, pour vous satisfaire,
Avoir soixante ans comme vous.
Pourtant, si nous devons en croire
Ce qu'on nous dit de votre histoire....

— Chut ! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

— Lorsque vous lisiez sans lunettes,
Lorsque vous marchiez sans bâton,
Vous ne traitiez pas de sornettes
Tout ce que vous faisiez, dit-on.
Même, à ce que prétend grand'mère,
Vous étiez un joyeux compère....

— Chut ! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

— Allons, vous pouvez nous le dire :
Vous étiez grand, mince et châtain ;

Conviendrez que, sous l'empire,
Êtes un peu libertin.
Avez plus d'une aventure;
Notre voisine assure....

Tout ! mes enfants, parlez plus bas :
Ne vous regarde pas.

Audrait-il donc qu'à votre âge
Eût pas été jeune aussi ?
On s'amusait... davantage...
Plus décevant, Dieu merci.
Les femmes et les filles,
En ce temps, étaient si gentilles !...

Tout ! grand-papa, parlez plus bas :
Ne nous regarde pas.

LE COUCHER.

Viens, la nuit nous prête
Son ombre discrète ;
Tout est paisible et sans bruit.
La ville repose ;
Dans ma chambre close,
Nous sommes seuls, à minuit.

Viens, pose ton pied humide
Près du foyer bienfaisant,
Lève ce voile timide,
Quitte ce châle pesant.

Laisse que je tienne
Ta main dans la mienne,
Et ne parlons que de toi ;
Dis-moi ton histoire ;
Mais laisse-moi croire
Que tu n'as aimé que moi.

Détache ta chevelure
Qui retombe en ondoyant,
Et cette étroite ceinture,
Et ce col impatient.

Le flot qui mène
La nacelle humaine
Ne à nos pieds se briser !
Faisons-nous un monde,
Tout que se confonde
La vie en un baiser !

La robe qui te gêne
Laisse les plis familiers ;
Gémis sous la baleine ;
Livre les prisonniers.

Que puis-je te dire ?
Ce que je désire
Devine en se cachant ;
Le discours que j'aime
Est toujours le même :
Les oiseaux n'ont qu'un seul chant.

Adieu, ma honteuse colombe ;
Tu n'as plus d'autre merci
De cette gaze qui tombe...
Mais non : reste encore ainsi.

Que la blanche toile
Laisse encore un voile
Couvrir ton cœur et mon cœur :
Sur ta gorge nue,
Que soit retenue
Cette dernière pudeur,

Non. C'est trop de vœux timides :
Ouvre tes sens aux plaisirs ;
Livre à mes baisers avides
Tes beautés et tes désirs !...

Viens, la nuit nous prête
Son ombre discrète ;
Tout est paisible et sans bruit.
La ville repose ;
Dans ma chambre close,
Nous sommes seuls, à minuit.

LA LIGUE DES MARIS.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Ces loups sont les célibataires,
Ces vauriens, ces mauvais sujets,
Qui vivent à tous les crochets
Et chassent sur toutes les terres.
D'ils sont heureux, les malheureux !
Leur bonheur demande vengeance :
Faisons une grande alliance ;
Faisons des ruses contre eux.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;

Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Il faut les prendre par les pattes;
Connaissez enfin les moutons!
Avec impudence mentons :
Sachons nous montrer diplomates.
Disons que le bien souverain
Ne réside qu'en un ménage;
Que jamais le moindre nuage
Ne trouble notre ciel serein.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Perçons-les de nos épigrammes :
Fi donc ! être seul ici-bas !
Un ange ne vous sourit pas :
Voyez la douceur de nos femmes.
Ah ! lorsque votre tour viendra,
Vous verrez quelle différence !
Quels nouveaux trésors d'espérance,
D'amour, de joie, et cætera !...

bénins, maris honnêtes,
trompés, maris trompeurs,
de toutes les couleurs
maris de toutes les têtes ;
bernés, maris jaloux,
enfin, unissons-nous,
rendons notre piège aux loups.

agissons par les contraires ;
retournons la lunette à l'envers :
et de fleurs couvrons nos fers ;
doublons toutes nos misères
poussés, traqués, chargés,
se décident, pauvres hommes,
à venir ce que nous sommes,
à l'effet, nous serons vengés !

s bénins, maris honnêtes,
s trompés, maris trompeurs,
s de toutes les couleurs
maris de toutes les têtes ;
s bernés, maris jaloux,
s enfin, unissons-nous,
rendons notre piège aux loups.

LOUISE.

J'ai commencé trop de romans
Dont le premier mot est : « Je t'aime. »
Ma bouche a fait tant de serments,
Que mon cœur n'y croit plus lui-même.
Pourtant, cette fois,
Plus rien n'y conçois,
Si mon âme n'est pas bien prise.

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

Vous dire de quelle façon
L'amour m'entraîna devers elle...
Toujours cette vieille chanson
Contient quelque note nouvelle.
Elle avait des chants
Si doux et touchants,
Qu'il faut toujours qu'on les redise.

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

Ah! malgré tout, il restera
Au fond du cœur une croyance;
La blessure se rouvrira,
Que referme l'expérience.
Je veux croire en toi;
Garde-moi la foi
Que tu ne m'avais pas promise...

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

Regarde le bout du chemin,
Et compte l'heure qui s'envole.
Non. Que nous importe demain,
Puisque aujourd'hui nous tient parole?
Reste entre mes bras,
Et ne comptons pas :
Que « toujours » soit notre devise!...

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

LA CHANSON
DE TRENTE ANS.

Le temps fuit, ma belle maîtresse :
Nous voici rendus
A l'endroit où la route baisse
Pour ne monter plus.
Regarde l'horizon céleste
Qui va se fermer.
Dépensons l'argent qui nous reste :
Laisse-moi, laisse-moi t'aimer.

Dans tes yeux je puisais l'ivresse :
Ils vont se ternir ;
Ils n'auront de notre jeunesse
Que le souvenir.
Le soleil, qu'incline l'automne,
Perdra tous ses feux.
Mais sa flamme en tes yeux rayonne ;
Laisse-moi contempler tes yeux.

Ton front était pur et limpide :
Les ans accomplis

Vont bientôt marquer d'une ride
Ce marbre sans plis.
Tes cheveux tomberont sans gloire,
Blanchis par le temps ;
Mais ta chevelure est si noire !
Livre-moi tes cheveux flottants.

Quand l'hiver étendra sa glace
Sur ces traits creusés,
Ta joue aura perdu la trace
De mes longs baisers.
Ta lèvre aura perdu, ma belle,
Ses sourires d'or.
Mais ta bouche est la fleur nouvelle ;
Laisse-moi t'embrasser encor.

Tu n'auras plus ce col d'hermine
Que je découvrais,
Ni cette taille souple et fine
Que tu me livrais,
Ni ta gorge non retenue
Que j'aimais alors...
Mais si riche est ta gorge nue !
Laisse-moi compter mes trésors.

Quoi ! plus rien, ma belle maîtresse,
Plus rien aujourd'hui ?
Les désirs, fils de la jeunesse,
Avec elle ont fui.

Quoi! rien, quand s'éteint cette flamme,
Pour la rallumer?
Mais l'amour embrase mon âme!
Laisse-moi, laisse-moi t'aimer.

LE PHALANSTÈRE.

Tu veux, mon gaillard,
Changer la machine ronde,
Et faire, un peu tard,
Le bonheur de tout le monde? —
Ah! tant mieux!
Rendons les hommes heureux,
Mon compère;
Rendons les hommes heureux,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère!

Pour guérir nos maux,
Voyons, que fais-tu? — Des phrases?
Tu forges des mots,
Tu nous ranges dans des cases! —
Bien plutôt,
Donne-nous la poule au pot,
Mon compère;
Donne-nous la poule au pot,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère!

Du monde surpris
 Tu rétablis l'équilibre ;
 Heureux les maris !
 La femme redevient libre !... —
 C'est un tort :
 Rends-la fidèle d'abord ,
 Mon compère ;
 Rends-la fidèle d'abord ,
 Et vive ton phalanstère ,
 Mon compère !

Sans doute la mer
 T'a rendu souvent malade :
 De son flot amer
 Tu fais une limonade. —
 Sois plus fin :
 Change l'Océan en vin ,
 Mon compère ;
 Change l'Océan en vin ,
 Et vive ton phalanstère ,
 Mon compère !

On me dit tout bas
 Que, comme faveur dernière ,
 Tu nous orneras
 D'un bout de queue au derrière.. —
 Mais avant ,
 Embellis-nous par devant ,
 Mon compère ;
 Embellis-nous par-devant ,

Et vive ton phalanstère,
Mon compère !

Tu n'es qu'un savant;
Mais je vois tes camarades
Traduire souvent
Tes leçons en barricades... —
Halte là !
On peut s'aimer sans cela,
Mon compère ;
Va, crois-moi, restons-en là,
Et laisse ton phalanstère,
Mon compère.

THÉRÈSE.

AIR : *Fanfare de l'hallali par terre.*

La brune Thérèse
A vingt amoureux,
Et j'en suis bien aise,
Car je suis l'un d'eux:
Elle est si gentille,
Nous sommes si fous!
Elle est bonne fille
Et nous aime tous.

Mais c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est qu'elle a pour plaire
De si noirs cheveux
Tombant jusqu'à terre,
Et de si grands yeux !...
Prunelles de flamme
Et contours d'argent ;
Des grâces de femme
Et des pieds d'enfant.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est que son corsage
Est bien arrondi,
Fripon son visage,
Son air étourdi,
Sa taille comprise
Entre les dix doigts ;
C'est qu'elle se grise
Quinze fois par mois.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est qu'elle est si bonne,
La gentille enfant !
C'est qu'elle pardonne
Ce qu'elle défend ;
C'est que sa voix chante
La nuit et le jour ;
C'est qu'elle est savante
Aux jeux de l'amour.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

Le don invisible
Qui la fait aimer,
C'est chose impossible,
Hélas ! à nommer.
L'homme de la fable
En jugeait ainsi,
Qui disait au diable :
« Défrise ceci. »

Et voilà la chose
Qui nous rend heureux :
Vous savez la cause
De vingt amoureux.

Chasseurs, en campagne !
Battons les forêts ;
Parcourons montagne,
Taillis et marais !
Thérèse, ma brune,
Toujours je te vois,
Quand je vois la lune
Au milieu des bois.

LE LION D'OR.

AIR : *Fanfare du Renard.*

Allons, en chasse*!
C'est un renard;
Et sur sa trace
La meute part. —

Que l'on se presse;
Donnez du cor....
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse!
C'est un renard;
Et sur sa trace
La meute part. —

Poussez la bête
Loin du terrier;
Je suis en quête
D'autre gibier. —

* Le refrain : *Allons, en chasse!* etc., doit être chanté par le chœur qui est censé s'éloigner, et qui, à partir du milieu de la chanson, doit s'affaiblir graduellement jusqu'à la fin.

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Elle est plus belle
Que les Amours :
Je n'aime qu'elle
Depuis deux jours. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

J'ai sa promesse
Et plus encor....
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Avant l'aurore
Je l'attendais :
Le soleil dore
Mes verts volets. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

On la dit veuve
De trois maris :
J'en fais l'épreuve ,
Au même prix. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Un jour d'ivresse
Vaut un trésor :
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Mon amour veille
Entre deux draps :
Je tends l'oreille ,
Je tends les bras. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Mais la cruelle
N'arrive pas....
On vient.... C'est elle :
J'entends ses pas. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Non, je m'en vante ;
C'est mieux encor :
C'est la servante
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part.

LE DIX-CORS.

AIR : *Fanfare du corf dix-cors.*

Le seigneur de la Mare
Est venu, l'automne dernier,
Me prier
D'aller, près de Tarare,
Piller sa cave et son gibier.
La chasse se prépare :
Le lendemain, nous accourons,
Dix lurons.

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

La baronne était belle,
Et pour nous son cœur soupirait,
Il paraît :
Car toujours auprès d'elle
Quelqu'un des chasseurs demeurait.
La chose était bizarre ;
Mais le baron, qui le voyait,
En riait.

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

Chacun trouva sa place;
Chacun eut ses bravos gratis,
Et ses bis;
Et l'amoureuse chasse
Dura dix jours : nous étions dix ;
Dix jours, je le déclare,
Puisque j'eus pour moi le dernier
Tout entier !

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

On a forcé la bête,
On a pris le cerf aux abois ;
Et son bois
Est placé sur la tête
Du baron qui revient du bois.
Qu'on sonne la fanfare !
C'est bien un dix-cors, Dieu merci !
Le voici....

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours, .

LA PREMIÈRE MAITRESSE.

Parfois, durant les sombres jours,
Près de la braise paresseuse,
Je repasse de mes amours
La suite déjà trop nombreuse.
Alors, vers moi je vois venir
Les compagnes de mon enfance,
Douce comme le souvenir,
Et belles comme l'espérance.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oublira
Sa première maîtresse !

Parmi ces fantômes flottants,
D'abord je te vois apparaître,
Toi que j'oubliai si longtemps,
Et que seule j'aimai peut-être.
L'âge n'a pas glacé tes sens ;
La distance a doublé tes charmes ;
Ma bouche sourit, et je sens
Que mes yeux s'emplissent de larmes.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oublira
Sa première maîtresse !

D'autres ont pu de mon amour
Avoir la crédule apparence ;
Chacune passait à son tour
En m'emportant une croyance.
Me trompais-tu?... Je n'en sais rien,
Étais-tu belle?... Je l'ignore ;
Mais je sais que je t'aimais bien ;
Et je ne doutais pas encore.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oublira
Sa première maîtresse !

Pourquoi t'ai-je quittée un jour,
Pour quelle maîtresse inconnue....
Sans regret comme sans retour ?
Et depuis, qu'es-tu devenue ?
Je n'ai pas même ton portrait
Pour me rappeler ta mémoire ;
Mon cœur est le livre secret
Où je lis encor notre histoire.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;

**Jamais on n'oublira
Sa première maîtresse !**

**Es-tu pauvre ou riche aujourd'hui,
Fille de douleur ou de joie ?
Si tu n'as pas besoin d'appui,
Que jamais je ne te revoie !
Mais, en quelque lieu que tu sois,
Que Dieu t'épargne la misère....
Si tu n'es plus, entends ma voix ;
Mon souvenir, c'est ma prière.**

**Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oublira
Sa première maîtresse !**

DES BÊTISES.

Chante-nous quelque bêtise.
— Soit : c'est comme il vous plaira.
Voulez-vous que je vous dise
Une scène d'opéra,
Des chansons, des gaillardises,
Ou des couplets langoureux ?
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Voulez-vous des épigrammes,
Des cancans qu'on dit tout bas ?
Non, rassurez-vous, mesdames,
On ne s'y risquera pas.
Quand on mange des cerises
Les noyaux sont dangereux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

D'ailleurs, les maris eux-mêmes
Ont été trop chansonnés ;
Ils ont pour eux les baptêmes,
Les visites, les dinés ;

Puis, quand leurs femmes sont grises,
Ils ont des moments heureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Le sexe est d'une faiblesse
Difficile à concevoir,
Car notre amoureuse espèce
N'est pas toujours belle à voir.
Les fabricants de chemises
Doivent être courageux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

L'Amour est un dieu folâtre
Qui cause bien de l'ennui,
Car le roman, le théâtre,
Ne s'occupent que de lui.
Nous avons tous des marquises
Dont nous sommes amoureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Les murs se couvrent d'affiches ;
En voici pour tous les goûts :
Des dentistes, des caniches,
Des casinos à cent sous.
Les nymphes n'y sont admises
Qu'en costumes rigoureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux,

D'une certaine Andalouse
Quatre amants cherchaient la main ;
C'est le plus vieux qui l'épouse ;
Ils sont dix, le lendemain.
Lorsque les places sont prises,
Les assiégeants sont nombreux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Parler est la grande affaire ;
Langue vaut mieux que raison ;
C'est par là que ma portière
Conduit toute la maison.
Les avocats aux assises
Ont les poumons vigoureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Une famille est malade ;
Hippocrate a réfléchi :
« Monsieur, cloftrez-vous à Bade ;
Madame, allez à Vichy.
Nous traitons toutes ces crises
Par la distance et les jeux.... »
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

J'en ai dit assez, je pense,
Et vous le pensez aussi.
Toi, qui chantes la romance,
Viens me remplacer ici.

On demande que tu dises
Tout ce que tu sais de mieux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

PÈRE CAPUCIN.

Vous qui confessez ma femme,
Comme un petit saint,
Que pensez-vous de son âme,
Père capucin ?
Pour pouvoir mieux parler d'elle,
Mettons-nous sous la tonnelle.

— Soit, mon gros Lucas ;
Mais je ne parlerai pas.

— Approchez-vous de la table,
Et puis commencez :
Voyons, ma femme.... Que diable,
Vous la connaissez !
Parlez ; je suis tout oreilles....
Débouchons ces deux bouteilles.

— Soit, mon gros Lucas ;
Mais je ne parlerai pas.

— Bien qu'elle se dise blanche
Comme le coton,

Elle n'avait pas, dimanche,
 L'absolution.
 Le cas était donc bien grave?...
 Si nous goûtions de ce grave?

— Soit, mon gros Lucas;
 Mais je ne parlerai pas.

— La colère et la paresse
 Ne sont pas son fait.
 Elle est toujours à la messe :
 Qu'a-t-elle donc fait ?
 Allons, pas tant de vergogne....
 Vous préférez le bourgogne ?

— Oui, mon gros Lucas;
 Mais je ne parlerai pas.

— Après tout, que nous importe ?
 Que nous sommes fous !
 Regardez : je ne m'en porte
 Pas plus mal, ni vous.
 Allons, je bats la campagne....
 Qu'on apporte du champagne !

— Soit, mon gros Lucas;
 Mais je ne parlerai pas.

Pourtant, tu le veux; écoute,
 Mon pauvre Lucas :

Ta femme.... — Non. Je m'en doute ;
Ne le dites pas.
Mettons que c'est la colère ;
A ta santé, mon compère.

— Soit, mon gros Lucas,
Buvons, et ne parlons pas.

LA MÈRE GODICHON.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Je ne l'ai pas connue
Alors qu'elle avait dix-huit ans,
Voilà bien longtemps.
Elle était ingénue,
A ce qu'elle disait, du moins,
L'étant un peu moins.
On n'a jamais connu son père,
Et c'est facile à concevoir ;
Sa mère devait le savoir,
Mais on ne savait pas sa mère.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

On prétend en Provence
Qu'elle naquit aux pays froids,

La Flandre ou l'Artois ;
Mais, dans le Nord, on pense
Qu'elle était des climats plus chauds,
D'Arles à Bordeaux.
Ses yeux accusaient la Gascogne,
Ses cheveux, le pays lorrain,
Son embonpoint, les bords du Rhin,
Et son teint fleuri, la Bourgogne.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Pour rester ferme et libre
Dans sa vie et dans ses amours,
Elle tint toujours
Son cœur en équilibre :
Au lieu d'avoir un amoureux,
Elle en avait deux.
Le mariage est une épreuve
Dont toujours elle se moqua ;
Elle resta fille jusqu'à...
Jusqu'à ce qu'elle devint veuve.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon,

Il fallait voir la belle
Dégustant un joyeux repas
Qu'on ne payait pas ;
A peine trouvait-elle
Le temps de placer quatre mots,
Même des plus gros.
Et l'on n'aurait jamais pu dire,
Quand ses deux lèvres s'entr'ouvraient,
Si sa bouche et ses dents voulaient
Chanter ou baiser, boire ou rire.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Elle passa sa vie
A s'affoler de tous les fous ;
Nous le sommes tous ;
Elle eût été ravie
D'atteler ensemble à son char
Le Turc et le Czar.
Elle veut prendre un jour la peine
De conquérir le genre humain ;
Mais elle se perd en chemin,
Car un gendarme la ramène.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Que devint-elle ensuite ?
Les auteurs le plus en crédit
Ne l'ont jamais dit.
J'ai mis à sa poursuite
Les savants de nos instituts,
Et tous se sont tus.
Mais une matrone allemande,
Que je consultais sur ce point,
M'a dit : « Ne cherchez pas plus loin ;
Voici la fin de la légende :

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon. »

LA FILLE DE L'AMOUR.

On n'a jamais bien su comment
Vous êtes venue en ce monde ;
Mais on sait, du premier moment,
Que vous êtes vermeille et blonde,
Que votre taille est faite au tour,
Que vos grands yeux s'ouvrent pour plaire.
Vous êtes fille de l'Amour ;
• Méfiez-vous de votre père.

Moins de saveur ont les fruits doux,
Moins d'incarnat les fleurs écloses ;
On n'a rien ménagé pour vous ;
Vos parents ont bien fait les choses.
Le printemps doit, à son retour,
Saluer votre anniversaire ;
Vous êtes fille de l'Amour ;
Méfiez-vous de votre père.

Votre père est un vieux chasseur
Qui respecte peu les novices ;
Ses yeux affectent la douceur,
Sa bouche est pleine d'artifices.

Si vous l'hébergez un seul jour,
Il devient votre hôte ordinaire.
Vous êtes fille de l'Amour ;
Méfiez-vous de votre père.

Voici venir l'été vermeil ;
Le pré verdit, le bois est sombre :
Craignez les ardeurs du soleil,
Et fuyez les dangers de l'ombre.
Tout chante au terrestre séjour ;
Ne maudissez pas votre mère...
Vous êtes fille de l'Amour ;
Méfiez-vous de votre père.

LETTRE**D'UN ÉTUDIANT A UNE ÉTUDIANTE.**

Je t'ai promis, petite folle,
De t'écrire au moins une fois
Avant ma rentrée à l'école;
J'obéis toujours, tu le vois.

Que te dirai-je? Que je t'aime...
Méchante, vous le savez bien.
Puis tu me répondrais de même,
Et cela ne prouverait rien.

Parlons plutôt de mon voyage :
Je m'amuse comme un enfant;
Je suis chez mon oncle-héritage
De qui tu rêves si souvent.

Toi qui n'as jamais, que je pense,
Dépassé Saint-Cloud ou Pantin,
Tu te figures que la France
N'existe qu'au pays Latin,

Détrompe-toi, ma bonne amie,
La province a des habitants
Qui vivent avec bonhomie,
Et qui sont toujours bien portants.

Ils ont un soleil magnifique,
Un air pur, un vaste horizon;
Depuis que le printemps abdique,
L'automne est la douce saison.

Je vois d'ici des paysages
Comme on en peint dans les tableaux;
Les prés, les bois et les villages
Posent exprès sur les coteaux.

Là-haut, la butte aride et sèche :
J'y chasse, sans savoir pourquoi;
Là-bas, la rivière où je pêche,
Ce qui me fait penser à toi.

Puis c'est une saveur champêtre
Qui semble sortir du terroir;
Des paysans, sans me connaître,
En passant, me disent bonsoir.

Tu ne te doutes pas des choses
Que l'on peut apprendre en courant :
Sais-tu ce qui produit les roses? —
Des rosiers. — Cela te surprend,

Car tu n'as jamais lu Malherbe ,
Ni Buffon , ni monsieur Cousin.
On fait le foin avec de l'herbe ,
Et le vin avec du raisin.

Une autre chose que j'admire ,
Ce sont les moulins : c'est charmant ;
Cela tourne à mourir de rire ;
On n'a jamais bien su comment.

Il faut que je te dise encore
Que je suis vivement épris
D'une étrangère : c'est l'aurore ,
Qu'on n'a jamais vue à Paris.

Ce matin , près de la rivière ,
Je marchais , un livre à la main ;
J'ai découvert une chaumière
Où ne conduit aucun chemin ;

Un toit de mousse et de verdure ,
Étroit pour un , large pour deux ;
Un nid construit par la nature
Pour abriter un couple heureux.

Et je me disais que la vie
Y pourrait être douce un jour ,
Pour peu que ma philosophie
Se parfumât de ton amour :

Et voilà les rêves que j'aime,
En attendant les jours frileux,
Et ma chambrette du cinquième,
Et le cours de Duranton deux.

Adieu, ma chatte ; sois bien sage,
Tiens tout ce que tu m'as promis,
Et réponds à mon griffonnage
En me parlant de nos amis.

Adieu ; je t'embrasse à pincettes
Sur ton col blanc, sur ton œil noir,
Et surtout sur les deux fossettes
Qui m'ont pris mon cœur un beau soir.

RÉPONSE

DE L'ÉTUDIANTE A L'ÉTUDIANT.

Mon bon ami, je prends la plume
Qui restait à mon vieux chapeau,
Et, pour écrire ce volume,
Je la taille avec ton couteau.

Tu me demandes des nouvelles
De nos amis... Ne sais-tu pas
Que les oiseaux ont pris leurs ailes,
Et que je suis seule ici-bas?

L'an dernier, le jour de ta fête,
Tu me menas à l'Odéon
Pour applaudir le drame honnête
De tes amis Paul et Léon;

Et l'on joua la pauvre pièce
Devant trois polytechniciens,
Treize claqueurs, une négresse,
Et puis nous deux. Tu t'en souviens?

Voilà, mon cher, l'image exacte
De notre Paris si changeant ;
Je demande le cinquième acte,
Ou qu'on me rende mon argent !

On ne reconnaît plus personne ;
Quelques familles d'Albion
S'en vont regarder la Sorbonne
Ou visiter le Panthéon.

Berthe, en ce moment, se repose
Chez ses parents, dans un château ;
C'est en Auvergne, je suppose :
Elle a deux oncles porteurs d'eau.

Clara, tu sais, celle qui boite,
Cherche en Espagne le Pérou ;
Angèle est sur la rive droite ;
Clarisse est on ne sait pas où.

Enfin, nos meilleures amies
De leur mieux savent s'arranger ;
Elles font des économies
Sur la province et l'étranger.

Et moi, je reste et je travaille,
En comptant les nuits et les jours ;
Je me fais un chapeau de paille...
Que dis-je ? un chapeau de velours.

Ce matin, j'ai vu Marguerite;
Sur ton compte je m'alarmais;
Elle a fait une réussite;
Les cartes ne mentent jamais.

Venez, monsieur; que l'on vous gronde!
Je voyais clairement là-bas
Certaine demoiselle blonde
Qui me causait bien du tracas.

Le carreau perd, le trèfle gagne;
L'as de pique est bien négligent;
Cœur... c'est un homme de campagne
Qui doit m'envoyer de l'argent.

D'ici, moi, je ne puis connaître
Quel est ce campagnard charmant;
Cherche qui cela pourrait être,
Et dis-le-moi très-promptement.

On a beau rester sage et sobre,
On a sa table et son loyer;
Tu sais que le terme d'octobre
Est toujours le diable à payer.

J'ai d'autres choses à te dire;
Mais tu vas être bien contrit;
Je n'oserais jamais écrire
Tout ce qui me vient à l'esprit.

Aussi, mon ange, j'y renonce,
Pour ne pas flatter mon prochain.
Songe que j'attends ta réponse
Avant le huit du mois prochain.

Adieu; laisse là ta rivière,
Ton foin, ton oncle, et pense à moi;
Si tu possèdes la chaumière,
Le cœur est ici tout à toi.

Ma main a besoin de la tienne;
Je fais des rêves absorbants...
Si tu passes par Saint-Étienne,
Apporte-moi quelques rubans.

L'ATTENTE.

J'attends mon amie.
Je l'attends, l'œil arrêté
Sur le cadran argenté.
Aiguille endormie,
Comme moi vous l'attendez ;
J'avance et vous retardez.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Tout est prêt; je vois là-bas
Nos fauteuils, qui ne sont pas
De l'Académie,
Et le tabouret boiteux
Où quatre pieds en font deux.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Voici les fleurs de saison ;
Elle apporte en ma maison
Son économie ;
Elle ne veut qu'un bouquet
De lilas ou de muguet.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Je lis un livre récent;
Il me paraît amusant
Comme Jérémie,
Et je ne me souviens plus
Des chapitres que j'ai lus.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
L'heure!... aurait-elle oublié?...
Ah! mon âme, par pitié,
Restez affermie.
Au rendez-vous indiqué
A-t-elle jamais manqué?
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Si pourtant quelque malheur?...
Hier, je voyais sa pâleur...
Déjà la demie!
Aiguille, vous avancez...
Non, car vous me l'annoncez :
J'entends mon amie.

UNE HISTOIRE DE VOLEUR.

On aime à causer après boire ;
Chacun racontait son histoire
De revenants ou de voleurs.
Le mari d'une dame brune
Dit : Je vais vous en conter une
Qu'on n'a pas entendue ailleurs.

J'étais de garde à la mairie ;
Servir sa dame et sa patrie,
C'est le devoir d'un troubadour ;
Mais Héloïse est si peureuse,
Que j'eus l'idée aventureuse
De désertier avant le jour.

Il était une heure et demie ;
La chambrée était endormie ;
Doucement je lève le pié ;
Je traverse la ville grise,
Tout ébaubi de la surprise
Que j'allais faire à ma moitié.

J'arrive enfin devant mon louvre.
Que vois-je ? ma fenêtre s'ouvre...

En mon absence que fait-on ?
Un gaillard à mine incongrue
Se laisse glisser dans la rue,
Du haut de mon propre balcon.

Il ne faut pas grande finesse
Pour deviner de quelle espèce
Était ce nocturne rôdeur :
Sortir ainsi de notre chambre,
Au milieu du mois de décembre...
A coup sûr c'était un voleur...

Que faire en cette circonstance ?
Pour y songer avec prudence,
Je reste tapi dans mon coin ;
Et lorsque, pâle de colère,
Je m'élançai sur le corsaire,
Le corsaire était déjà loin.

J'éveille en sursaut mon concierge,
Je monte droit comme flamberge ;
J'entre comme un coup de fusil.
Héloïse, sortant d'un somme,
Me dit : « C'est toi, mon petit homme ?
Tu rentres tard ; quelle heure est-il ? »

Chaque objet était à sa place ;
Nul dérangement, nulle trace
De voleur ni de loup garou.
Mon or était sur ma commode ;

Ma montre, selon ma méthode,
Était suspendue à son clou.

Je m'élançai vers la fenêtre !
Vous vous imaginez peut-être
Qu'elle était ouverte ? Non ! Mais...
Ici commence l'impossible :
Quelle était la main invisible ?
C'est ce qu'on ne saura jamais.

Ce siècle est celui des miracles :
Nous assistons à des spectacles
Où la raison ne conçoit rien.
Voilà mon histoire authentique ;
Qui pourra l'expliquer l'explique ;
Moi, je donne ma langue au chien.

FLORIMOND L'ENJOLEUR.

C'est un enjôleur de filles
Que ce monsieur Florimond ;
Tous les parents vous diront
Qu'il fait l'effroi des familles.
Pourtant il a l'air si doux ,
Et sa figure est si bonne ,
Qu'il n'effarouche personne
Quand il passe près de vous.
Il vous dit avec mystère
(C'est un vrai démon !) :
« Bonjour, Berthe ou Claire.
— Bonjour, monsieur Florimond. »

Il est toujours sur la piste
Lorsque nous nous promenons.
Il sait par cœur tous les noms
De grisette ou de modiste.
Sur l'horloge du quartier
Il faut qu'il règle sa montre ,
Car toujours on le rencontre
Au sortir de l'atelier.

Il passe... on sourit, on cause
(C'est un vrai démon!) :
« C'est vous, Jeanne ou Rose?
— C'est moi, monsieur Florimond. »

Ne croyez pas qu'il soit louche
S'il regarde de travers;
Il vous parle à mots couverts
D'un seul côté de la bouche.
Il sait dire ce qu'il veut :
« Cher ange! charmante fille!
Beau temps! » si le soleil brille,
Et s'il pleut... eh bien, s'il pleut,
Il vous prête un parapluie
(C'est un vrai démon!) :
« Prenez, Amélie.
— Merci, monsieur Florimond. »

Dans les fêtes de village
Toujours nous le rencontrons;
Il nous offre des marrons
Et des objets de ménage.
Mais s'il aperçoit là-bas
Les yeux des parents sévères,
Il fait apporter des verres
Pour boire avec les papas;
Et tout bas il vous invite
(C'est un vrai démon!) :
« Valsons, Marguerite.
— Valsons, monsieur Florimond. »

L'autre jour, il m'a suivie
Jusqu'au chemin de la croix.
Je n'ai jamais eu, je crois,
Si grande peur de ma vie.
Il parlait si bien, si bien,
Il racontait des folies
Si drôles et si jolies,
Que je n'y comprenais rien.
Puis, prenant sa voix câline
(C'est un vrai démon!),
Il dit : « Joséphine!...
— Nenni, monsieur Florimond! »

LE MARI

DE MADAME VICTOIRE.

Quelle adorable créature
Que cette madame... Mais non ;
Soyons discret, par aventure ;
Ne disons que son petit nom :
Victoire (la voilà connue)
A le plus malin des maris,
Qui dès longtemps l'a prévenue
Contre les galants de Paris.

« Vois-tu, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,
Tous autant de menteurs.
J'espère bien, Victoire,
Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs.

« Rapporte-t'en à moi, mignonne,
Et crains ces gens sans foi ni loi.
Je te connais mieux que personne,
Et je les connais mieux que toi.

Ce sont des pêcheurs en eau trouble ;
Ils tendent leur ligne au poisson ,
Et mettent une amorce double
De compliments à l'hameçon.

« Vois-tu , nous autres hommes ,
Voilà ce que nous sommes ,
Tous autant de menteurs .
J'espère bien , Victoire ,
Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs .

« Je rends justice à ton mérite ;
Mais si tu parais écouter
Leur petit jargon hypocrite ,
Ils sont capables de vanter
Ta douce voix , quand elle est aigre ;
Tes cheveux longs , quand tu les perds ;
Ton bras dodu , quand il est maigre ,
Et tes yeux bleus , quand ils sont verts .

« Vois-tu , nous autres hommes ,
Voilà ce que nous sommes ,
Tous autant de menteurs .
J'espère bien , Victoire ,
Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs .

« Tu n'es pas plus sotte qu'une autre ,
Et tu les vois venir d'ici :

Le bien qu'ils veulent, c'est le nôtre.
Tu souris, tu comprends : merci.
Tu connais maintenant leurs fraudes ;
Tu sais que, femmes et maris,
Ils font de tout des gorges chaudes,
Sitôt que le poisson est pris.

« Vois-tu, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,
Tous autant de menteurs.
J'espère bien, Victoire,
Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs. »

Tel est le nouveau thermomètre
Qu'éprouve avec ou sans succès
Un mari bien digne de l'être.
Qu'en adviendra-t-il? Je ne sais.
On attend, pour régler sa montre,
Que l'heure ait sonné par ici.
Les uns sont pour, les autres contre.
Veut-on mon avis? Le voici :

C'est que, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,
Tous autant de menteurs.
Et madame Victoire
N'a jamais paru croire
Ni son mari, ni ses flatteurs.

FLEURS, FRUITS ET LÉGUMES.

L'étalage de la fruitière,
Ce matin, était des plus beaux :
Des fleurs, des fruits, et puis, derrière,
Des tas de légumes nouveaux.

J'aperçus un jeune homme imberbe
Qui s'arrêtait, et qui bientôt
Fit achat d'un bouquet superbe
Qu'il cacha sous son paletot.

Puis un monsieur à barbe blonde
Bravement se fit octroyer
Les plus belles fraises du monde,
Qu'il emporta dans leur panier.

Enfin un bourgeois à gros ventre
Vient après eux, verbe et front hauts,
Longtemps marchande, sort, puis rentre,
Et part avec des artichauts.

Je pensai que ces personnages
Pouvaient, pour de bonnes raisons,
Représenter dans ses trois âges
La loi du cœur et des saisons :

L'un, le printemps et l'espérance ;
L'autre, juillet avec l'amour,
Et le dernier, la souvenance,
Quand l'automne est sur le retour.

Et je me dis : Ce serait drôle
Si ces trois divers acheteurs
Devaient jouer chacun un rôle
Dans une pièce à quatre acteurs ;

Si ces fleurs, ces fruits, ces légumes
Étaient pour la même... Mais non,
Cela n'est pas dans nos coutumes ;
Et puis comment le saurait-on ?

J'aime mieux penser, au contraire,
Que l'un était un fils chéri,
Le second un excellent frère,
Et le troisième un bon mari.

QUINZE AVRIL.

Je demande à mon amie
Par quelle erreur
Elle a pris l'économie
En sainte horreur ;
Pourquoi, n'ayant pas les vices
Des filles d'or,
Elle en a tous les caprices
Et plus encor ?
Elle répond baut et ferme
Dans son babil :
« Je suis née un jour de terme ,
Le quinze avril. »

C'est en effet la journée
Où dans nos doigts
Glisse la somme épargnée
Durant trois mois ;
C'est l'époque où tout programme
Se fait nouveau ,
Où le serpent et la femme
Changent de peau ,

Où la laine se renferme
Pour le coutil :
Elle est née un jour de terme ,
Le quinze avril .

Il faut bien qu'elle produise
Trois mois avant
Tout ce qui sera de mise
L'été suivant.
Puis la floraison des roses
Viendra bientôt ;
Elles ne sont pas écloses
Qu'il les lui faut.
C'est l'heure où la vigne germe ,
Non sans péril :
Elle est née un jour de terme ,
Le quinze avril .

Elle me traite d'avare
Si je prétends
Que le chasselas est rare
Dans le printemps.
Parfois enfin je me fâche ,
Puis, tout confus,
Je transige comme un lâche ,
Car un refus ,
C'est la poudre qu'on enferme
Dans le baril :
Elle est née un jour de terme ,
Le quinze avril .

Elle a des fêtes sans nombre
Qu'elle connaît.
Pas un saint ne reste à l'ombre
Dans son carnet.
C'est la sainte Mousseline,
Le saint Bijou,
La déesse Crinoline,
Le dieu Joujou;
Et moi je suis le dieu Terme
Mis sur le gril :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Je me plume et me dédore ;
Mais, entre nous,
Elle m'aime et je l'adore :
Que voulez-vous ?
Une femme qu'on possède
Chez soi, pour soi,
Et qui n'est vraiment pas laide
Dans son emploi,
Cela flatte l'épiderme ;
C'est si gentil !
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

LA DAME AU PASTEL.

Pour le jour de sainte Isabelle,
Certain mari des plus jaloux
Fit à sa femme, jeune et belle,
Un don singulier entre tous :
Il disposa dans une boîte
Neuf ou dix crayons de pastel
Représentant de gauche à droite
Tous les rayons de l'arc-en-ciel.
« Je sais ton goût pour la peinture,
Dit le madré; favorisons
Les penchants de notre nature...
J'ai mes raisons.

» D'abord, essayons de ce rose;
Avec le doigt cela s'étend
Sur la joue, et la fleur éclose
N'a pas un ton plus éclatant.
Voici le noir pour la paupière
Qu'on estompe par des glacis;
Tu peux de la même matière
Allonger l'arc de tes sourcils.

En vain chercherait-on à Sèvres
 De plus riches combinaisons...
 N'oublions pas le rouge aux lèvres...
 J'ai mes raisons.

» Il faudrait encor, ce me semble ;
 Pour adoucir le coloris,
 Répandre sur tout cet ensemble
 Un nuage en poudre de riz.
 Blanchissons les monts et les plaines
 Du dos, de l'épaule et du con ;
 Garde un peu de bleu pour les veines
 Qui vont se perdre on ne sait où.
 Maintenant, admire toi-même
 Le chef-d'œuvre que nous faisons.
 Te voilà telle que je t'aime...
 J'ai mes raisons. »

On peut deviner la tactique
 De cet ingénieux mari :
 Saisissez le lis magnifique,
 Cueillez le papillon fleuri.
 Le lis aussitôt se déflore,
 Et le pollen vous reste aux doigts.
 Femme peinte se décolore
 Comme le papillon des bois.
 Ne portez sur un tel ouvrage
 Ni main ni lèvre... Mais passons...
 Je n'en dirai pas davantage...
 J'ai mes raisons.

LE PORTRAIT DE TOINON.

Voici le portrait fidèle
De celle
Qui prendra, j'en ai bien peur,
Mon cœur.

C'est la fille la plus blonde
Du monde.
Voulez-vous savoir son nom?
Toinon.
Sa chevelure indocile
Oscille
Comme le seigle mouvant
Au vent.

Son nez plein de hardiesse
Se dresse.
Elle a des petits yeux gris
Souris,
Avec un reflet étrange
D'orange,
Où se glisse un rayon pur
D'azur.

Ses lèvres semblent deux fraises
Fort aises
De voir les perles qui sont
Au fond,
Et deux petites fossettes
Sont prêtes
A rire au premier bon mot
D'un sot.

Sur sa peau limpide éclate
L'agate,
Et, sous les tissus discords,
Son corps
Souple comme un cou de cygne
S'indigne
De l'étreinte des corsets
Français.

Elle a des pieds ridicules ;
Ses mules
Chausseraient au plus deux doigts
Chinois,
Et quand sa main élégante
Se gante,
On la pourrait d'un baiser
Toiser.

Elle est bien la plus mignonne
Personne
Et l'esprit le plus étroit
Qui soit.

Elle n'a pas deux idées
Soudées
Dans son tout petit cerveau
D'oiseau.

Elle n'a jamais pu suivre
Un livre
Jusqu'au troisième feuillet
Complet.
Travailler, comme la pluie,
L'ennuie ;
Réfléchir, pas ne le peut
Qui veut.

Entreprend-elle un ouvrage ?
Courage !
Vos doigts sont de si gentils
Outils !
Mais, crac ! son aiguille lasse
Se casse,
Ou son petit dé d'enfant
Se fend.

Elle ne fait rien qui vaille
Et bâille,
En arrangeant, le matin,
Son teint,
Et puis, comme une alouette,
Caquette,
Quand on est dans son boudoir,
Le soir.

Elle dit des fariboles
Si folles,
Qu'on les répète parfois
Au Bois;
Mais elle en rit la première,
Bien fière
De montrer ses dents et ses
Succès.

Elle pleure une romance
Immense,
Rien que pour montrer qu'elle a
Le *la*.
Elle crie un air à boire,
Histoire
De faire apprécier, chut!
Son *ut!*

Bref, elle est inimitable
A table;
Mais si jamais, quelque jour,
L'amour
Entrait chez cette poupée
Drapée
Dans des flots de falbalas
Lilas,
Adieu, rire, chansonnettes,
Fossettes,
Cheveux, propos et regards
Épars!

Voyez-vous cette amoureuse
Pleureuse,
Qui n'eut jamais de chagrin
Un grain!

Sa naïveté frivole
S'envole;
Le coloris de son teint
S'éteint;
Elle n'est plus qu'une bonne
Personne.
Eh bien, malgré tout cela,
Voilà...

Voilà le portrait fidèle
De celle
Qui prendra, j'en ai bien peur,
Mon cœur.

LA TOILETTE.

Savez-vous la toilette
Que portait, l'autre soir,
Mademoiselle Annette,
Quand elle vint me voir ?

Ce n'était pas, je pense,
Son chapeau de velours :
Sur mon pot de faïence
Nous le plaçons toujours.

Savez-vous la toilette
Que portait, l'autre soir,
Mademoiselle Annette,
Quand elle vint me voir ?

Ce ne devait pas être
Son cachemire hindou :
Le long de ma fenêtre
Il a trouvé son clou,

Savez-vous la toilette
Que portait, l'autre soir,
Mademoiselle Annette,
Quand elle vint me voir ?

Ce n'est pas davantage
Sa robe à falbalas :
Mon fauteuil, comme un page,
La tenait dans ses bras.

Savez-vous la toilette
Que portait, l'autre soir,
Mademoiselle Annette,
Quand elle vint me voir ?

Ce n'étaient pas encore
Ses jupons empesés :
Sur mon orgue sonore
Ils étaient déposés.

Savez-vous la toilette
Que portait, l'autre soir,
Mademoiselle Annette,
Quand elle vint me voir ?

Ce n'est pas sa chemise :
Elle pesait si peu
Que le vent l'avait prise
Pour l'approcher du feu.

Savez-vous la toilette
Que portait, l'autre soir,
Mademoiselle Annette,
Quand elle vint me voir ?

Mais selon la coutume
Du bon pays latin,
Elle... ôta ce costume
Le lendemain matin.

La charmante toilette
Que portait, l'autre soir,
Mademoiselle Annette,
Quand elle vint me voir !

LES CHAUSSETTES.

Ce matin même, en m'habillant,
Dans mon armoire de bois blanc
J'ai voulu prendre des chaussettes.
Fi ! que mon linge est mal tenu !
Voyez cet orteil demi-nu
Qui passe entre deux aiguillettes !

Chaussettes, je vous reconnais.
Certain soir, je me promenais
Dans un bois que je me rappelle.
Un colporteur, à pas de loups,
Vint à passer auprès de nous,
De nous... car j'étais avec elle.

Le colporteur était subtil ;
« Ça, mes amoureux, nous dit-il,
Me ferez-vous pas vos emplettes ? »
Nous répondîmes : « Pourquoi pas ? »
Pour elle j'achetai des bas ;
Elle prit pour moi des chaussettes.

Comme elle était jolie alors !
 Un parfum sortait de son corps ;
 Et quelle taille était la sienne !
 Plus d'un passant, sur le chemin,
 Disait, après mûr examen :
 « Voyez la belle Italienne ! »

— Italienne ? Vous riez :
 Voyez ces mains, voyez ces pieds !
 D'où cela vient-il, je vous prie ?
 Pour moi, si l'on veut le savoir,
 Mon ciel est là dans son œil noir,
 Et ses deux bras sont ma patrie.

Que je l'aimais ! que je l'aimais !
 Son esprit avait des sommets
 Où son cœur seul pouvait atteindre.
 Sa beauté, comme le soleil,
 M'inondait d'un rayon vermeil :
 Tous nos amis voulaient nous peindre.

Que de courses à travers champs !
 Quel amour des soleils couchants,
 Quelle fureur de paysages !
 Nous partions bras dessus dessous
 Et nous allions droit devant nous ;
 Nous étions fous... nous étions sages !

Hélas ! que suis-je maintenant,
 Lorsque je pleure en revenant

Sur des aventurès passées ?
Nos sempiternelles amours
Ont fait ce qu'elles font toujours...
Et mes chaussettes sont percées.

LA GLORIEUSE.

Elle était devant son miroir,
Lissant le double bandeau noir
De sa chevelure soyeuse ;
Elle dit d'un ton dédaigneux :
« Comment trouvez-vous mes cheveux ? »
La glorieuse !

« On m'a dit souvent que mes yeux
Sont aussi profonds que les cieux ,
Surtout quand je suis sérieuse.
Voulez-vous vous en assurer ?
Tâchez de me faire pleurer. »
La glorieuse !

« Pour ma bouche , c'est différent ,
Je n'ai d'orgueil en la montrant
Que les jours où je suis riense.
Mes dents ont des reflets nacrés ;
Faites-moi rire , vous verrez. »
La glorieuse !

« Et puis , ne remarquez-vous pas
La blancheur mate de mon bras ,

Et cette ligne harmonieuse
Qui va de l'épaule au menton,
Beauté de sculpteur, me dit-on ? »
La glorieuse !

« Vous n'avez non plus jamais dit
Que j'ai le pied petit, petit,
Que ma taille est délicieuse.
Je n'en tire pas vanité ;
Mais on me l'a tant répété ! »
La glorieuse !

« Si vous n'êtes pas fou de moi,
Je ne puis comprendre pourquoi.
Répondez, je suis curieuse.
Me trouvez-vous quelque défaut ? »
Alors, je m'écriai tout haut :
« La glorieuse ! »

« Oui, glorieuse, c'est cela !
Il me faut, sous ce titre-là,
Une chanson vive et joyeuse ! »
Pendant deux jours j'ai résisté,
Et le troisième, j'ai chanté :
« La glorieuse ! »

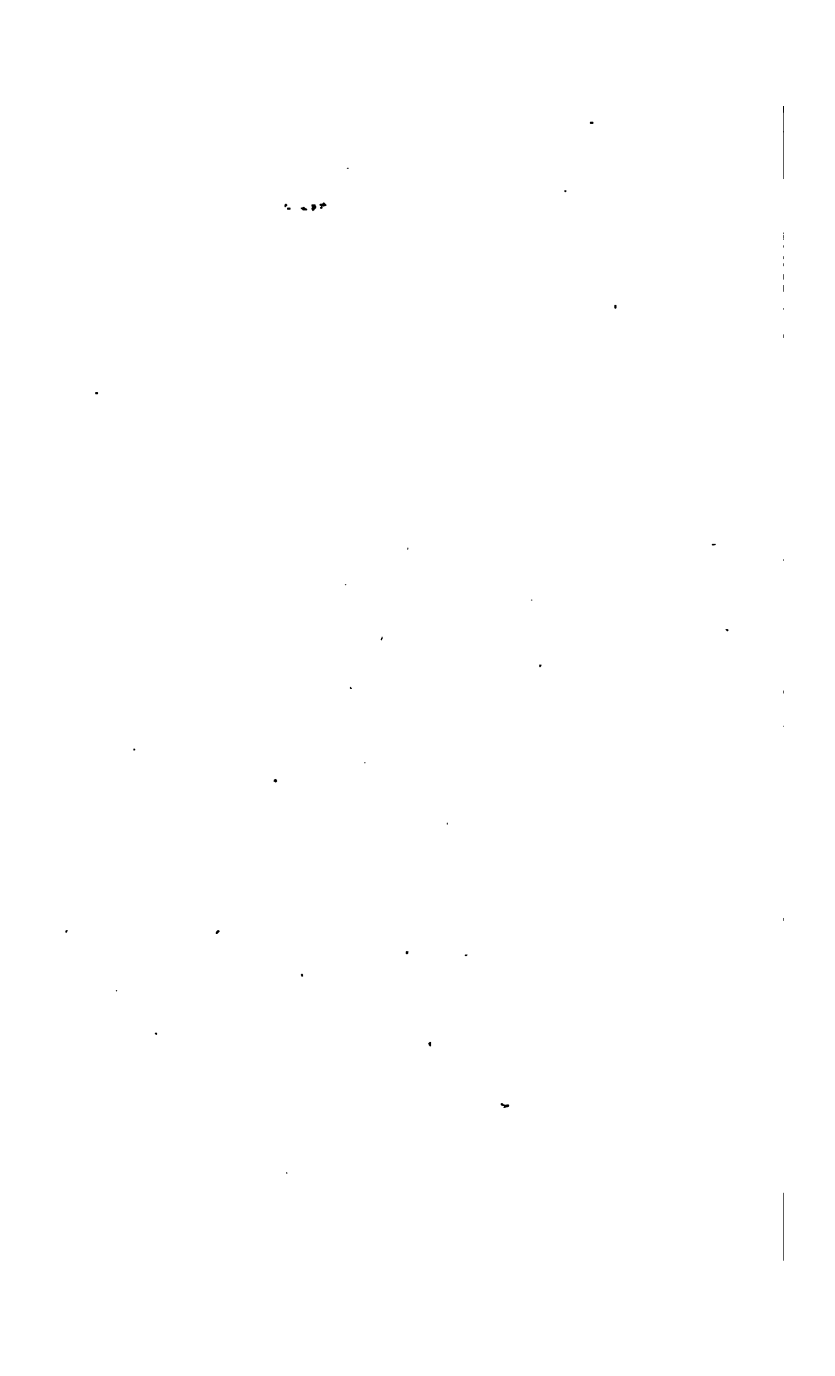


TABLE.

Avant-propos de la première édition	1
Un banquet (1847).....	3
Les reines de Mabille	8
Volupté.....	12
La lorette	14
La lorette du lendemain.....	18
Trompette.....	22
Ma femme n'est pas là.....	26
Voilà pourquoi je suis garçon.....	28
Ivresse!.....	31
Madeleine	35
Ma clé.....	39
Adèle.....	41
Les mois.....	44
La chaumière	46
Ursule.....	52
Les poisons.....	54
Palinodie.....	56
Le souper de Manon.....	60
La meunière et le moulin.....	62
Jean qui pleure et Jean qui rit.....	64
La kermesse	67
Pierrette et Pierrot.....	70
Un mari malheureux.....	73
May.....	76
Est-ce tout?.....	80
Les deux.....	82

Le quartier Latin.....	84
Les amants d'Adèle.....	89
Toinette et Toinon.....	91
Mes enfants.....	93
Quitte à quitte.....	96
Satan marié.....	99
La gaieté française.....	101
Les boutons.....	104
Rêves et réalités.....	106
Les gros mots.....	108
Les confessions.....	111
Les cerises de Montmorency (1850).....	113
Les étrennes de Julie.....	116
Je n'aime pas.....	118
Auguste, étudiant de dixième année.....	120
Boisentier.....	122
Chut!.....	124
Le coucher.....	126
La ligue des maris.....	129
Louise.....	132
La chanson de trente ans.....	134
Le phalanstère.....	137
Thérèse.....	140
Le Lion d'or.....	143
Le dix-cors.....	147
La première maîtresse.....	149
Des bêtises.....	152
Père capucin.....	156
La mère Godichon.....	159
La fille de l'amour.....	163
Lettre d'un étudiant à une étudiante.....	165
Réponse de l'étudiante à l'étudiant.....	169

TABLE.

207

L'attente.....	173
Une histoire de voleur.....	175
Florimond l'enjôleur.....	178
Le mari de madame Victoire.....	181
Fleurs, fruits et légumes.....	184
Quinze avril.....	186
La dame au pastel.....	189
Le portrait de Toinon.....	191
La toilette.....	196
Les chaussettes.....	199
La glorieuse.....	202

FIN DE LA TABLE.

69705467







